

L'ouragan vient de Navarone

Alistair McLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALISTAIR MACLEAN / L'Ouragan vient de Navarone

ALISTAIR MACLEAN

L'OURAGAN VIENT DE NAVARONE



Alistair McLean

**L'OURAGAN VIENT
DE NAVARONE**

I

PRÉLUDE JEUDI 0 heure – 6 heures

Le capitaine de frégate Vincent Ryan de la Royal Navy, commandant le *Sirdar*, le plus récent des destroyers de type S de Sa Majesté, s'accouda confortablement au tableau de sa passerelle, porta à ses yeux une paire de jumelles de nuit et se mit à observer pensivement les eaux sereines et argentées de la mer Égée.

Il s'orienta tout d'abord plein nord, dans le prolongement direct de l'énorme lame d'étrave phosphorescente que ciselait doucement l'avant en lame de couteau de son destroyer lancé à pleine vitesse. À une distance ne dépassant guère quatre milles marins reposait une île cernée de falaises, masse noire sous le ciel indigo piqué de diamants. C'était l'île de Khéros, avant-poste extrême où deux mille hommes de troupe britanniques, bloqués depuis des mois, attendaient la mort pour cette nuit même. Or, la mort ne viendrait pas.

Ryan fit balayer 180° à ses jumelles et eut un hochement de tête satisfait. Voilà le genre de spectacle qu'il aimait : au sud, les quatre destroyers étaient si parfaitement alignés sur le bâtiment de tête que la coque de celui-ci masquait parfaitement les trois autres navires. Ryan orienta ses jumelles à l'est.

C'était vraiment bizarre, pensait-il avec une certaine légèreté, de constater combien peu émouvantes, voire décevantes, pouvaient s'avérer les suites d'une grande catastrophe due à la nature ou à l'action de l'homme. Si on faisait abstraction de cette lugubre lueur rouge et des traînées de fumée émanant du haut de la falaise, qui prêtaient à la scène une vague aura dantesque des premiers âges du monde écrasés de présages de malheur, l'effondrement de la paroi rocheuse sur le port semblait dater du temps d'Homère. Et cette grande excavation dans le roc, si parfaite, si régulière ; et pour ainsi dire si nécessaire, aurait aussi bien pu être creusée à la longue par l'érosion naturelle d'une centaine de millions d'années ; à moins qu'elle n'ait été l'œuvre des bâtisseurs de la Grèce antique venus s'y fournir en marbre, quinze siècles plus tôt, pour la construction des temples ioniens. Ce qui était difficile à admettre, ce qui passait les limites de l'entendement, c'était le fait que dix minutes plus tôt cette excavation n'existait ; nullement, puisque s'y trouvaient à sa place des

dizaines de milliers de tonnes de roc, la plus inexpugnable forteresse allemande de toute la mer Égée, et surtout ; les deux grands canons de Navarone qui gisaient à présent, pour toujours à trois cents pieds sous la surface de la mer. Le commandant Ryan posa ses jumelles avec un petit mouvement fataliste et se retourna vers ces hommes qui avaient su accomplir en cinq minutes ce qui aurait demandé au bas mot cinq millions d'années à la nature.

Capitaine Mallory, caporal Miller.

C'était là tout ce qu'il savait d'eux, sinon qu'ils avaient été envoyés sur cette mission par l'un de ses vieux amis, un capitaine de vaisseau du nom de Jensen, dont il avait appris seulement vingt-quatre heures auparavant – à sa plus totale surprise – qu'il dirigeait tous les services du Renseignement allié en Méditerranée. Il ne savait rien de plus, et peut-être encore moins. Peut-être ne s'appelaient-ils pas Mallory et Miller. Peut-être n'étaient-ils ni capitaine ni caporal. Ils ne ressemblaient en rien à aucun capitaine, à aucun caporal de sa connaissance. En fait, ils ne ressemblaient à aucun militaire qu'il ait jamais vu. Revêtus d'uniformes allemands salés d'eau de mer et tachés de sang, crasseux, barbus de trois jours, tout à la fois paisibles, attentifs et distants, ils appartenaient à une catégorie d'hommes qu'il avait jusqu'à présent ignorée. Tout ce dont il pouvait être certain, à en juger par ces yeux voilés, rougis, enfoncés dans ces visages tirés, creusés, charbonneux, de deux hommes déjà loin de leur première jeunesse, c'était qu'il n'avait jamais vu d'êtres humains aussi proches de l'épuisement total.

— « Eh bien, il semble que tout soit en ordre, dit-il. Les troupes de Khéros attendent d'être évacuées, notre flottille se dirige vers le nord à cette fin, et les canons de Navarone ne sont plus en mesure de rien tenter contre notre flottille. Satisfait, capitaine Mallory ?

— C'était en effet l'objectif de l'exercice », convint Mallory.

Ryan éleva ses jumelles. Cette fois, presque à la limite de la vision de nuit, il prit dans son champ un canot pneumatique sur le point d'aborder la ligne rocheuse du rivage, à l'ouest du port de Navarone. On pouvait à peine distinguer deux silhouettes assises dans le canot. Ryan reposa les jumelles.

— « Votre gros ami, dit-il pensivement, et la dame qui l'accompagne, ils n'aiment pas que ça traîne... Vous ne m'avez pas, euh... présenté à eux, capitaine Mallory.

— Je n'en ai pas eu le loisir. Maria et Andrea. Andrea est colonel dans l'armée grecque : 19^e division motorisée.

— Andréa était colonel dans l'armée grecque, dit Miller. Je crois qu'il vient de reprendre sa liberté.

— C'est sûr, dit Mallory. Ils étaient très pressés, commandant. Ils sont tous deux patriotes grecs, tous deux insulaires, et tous deux ont

fort à faire à Navarone. En outre, je me suis laissé dire qu'ils entendaient régler au plus vite certains problèmes urgents et très personnels.

— Je vois. (Peu désireux d'approfondir le sujet, Ryan reprit ses jumelles pour examiner encore une fois les restes fumant de la forteresse anéantie) Et bien il me semble que tout soit en ordre. Fini pour aujourd'hui ; gentlemen ? »

Mallory sourit légèrement.

— « J'en ai l'impression.

— Puis-je vous conseiller de dormir ?

— Quel merveilleux conseil ! dit Miller. (Il se repoussa péniblement de la cloison et se balança un peu sur ses pieds en portant un bras exténué devant ses yeux douloureux.) Réveillez-moi à Alexandrie.

— À Alexandrie ? demanda Ryan d'un ton amusé. Nous n'y serons pas avant au moins trente heures.

— C'est ce que je voulais dire », dit Miller.

Miller n'eut pas ses trente heures. En fait, il dormait depuis une demi-heure seulement lorsqu'il fut réveillé par la sensation laborieuse que quelque chose lui faisait mal aux yeux. Après quelques gémissements de vaine protestation, il parvint à ouvrir un œil et à réaliser qu'une lumière insupportable avait envahi la cabine mise à leur disposition. Il se souleva sur un coude chancelant, fit en sorte de mettre son second œil en service, et considéra sans enthousiasme les deux autres occupants des lieux : Mallory, assis devant une table, était apparemment occupé à décoder une sorte de message, tandis que le commandant Ryan se tenait devant la porte ouverte.

— « C'est scandaleux ! dit amèrement Miller. Je n'ai pas pu fermer l'œil de toute la nuit.

— Vous n'avez dormi que trente-cinq minutes, dit Ryan. Désolé. Mais Le Caire affirme que ce message pour le capitaine Mallory est de la plus grande urgence.

— C'est vrai, ça ? dit Miller avec suspicion. (Il se dérida.) C'est probablement au sujet des promotions, des médailles, des palmes et ainsi de suite, (Plein d'espoir, il s'adressa à Mallory qui se levait, son travail fini.) C'est ça ?

— Je ne crois pas. Ça ne commence pas mal, remarquez bien, chaleureuses félicitations et compagnie, mais ensuite le ton du message se détériore quelque peu. »

Mallory le relut :

BIEN REÇU – CHALEUREUSES FÉLICITATIONS EXPLOIT MAGNIFIQUE –
SACRÉS IMBÉCILES AVEZ LAISSÉ PARTIR ANDRÉA – INDISPENSABLE LE JOINDRE
IMMEDIATEMENT – VOUS ÉVACUERONS AVANT AUBE SOUS ATTAQUE
AÉRIENNE DIVERSION – PISTE ATTERRISSAGE 2 KM S E MANDRAKOS –
ATTENDONS SIGNAL CE VIA SIRDAR – URGENCE 3 – RÉPÉTONS URGENCE 3

Miller prit le message des mains de Mallory et le fit aller et venir devant lui jusqu'à ce que ses yeux larmoyants aient accommodé, lut le message dans un silence horrifié, le rendit à Mallory et se laissa aller de tout son long sur la couchette en disant : « Oh ! Seigneur ! » Puis il retomba dans ce qui ressemblait en tout point à l'état de léthargie.

— « Saine réaction, constata Mallory. (Il secoua la tête d'un air las et se retourna vers Ryan.) Je suis désolé, monsieur, mais nous allons devoir vous mettre à contribution sur trois points : un canot pneumatique, un radio-émetteur portatif, et un retour immédiat sur Navarone. Si vous voulez bien faire en sorte que le poste portatif soit prérégulé sur une fréquence constamment contrôlée par votre cabine-radio... Quand vous recevez le signal C.E., retransmettez au Caire.

— « C.E. » ? demanda Ryan.

— Uh-huh. Exactement !

— Et c'est tout ?

— Une bouteille de cognac ne serait pas de trop, dit Miller. Quelque chose – n'importe quoi – pour nous soutenir jusqu'au bout des rigueurs de la longue nuit qui commence. »

Ryan haussa un sourcil.

— « Vous voulez sans doute parler d'une bouteille de cinq-étoiles, caporal ?

— Auriez-vous la cruauté, demanda Miller d'un air chagrin, d'offrir une bouteille de trois-étoiles à un homme qui va à la mort ? »

À vrai dire, les ténébreuses prévisions de Miller quant à un décès prématuré ne se réalisèrent nullement, du moins pour cette nuit-là. Et les terribles rigueurs d'une longue nuit se réduisirent simplement à des contrariétés physiques mineures.

Le temps que le *Sirdar* les ait ramenés à Navarone en s'approchant des rives rocheuses autant que la prudence le permettait, le ciel s'était considérablement obscurci ; il s'était mis à pleuvoir, la houle s'était levée du sud-ouest : aussi n'était-il guère étonnant que Mallory et Miller aient été trempés jusqu'aux os en payayant dans leur dinghy jusqu'à portée du rivage. D'autant moins qu'un rouleau de haut-fond les avait fait chavirer et qu'ils s'étaient retrouvés tous les deux à l'eau avant de pouvoir prendre pied sur la grève. Mais ce n'était là rien de grave : leurs pistolets mitrailleurs Schmeisser, leur radio, leurs lampes-torches se trouvaient à l'abri de conditionnements étanches. À tout prendre, Mallory s'en fit la réflexion, c'était un débarquement de première classe ; comparé à la dernière fois qu'ils avaient joint Navarone par mer : leur caïque grec, pris dans une tempête comme dans les mâchoires d'un géant, avait été réduit en morceaux contre les falaises du sud, aussi verticales que déchiquetées, et réputées

infranchissables.

Glissant, trébuchant, non sans commentaires sulfuriques appropriés, ils progressèrent péniblement sur les galets humides, entre les massifs blocs de rocher, jusqu'à trouver leur chemin barré par un abrupt qui se perdait au-dessus d'eux dans l'obscurité. Mallory dégagea de l'emballage étanche une lampe-stylo et se mit à étudier la paroi en y promenant un mince rayon lumineux.

— « Vous prenez des risques, non ? dit Miller en lui touchant le bras. Je veux dire, avec ça.

— Aucun risque, dit Mallory. Il ne doit pas y avoir une seule sentinelle sur toute la côte, ce soir. Ils sont tous occupés en ville à lutter contre les incendies. D'ailleurs, il ne reste rien à garder contre personne. Même les oiseaux ont dû déguerpir. Il faudrait vraiment être cinglé pour revenir sur cette île.

— Je sais ! dit chaleureusement Miller. Je sais ce que nous sommes, ce n'est pas la peine de le dire. »

Mallory sourit : dans le noir et poursuivit ses recherches. En moins d'une minute, il avait repéré ce qu'il cherchait : un petit goulet entamant obliquement la pente. Miller et lui se mirent immédiatement à grimper des pieds et des mains, aussi vite que le leur permettaient l'encombrement de leur équipage et les trahisons de l'argile schisteuse. Moins d'un quart d'heure plus tard ils étaient sur le plateau et s'accordaient une pause de respiration. Miller farfouilla discrètement dans les profondeurs de sa tunique, et il s'ensuivit aussitôt un discret glouglou.

— « Quelque chose ne va pas ? s'enquit Mallory.

— Je croyais avoir entendu mes dents claquer. Qu'est-ce que c'est, alors, ce truc, dans le message : « Urgence 3, répétons Urgence 3 » ?

— C'est la première fois que j'en entends parler. Mais je sais ce que ça veut dire. Il y a quelque part des gens qui sont sur le point d'y laisser leur peau.

— J'en connais deux, en tout cas... Et si Andrea ne marche pas ? Il ne fait pas partie de nos forces armées. Il n'est pas obligé de venir. Et, surtout, il a dit qu'il allait se marier sur-le-champ.

— Il viendra ! affirma Mallory.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

— Parce que Andréa est l'homme de devoir le plus complet que j'aie jamais connu. Il éprouve deux grandes responsabilités : l'une envers les autres, l'autre envers lui-même. C'est pourquoi il est revenu à Navarone : parce qu'il savait que les gens avaient besoin de lui. Et c'est aussi pourquoi il quittera Navarone quand il verra le signal Urgence 3, parce qu'il saura que quelqu'un, ailleurs, a encore plus besoin de lui. »

Miller reprit la bouteille de cognac des mains de Mallory et la

refourra en sécurité à l'intérieur de sa tunique.

— « Bon, je vais vous dire quelque chose. La future M^{me} Andréa Stravos ne va pas être très heureuse de tout ça.

— Andréa Stravos non plus, dit Mallory avec, candeur. Et je n'envisage pas avec plaisir de le lui apprendre. (Il examina sa montre lumineuse et sauta sur ses jambes.) Une demi-heure, pour Mandrakos. »

Effectivement, trente minutes plus tard, Mallory et Miller passaient d'ombre en ombre dans les plantations de caroubiers des abords du village de Mandrakos, aussi rapidement que tranquillement. Leurs Schmeisser ne se trouvaient plus dans les sacs étanches mais suspendus à l'épaule, à hauteur de hanche. Soudain, droit devant eux, ils entendirent l'inimitable cliquetis des verres contre les goulots de bouteilles.

Pour les deux hommes, une situation telle que celle-ci, prometteuse de dangers ; faisait tellement partie de la routine qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de se concerter. Ils s'aplatirent silencieusement sur les mains et les genoux et continuèrent à progresser ainsi, Miller reniflant d'un air de plus en plus appréciateur : l'ouzo, cet alcool grec résineux, fait preuve d'une extraordinaire capacité de saturation de l'atmosphère à une considérable distance à la ronde. Mallory et Miller atteignirent la lisière d'un bouquet d'arbustes et se mirent à plat ventre.

D'après leurs gilets généreusement ornés de brandebourgs, leurs cummerbunds et leurs coiffures d'opérette, les deux personnages avachis contre le tronc d'un platane étaient manifestement gens des îles. D'après les fusils posés en travers de leurs genoux, ils semblaient bien jouer des rôles de gardes. D'après l'angle presque vertical auquel ils étaient obligés d'amener la bouteille d'ouzo pour en obtenir le peu qu'il en restait, il était également clair qu'ils ne prenaient pas leur rôle avec un sérieux exagéré, ceci depuis un bon moment.

Mallory et Miller se replièrent bien moins furtivement qu'ils n'avaient avancé, se relevèrent et échangèrent un regard. Pas de commentaires. Mallory haussa les épaules et se remit en marche en opérant un mouvement circulaire sur la droite. Deux fois encore alors qu'ils se glissaient rapidement dans le centre de Mandrakos, de platane en platane, de maison : en maison, ils tombèrent sur d'autres ostensibles sentinelles qu'ils évitèrent tout aussi aisément, occupées qu'elles étaient à interpréter leur devoir de façon fort libérale. Miller attira Mallory sur le pas d'une porte.

— « Nos bons amis, là, dit-il. Que sont-ils en train de célébrer ?

— Vous vous le demandez ? Navarone est sans utilité pour les Allemands, désormais. D'ici une semaine, ils seront tous partis.

— C'est entendu. Mais alors pourquoi montent-ils la garde ? (Miller

désigna la petite église grecque orthodoxe blanchie à la chaux qui s'élevait au milieu de la place du village. Un murmure de voix étouffées s'en échappait, de même qu'un flot de lumière fuyait par les fenêtres fort mal aménagées aux exigences du black-out.) Est-ce que ceci a quelque chose à voir avec cela ?

— Il y a un bon moyen de s'en rendre compte », répondit Mallory.

Ils reprirent posément leur avance, en mettant à profit chaque tache d'ombre. Finalement, ils furent dans une tache d'ombre bien plus épaisse que les autres, car elle était produite par deux arcs-boutants soutenant le mur de la vieille église. Là se trouvait l'une des rares fenêtres convenablement obturées. Seule, une fine raie de lumière filtrait à la base. Les deux hommes firent le dos rond.

Intérieurement, l'église semblait encore plus vieille. Les hauts bancs de chêne brut, taillés à l'herminette depuis dès siècles, avaient été culottés et patinés par un nombre incalculable de générations de fidèles, le bois étant par ailleurs fort craquelé, effrité, de par l'usure du temps. À l'intérieur aussi bien, les murs chaulés auraient eu besoin d'arcs-boutants : ils semblaient devoir s'écrouler tout de bon dans un délai qu'on ne pourrait plus prolonger longtemps. De même, le toit menaçait de choir à tout moment sur l'assistance.

À présent, c'était un bourdonnement assez fort qui s'élevait des rangs des insulaires des deux sexes et de tous âges, la plupart en atours de cérémonie. Il ne restait sans doute plus une seule place libre. La lumière provenait de plusieurs centaines de très vieux cierges dégoulinants, torsadés, ornementés, et de toute évidence ressortis pour l'occasion, alignés le long des murs, le long de l'allée centrale ainsi que sur l'autel devant lequel un prêtre, le parfait patriarche grec orthodoxe barbu, attendait impassiblement.

Mallory et Miller s'interrogèrent du regard. Ils étaient juste sur le point de se redresser quand une voix profonde et tranquille s'éleva derrière eux avec affabilité :

— « Les mains derrière la tête. Relevez-vous très lentement. J'ai un pistolet mitrailleur Schmeisser dans les mains. » Lentement et prudemment, tout comme la voix le leur demandait, Mallory et Miller s'exécutèrent.

— « Retournez-vous, et attention à ce que vous faites ! »

Ils se retournèrent, en faisant attention. Miller considéra la massive et noire silhouette qui avait effectivement, comme annoncé, un pistolet mitrailleur dans les mains, et dit d'un ton agacé : « Qu'est-ce qui vous prend ? Pointez cette saloperie dans une autre direction ».

Il y eut une brève exclamation, l'arme s'abaissa de côté. Andréa Stravos ne s'étendait jamais beaucoup en démonstrations émotionnelles, et le retour de son habituel sang-froid fut instantané, son sombre visage rocailleux n'exprimant rien d'autre qu'un bref

battement de surprise.

— « Les uniformes allemands, expliqua-t-il en manière d'excuse. C'est ce qui m'a eu.

— Vous auriez pu nous avoir, vous aussi, dit Miller. (Il regardait avec incrédulité les vêtements d'Andrea : les pantalons noirs bouffants, les bottes de cheval noires, le gilet noir décoré de façon inextricable, et le cummerbund d'un pourpre violent. Il frissonna d'horreur et ferma les yeux de consternation.) Vous avez dévalisé le Crédit municipal de Mandrakos ?

— C'est la tenue de cérémonie de mes ancêtres, dit doucement Andréa. Et vous deux, vous êtes tombés par-dessus bord ?

— Sans faire exprès, dit Mallory. Nous sommes revenus pour vous voir.

— Vous auriez pu choisir un meilleur moment, (il hésita, jeta un coup d'œil à un petit bâtiment faiblement éclairé, de l'autre côté de la rue, et les entraîna.) Là-dedans, nous pourrons parler. »

Il les fit entrer et ferma la porte derrière lui. C'était une pièce nue, meublée de bancs de bois d'un confort très Spartiate : on se trouvait sans nul doute dans une sorte de salle de réunion communale, dans la mairie du village. Plus hospitalièrement, trois lampes à huile fumeuses se reflétaient dans une multitude de bouteilles d'alcool, de vin, de bière, ainsi que dans les verres qui occupaient presque chaque centimètre carré de deux longues tables sur tréteaux. À tout le moins inesthétique, cet arrangement des rafraîchissements au petit bonheur dénonçait l'intention de compenser le manque de qualité par un excès de quantité, la réception ayant été improvisée à la hâte.

Andréa se dirigea vers la table la plus proche, attrapa trois verres et une bouteille d'ouzo et fit le service. Miller produisit son cognac, pour offrir, mais Andréa était trop absorbé pour le remarquer. Il leur tendit les Verres d'ouzo. « Santé ! (Andréa sécha son verre, pensif.) Vous n'êtes pas revenu sans une bonne raison, mon Keith. »

En silence, Mallory sortit le message de son portefeuille de toile cirée et le tendit à Andréa. Celui-ci le prit plutôt à contrecœur, puis le lut, pour se renfrogner sérieusement :

— « Urgence 3, ça Signifie ce que je pense ? » dit-il. Mallory demeurait silencieux. Il fit seulement un geste d'assentiment, tout en observant Andréa sans sourciller.

— « Ça ne m'arrange pas du tout, reprit Andréa. Pas du tout ! J'ai beaucoup de choses à faire à Navarone. Je vais manquer aux gens.

— Moi non plus, ça ne m'arrange pas, dit Miller. Il y a beaucoup de choses que je pourrais faire avec profit dans le West End, à Londres. Je vais leur manquer, moi aussi. Demandez à n'importe quelle barmaid. Mais ça n'intéresse personne. »

Andréa le considéra un moment, impassible, puis regarda Mallory.

— « Et vous, vous ne dites rien.

— Je n'ai rien à dire. »

Le visage d'Andrea se détendit, mis à part le froncement des sourcils. Il hésita, puis tendit à nouveau la main vers la bouteille d'ouzo. Miller frissonna délicatement.

— « Je vous en prie... » (Il montrait la bouteille de cognac.)

Andréa sourit brièvement, pour la première fois. Il versa le cinq-étoiles de Miller dans les verres, relut le message et le rendit à Mallory.

— « Il faut que je réfléchisse. J'ai une affaire à régler d'abord.

— Une affaire ? demanda pensivement Mallory.

— Je dois assister à un mariage.

— Un mariage ? dit poliment Miller.

— Vous allez tous les deux répéter tout ce que je dis ? Oui, un mariage !

— Vous avez de drôles de relations, dit Miller. Un mariage à cette heure-ci de la nuit ?

— Il y a des gens à Navarone, dit sèchement Andréa, pour qui la nuit est le seul moment sans danger. »

Il se retourna brusquement, marcha vers la porte et l'ouvrit.

— « Qui se marie ? » demanda Mallory, très curieux.

Andréa ne répondit rien. Il fit demi-tour vers l'une des tables, se versa et engloutit un demi-verre à eau de cognac, se passa la main dans son épaisse chevelure noire, redressa son cummerbund, releva les épaules et marcha posément vers la porte d'un air concentré. Mallory et Miller le virent disparaître et la porte se refermer derrière lui. Ils se regardèrent.

Une quinzaine de minutes plus tard, ils se regardaient toujours, mais cette fois avec des expressions qui balançaient entre la pure stupéfaction et le léger abasourdissement.

Ils étaient assis au dernier rang de l'église, à une bonne vingtaine de mètres de l'autel. Mais comme ils étaient tous deux hommes de bonne taille et qu'ils se trouvaient au bord de l'allée centrale, ils avaient une assez bonne vue de ce qui se passait là-bas.

Pour être précis, il ne s'y passait rien. La cérémonie était terminée. Avec gravité, le pope donna sa dernière bénédiction. Andréa et Maria – la jeune femme qui leur avait montré le chemin à l'intérieur de la forteresse de Navarone – se retournèrent avec toute la lente dignité requise par l'occasion, et commencèrent à descendre l'allée centrale. Andréa se pencha, plein de tendresse et de sollicitude, dans son attitude comme dans son expression et murmura quelque chose. Mais ses paroles, à ce qu'il semblait, n'avaient que peu de rapport avec la façon dont elles étaient exprimées : ils arrivaient à mi-chemin de l'allée centrale quand une furieuse altercation éclata entre eux. Entre

eux, à vrai dire, n'est pas le terme exact ; c'était moins une altercation qu'un pur et simple monologue. Maria, hors d'elle, gesticulant, le visage congestionné, ses yeux noirs flamboyant, s'adressait à Andréa sans aucun souci de la mesure ; se retenir un tant soit peu ne lui venait pas à l'idée. Pour sa part, humble et conciliateur, Andréa s'efforçait de l'apaiser avec à peu près le même succès que Canute essayant de retenir la marée.

Bouche bée, l'assistance passa de l'incrédulité à l'étonnement, puis à l'effarement, puis à la stupeur. Comme conclusion d'une cérémonie de mariage, on était gâté.

Quand le couple arriva à hauteur du banc où se trouvaient Mallory et Miller, la conversation, pour ainsi dire, faisait rage de plus belle. Andréa, une main devant la bouche, se pencha du côté de Mallory.

— « C'est notre première querelle de ménage », dit-il à voix basse.

Il ne lui fut pas donné d'en dire plus. Une main impérative lui saisit le bras, et le charria littéralement hors de l'église. Ils étaient hors de vue que la voix de Maria pouvait encore être entendue clairement et distinctement de chacun à l'intérieur. Miller cessa de contempler l'entrée déserte et regarda Mallory d'un air pensif.

— « Voilà une fille bien vivante ! J'aimerais comprendre le grec. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— « Et ma lune de miel » ? répéta Mallory, impassible. — Ah !... (Les traits de Miller étaient tout aussi inexpressifs.) Vous croyez qu'on devrait les suivre ?

— Pour quoi faire ?

— Andréa peut prendre le pas sur la plupart des gens. (Bel échantillon du magistral talent de Miller à atténuer la réalité.) Mais cette fois il est surclassé. »

Mallory sourit, se leva et se dirigea vers la porte, suivi de Miller, lui-même suivi d'une foule agitée d'invités avides d'assister au deuxième acte de ce divertissement imprévu. Mais la place du village était vide.

Mallory n'eut aucune hésitation. Avec l'instinct né de l'expérience d'une longue association avec Andréa, il traversa directement la place vers la mairie où, Andréa leur avait exposé un peu plus tôt les premiers éléments dramatiques de l'action. Et son instinct ne l'avait pas trahi. Andréa, un grand verre de cognac à la main, palpant d'un air morose une large tache de rouge sur sa joue, releva la tête pour voir entrer Mallory et Miller.

— « Elle est retournée chez sa mère », dit-il sans joie.

Miller jeta un coup d'œil à sa montre.

— « Une minute, vingt-cinq secondes ! dit-il avec admiration. Record du monde. »

Andréa lui fit la grimace et Mallory se hâta d'intervenir.

— « Vous venez, alors ? »

— Évidemment, je viens ! » dit Andréa en colère. (Il contemplait sans enthousiasme les invités qui pullulaient à présent dans la mairie en se poussant les uns les autres sans faire de manières, comme des chameaux pénétrant dans une oasis, vers les tables surchargées de bouteilles.) « Il faut bien quelqu'un pour s'occuper de vous deux ! »

À son tour, Mallory regarda sa montre.

— « Nous avons trois heures et demie avant que cet avion vienne nous chercher. Nous dormons debout, Andréa. Trouvez-nous un endroit où dormir. Un endroit sûr. Vos sentinelles sont complètement ivres.

— Ils sont comme ça depuis que la forteresse a sauté, dit Andréa. Venez, je vais vous montrer. »

Autour d'eux, dans un grand vacarme chaleureux, les gens étaient déjà presque exclusivement occupés avec verres et bouteilles.

— « Et vos invités ? dit Miller.

— Quoi, mes invités ? Vous avez déjà vu une réception de mariage où quelqu'un se préoccupait des nouveaux mariés ? Venez. »

Ils s'acheminèrent dans la campagne, au sud de Mandrakos. Deux fois, des gardes les interpellèrent, deux fois un froncement de sourcils et un grognement d'Andréa les renvoyèrent en vitesse à leurs bouteilles d'ouzo. Il n'avait pas cessé de pleuvoir à verse, mais les vêtements de Miller et de Mallory étaient déjà si détrempés qu'un peu plus d'humidité ne pouvait rien contre leur moral. Quant à Andréa, il semblait encore moins concerné : il avait autre chose en tête.

Après un quart d'heure de marche. Andréa s'arrêta devant les portes battantes d'une petite grange délabrée et manifestement déserte, au bord de la route.

— « Il y a du foin, dit-il, et vous serez en sécurité.

— Parfait, dit Mallory. Un message radio à envoyer au *Sirdar* pour qu'il fasse passer au Caire le signal C.E., et...

— C.E. ? demanda Andréa. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est pour faire savoir au Caire que nous vous avons contacté et que nous sommes prêts à être enlevés... Et après ça, trois délicieuses grandes heures de sommeil. »

Andréa approuva.

— « Trois heures, oui.

— Trois grandes heures », dit Mallory d'un air très méditatif.

Un sourire détendit lentement le visage rocailleux d'Andréa. Il tapa dans le dos de Mallory.

— « En trois grandes heures, dit-il, un type dans mon genre peut en abattre un sacré morceau. »

Il se retourna, et disparut rapidement dans la nuit pluvieuse. Mallory et Miller poussèrent les portes de la grange.

L'aérodrome de Mandrakos n'aurait jamais obtenu de licence d'aucune association d'aviation civile au monde. Il était loin de mesurer ses mille mètres. Des collines abruptes le fermaient aux deux extrémités de sa prétendue piste d'envol, à peine large d'une quarantaine de mètres et généreusement parsemée d'une quantité de bosses et de nids-de-poule. N'importe quel engin volant était pratiquement assuré d'y casser son train d'atterrissage. Mais la R.A.F. avait déjà utilisé ce terrain auparavant, aussi n'était-il pas impossible que ses pilotes réussissent à s'en accommoder au moins une fois de plus.

Au sud, l'espace était délimité par un bosquet de caroubiers. Assis sous le pitoyable refuge offert par l'un des arbres, Mallory, Miller et Andréa patientaient. Du moins en était-il ainsi pour Mallory et Miller : le dos voûté, piteux, ils grelottaient fortement dans leurs vêtements toujours aussi humides. Mais Andréa, lui, était somptueusement étalé, les mains derrière la tête, insoucieux des grosses gouttes de pluie qui s'écrasaient sur son visage. Il y avait en lui comme un air de satisfaction, voire de suffisance, alors qu'il observait les premières nuances grisâtres apparues dans le ciel à l'est, au-dessus de la massive muraille de la côte turque.

— « Les voilà », dit-il soudain.

Mallory et Miller tendirent l'oreille un moment, puis eux aussi entendirent le vrombissement lointain, étouffé, des gros appareils. Tous trois se levèrent. En moins d'une minute, descendant rapidement à moins de trois cents mètres après avoir survolé les montagnes du sud, une escadrille de dix-huit Wellington passa carrément au-dessus de la piste dans la première lueur de l'aube, se dirigeant vers la ville de Navarone. Un instant plus tard ce fut le fracas des détonations, simultanément à une vive lueur orange, alors que les Wellington lâchaient leurs bombes au nord, au-dessus de la forteresse détruite. De sporadiques lignes de balles traçantes, manifestement tirées à l'arme automatique, attestaient l'inefficacité, la faiblesse de la défense au sol. Quand la forteresse avait explosé, toutes les batteries anti-aériennes de la ville avaient explosé avec elle.

L'attaque fut brève et violente : moins de deux minutes après le début du bombardement celui-ci cessa brusquement, et il n'y eut plus alors que le son décroissant des moteurs désaccordés tandis que les Wellington fuyaient, d'abord vers le nord, puis à l'ouest, sur les eaux encore sombres de la mer Égée.

Tendant peut-être une minute, les trois spectateurs gardèrent le silence. Puis Miller dit rêveusement : « Qu'est-ce qui nous rend si importants ? »

— Je ne sais pas, dit Mallory. Mais je ne crois pas que vous seriez très heureux de l'apprendre.

— En tout cas, ça ne va pas tarder, dit Andréa qui s'était retourné du côté des montagnes du sud. Vous entendez ? » Aucun des deux autres n'entendit, mais ils ne doutaient pas qu'il y avait effectivement quelque chose à entendre. L'ouïe d'Andrea allait de pair avec sa phénoménale acuité visuelle. Et soudain ils entendirent, eux aussi. Un bombardier solitaire – encore un Wellington – descendait du sud. Il décrivit un cercle au-dessus de la piste alors que Mallory faisait rapidement clignoter sa lampe torche. Puis il s'aligna sur la piste et se posa lourdement. Il roula au sol vers eux, en cahotant fortement sur l'atrocité qui tenait lieu de surface de roulement. Il s'immobilisa à moins de cent mètres des trois hommes. Puis une ampoule se mit à clignoter dans la cabine du pilote.

— « Bon, vous n'oubliez pas ! dit Andréa. J'ai promis d'être de retour dans huit jours.

— Il ne faut jamais faire de promesses, dit sévèrement Miller. Et s'ils nous envoient dans le Pacifique ?

— Dans ce cas, au retour je vous enverrai devant pour fournir des explications. »

Miller secoua la tête.

— « Je crois que je n'aimerais pas beaucoup ça.

— Nous discuterons plus tard de votre couardise, dit Mallory. Venez, dépêchez-vous. »

Les trois hommes se mirent à courir vers le Wellington qui les attendait.

Le Wellington volait depuis une demi-heure vers sa destination, quelle qu'elle fût. Andrea et Miller, gobelets de café à la main, essayaient sans succès d'atteindre à un certain degré de confort sur les paillasses défoncées posées à même la carlingue, quand Mallory revint de la cabine de pilotage. Miller leva la tête vers lui avec une lassitude résignée, caractérisée surtout par un manque total d'enthousiasme et d'esprit d'aventure.

— « Alors, vous savez ? (Le ton de sa voix indiquait très clairement que, d'après lui, ce qu'avait appris Mallory serait de toute façon très proche du pire.) Où va-t-on, maintenant ? Rhodes ? Beyrouth ? Les oignons d'Égypte ?

— Le type a dit Termoli.

— Va pour Termoli ! C'est un endroit que j'ai toujours voulu connaître. (Miller fit une pause.) Où vous foutez ça, Termoli ?

— En Italie, je crois bien. Quelque part dans le sud, sur la côte adriatique.

— Oh ! non ! dit Miller en se tournant sur le côté et en rabattant la couverture sur la tête. J'ai horreur des spaghetti ! »

II

JEUDI 14 heures – 23 heures 30

L'atterrissage à Termoli, sur la côte adriatique de l'Italie méridionale, s'avéra tout aussi syncopé que le navrant décollage de l'aérodrome de Mandrakos. Officiellement, mais non sans optimisme, la base d'aviation de chasse de Termoli était classée comme étant « de construction récente ». En fait, elle n'était construite qu'à moitié. On avait le temps de s'en rendre compte tout au long de l'affreux galop à la Jeannot-lapin jusqu'à la tour de contrôle préfabriquée, à l'extrémité est du terrain. Quand Mallory et Miller sautèrent, sur la terre ferme, ni l'un ni l'autre ne se sentaient particulièrement euphoriques. Miller, qui venait en chancelant dernier, et dont était bien connue l'horreur quasi pathologique de toutes formes concevables de moyens de transport, semblait près de rendre l'âme.

Miller n'eut pas le loisir de quémander la moindre commisération. Une jeep camouflée de la 5^e Armée vint se ranger le long de l'appareil. Le sergent qui la conduisait, après avoir contrôlé rapidement leur identité, leur fit signe d'embarquer sans un mot et demeura aussi silencieux que le roc durant toute la traversée de Termoli dévastée par la guerre. Mallory n'était en rien affecté par ce mutisme apparemment hostile. Ce chauffeur avait certainement reçu les instructions les plus strictes à leur sujet, comme l'interdiction formelle de leur parler, situation que Mallory n'avait déjà rencontrée que trop souvent. Les intouchables n'étaient pas tellement nombreux, mais lui en faisait partie, il le savait. Personne, à deux ou trois exceptions près, n'était le moins du monde autorisé à engager la conversation avec lui. Le procédé se justifiait, pensait Mallory, mais à mesure que les années passaient on tombait de plus en plus dans l'exagération. Cela tendait à creuser un fossé entre compagnons d'armes.

Au bout de vingt minutes, la jeep s'arrêta au bas des marches carrelées d'une demeure des environs de la ville. Le chauffeur adressa un geste bref à une sentinelle armée, qui répondit avec la même désinvolture. Mallory en conclut qu'ils étaient arrivés à destination. Soucieux de ne pas contrarier le vœu de silence du jeune sergent, il descendit spontanément de la jeep. Les autres firent de même, et là jeep repartit immédiatement.

C'était moins une grande maison qu'un petit palais fin Renaissance, tout en colonnades et marbre veiné, mais Mallory se sentait plus curieux du contenu que du contenant. En haut des marches, le chemin leur fut barré par le Lee-Enfield 303 du jeune caporal de garde, qui avait tout l'air d'un évadé de grande école.

— « Quel nom, s'il vous plaît ?

— Capitaine Mallory.

— Papiers d'identité ? Laissez-passer ?

— Oh ! Seigneur ! se lamenta Miller. J'ai de plus en plus mal au cœur.

— Nous n'avons rien à vous présenter, dit gentiment Mallory. Veuillez nous faire entrer.

— J'ai des instructions, et...

— Je sais, je sais », dit Andréa avec une grande douceur.

Il s'approcha, arracha sans effort le fusil de l'étreinte désespérée du caporal, éjecta le chargeur, l'empocha, et rendit le fusil.

— « Allons-y, à présent », dit-il.

Furieux, écarlate, le gosse hésita, regarda les trois hommes plus attentivement, se retourna, ouvrit ; la porte, et leur fit signe de le suivre.

Devant eux s'étendait un long couloir dallé de marbre. D'un côté : de grands vitraux. De l'autre côté : des toiles anciennes dans de lourds cadres, et les inévitables doubles portes revêtues de cuir. À mi-chemin, Andréa tapa sur l'épaule du caporal et lui rendit le chargeur-sans un mot. Le caporal prit le chargeur avec un sourire incertain, et le remplaça dans son arme. Encore une vingtaine de pas, et ils s'arrêtèrent devant les dernières portes de cuir. Le caporal frappa, un acquiescement étouffé lui répondit. Il ouvrit l'une des portes et se rangea de côté pour laisser entrer les trois hommes. Puis il ressortit, en fermant la porte derrière lui. ».

C'était sûrement le grand salon de la maison, richement agencé en style médiéval : partout du vieux chêne, de lourdes draperies de soie brochée, du cuir à profusion jusque dans la bibliothèque, toute une série de tableaux de maîtres sur les murs, et des flots de tapis vieux bronze. À tout prendre, même un membre de la vieille aristocratie italienne d'avant-guerre y aurait ressenti un petit choc.

La pièce était agréablement imprégnée de l'odeur du bois de pin qui crépitait dans une vaste cheminée où l'on aurait pu aussi bien mettre à rôtir tout un bœuf. Près de la cheminée, c'est-à-dire à l'autre bout de la pièce, se tenaient trois jeunes gens qui ne ressemblaient en rien au gamin qui défendait peu efficacement l'entrée de la maison. D'abord, s'ils étaient encore très jeunes, ils en avaient tout de même un peu moins l'air. Bâtis en force, généreusement fournis en épaules, ils dégageaient une impression de solide compétence. Leur uniforme

des commandos de la Marine, élite des troupes de combat, semblait leur convenir à la perfection.

Mais ce qui avait retenu immédiatement l'attention de Mallory et de ses deux compagnons, ce n'était ni la splendide et anachronique décoration de la pièce, ni la présence tout à fait inattendue des trois hommes de commando.

C'était la quatrième personne présente dans la pièce : un personnage massif et autoritaire, négligemment appuyé à une table au centre de l'espace libre. Le visage profondément marqué, l'expression de l'homme habitué à être obéi, la splendide barbe grise et les yeux bleus perçants, tout dénonçait en lui le classique officier de marine britannique, ce qu'il était à coup sûr, comme le précisait son uniforme d'un blanc éclatant. Non sans un petit serrement de cœur collectif, Mallory, Andréa et Miller avaient tout de suite reconnu le capitaine de vaisseau Jensen, de la Royal Navy, commandant en chef du Renseignement allié en Méditerranée, l'homme qui les avait si récemment envoyés en mission quasi suicidaire dans l'île de Navarone. Tous trois se regardèrent avec un manque total d'enthousiasme, et secouèrent la tête en signe de désespoir.

Le capitaine Jensen se redressa, montra ses magnifiques dents acérées en un sourire de tigre, et s'avança à leur rencontre, la main tendue.

— « Mallory ! Andréa ! Miller ! (Avec, entre chacun des trois noms, une pause de cinq secondés d'effet théâtral.) Je ne sais que dire ! Vraiment, je ne sais que dire ! Quel splendide travail, quel splendide... (Il s'interrompit et les regarda tous trois avec attention.) Vous... hum... vous ne semblez pas autrement surpris de me voir, capitaine Mallory ?

— En effet. Sans vouloir vous offenser, monsieur, partout et n'importe quand se prépare un sale travail, on s'attend à...

— Oui, bien sûr, oui, parfaitement d'accord ! Et comment allez-vous, tous les trois ?

— Fatigués, dit fermement Miller. Terriblement fatigués. Nous avons besoin de repos. Moi oui, en tout cas.

— Et c'est exactement ce que vous allez avoir, mon garçon, dit Jensen d'un ton convaincu. Du repos. Un long repos, un très long repos.

— Un très long repos ? demanda Miller avec une manifeste incrédulité.

— Vous avez ma parole. (La barbe de Jensen s'agita en témoignage de modestie excessive et momentanée.) En fait, aussitôt que vous serez revenus de Yougoslavie.

— De Yougoslavie ! dit Miller, les yeux ronds.

— Vous y partez ce soir même.

— Ce soir même !

— En parachute.

— En parachute !

— Je n'ignore pas, caporal Miller, dit Jensen avec magnanimité, que vous avez reçu une éducation toute classique et que vous arrivez tout droit des îles de la Grèce. Mais nous nous passerons du chœur antique, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. »

Miller considéra tristement Andréa.

— « Mince de voyage de noces !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda sèchement Jensen.

— Juste une petite plaisanterie, monsieur.

— Vous oubliez, monsieur, protesta faiblement Mallory, qu'aucun de nous n'a jamais sauté en parachute.

— Je n'oublie rien du tout. Il y a un commencement à tout. Cela dit, messieurs, que savez-vous de la guerre en Yougoslavie ?

— Quelle guerre ? demanda Andréa avec circonspection.

— Précisément, dit Jensen d'un ton satisfait.

— J'en ai entendu parler, se dévoua Miller. Il y a une poignée de comment appelle-t-on ça ? – des Partisans, n'est-ce pas, qui opposent une sorte de résistance clandestine à l'occupation des troupes allemandes.

— Vous avez de la chance que les Partisans ne puissent pas vous entendre ! soupira Jensen. Ils ne sont pas clandestins. Ils sont très nombreux et au grand jour. Et aux dernières nouvelles, 350 000 d'entre eux immobilisaient vingt-huit divisions allemandes et bulgares en Yougoslavie. (Il fit une brève pause.) Ce qui fait plus, en fait, que ce que les armées alliées immobilisent ici même en Italie en combinant leurs efforts.

— Je ne pouvais pas le savoir, s'excusa Miller. (Son visage s'éclaira.) S'ils sont au moins 350 000, en quoi auraient-ils besoin de nous ?

— Modérez votre enthousiasme, caporal, dit acidement Jensen. Les Partisans en ont plus que vous à se battre, et ils mènent le combat le plus cruel, le plus dur, le plus brutal de toute la guerre d'aujourd'hui en Europe. Un combat sans pitié, sans merci. On ne se rend pas, ni d'un côté ni de l'autre. Pas de quartier. Les Partisans manquent désespérément d'armes, de munitions, de nourriture, de vêtements. Et malgré ça, ils bloquent ces vingt-huit divisions.

— Je ne les envie absolument pas », murmura Miller.

Mallory se hâta d'intervenir :

— « Qu'attendez-vous de nous, monsieur ?

— J'y viens. (Jensen détourna son regard glacial de la personne de Miller.) Personne ne s'en est encore rendu compte, mais les Yougoslaves sont nos plus importants alliés en Europe méridionale.

Leur guerre, c'est la nôtre. Et ils font une guerre qu'ils ne peuvent pas espérer gagner. À moins que...

— Il faut des outils pour finir le boulot, lança Mallory.

— Très original, mais vrai. Il faut des outils pour finir le boulot. Nous sommes les seuls, actuellement, à les ravitailler en armes en munitions, en vêtements et en médicaments. Et cela n'arrive pas à destination. (Il s'interrompit, saisit une badine de bambou, traversa rageusement toute la pièce et s'arrêta devant une carte murale suspendue entre deux tableaux de maîtres.) Bosnie-Herzégovine, gentlemen. Centre-ouest de la Yougoslavie, nous y avons envoyé quatre missions militaires britanniques en l'espace de deux-mois pour effectuer la liaison avec les Yougoslaves – les Partisans yougoslaves. Les quatre missions ont disparu sans, laisser de trace. Quatre-vingt-dix pour cent de nos derniers convois aériens de ravitaillement sont tombés aux mains des Allemands. Ils sont venus à bout de tous nos codes radio et ont installé en Italie du Sud un réseau d'agents qui leur permet apparemment de communiquer à tout moment. Questions sans réponses, gentlemen. Questions vitales.

Je veux les réponses. Force 10 va me les donner.

— Force 10 ? s'étonna poliment Mallory.

Le nom de code de votre opération.

— Pourquoi un tel nom ? demanda Andréa.

— Pourquoi pas ? Vous avez déjà entendu un seul nom de code ayant le moindre rapport avec l'opération désignée ? Tout est là, mon vieux.

— Et évidemment, dit Mallory en se faisant plus bête, ce nom ne désigne en rien une prise d'assaut en coup de vent, et de front, de quelque place vitale. (Il vit que Jensen ne réagissait pas, et poursuivit du même ton.) Sur l'échelle Beaufort, force 10 signifie tempête.

— Une tempête ! (Miller n'eut aucun mal à faire cohabiter surprise et douleur dans un seul et même mot) Oh ! Seigneur ! alors que tout ce que je demande c'est le calme plat, ceci pour le restant de mes jours !

— Ma patience a des limites, caporal Miller, dit Jensen. Je peux encore changer d'avis – je dis je peux – sur les recommandations que je faisais ce matin, au sujet de votre conduite.

— Ma conduite ? dit Miller, sur ses gardes.

— Pour la *Distinguished Conduct Medal*.

— Ça va faire un effet terrible sur le couvercle de mon cercueil, marmonna Miller.

— Comment ?

— Le caporal Miller exprimait seulement sa satisfaction, dit, Mallory en s'approchant de la carte murale. Bosnie-Herzégovine, cela fait un espace considérable, monsieur.

— Je vous l'accorde. Mais nous pouvons localiser l'objectif – la région où ont lieu les disparitions – dans une zone approximative de quarante kilomètres. »

Mallory se retourna.

— « Il a dû falloir un énorme travail de préparation. Je pense au raid aérien de ce matin sur Navarone. Au Wellington qui se tenait prêt à nous enlever. À tous les préparatifs, d'après ce que vous avez dit, prévus pour ce soir. Sans parler de... »

— Nous travaillons là-dessus depuis deux bons mois. En principe, vous deviez partir là-bas tous les trois il y a déjà plusieurs jours. Mais... euh... vous savez bien...

— Nous savons. (La menace du refus de sa médaille avait laissé Miller inchangé.) Il y a eu autre chose. Écoutez, monsieur, pourquoi nous ? Nous sommes des saboteurs, des experts en explosifs, des combattants. Alors que ceci est un travail d'espions camouflés parlant le serbo-croate ou tout ce que vous voudrez.

— Vous me permettrez d'en être seul juge. (Jensen se fendit d'un autre sourire étincelant.) De plus, vous, attirez la chance.

— Là chance déserte les hommes fatigués, dit Andréa. Et nous sommes très fatigués.

— Fatigués ou non, il n'y a pas en Europe méridionale une seule équipe qui vous vaille pour ce qui est de l'expérience, de la compétence et de la débrouillardise. (Jensen souriait toujours.) Et de la chance. Je sais que je suis sans pitié, Andréa. Je n'aime pas ça, mais je ne peux pas faire autrement. Cela dit, je tiens compte de votre épuisement. C'est pourquoi j'ai décidé de vous adjoindre une équipe de soutien. »

Mallory regarda les trois jeunes soldats debout près de la cheminée, puis Jensen, et celui-ci inclina la tête.

— « Ils sont jeunes, en pleine forme et impatients de partir, poursuivit Jensen. Ils viennent des commandos de la marine, c'est-à-dire des troupes de combat les mieux entraînées dont nous disposions à ce jour. La variété de leurs talents est tout à fait remarquable. Prenons Reynolds, par exemple. (Jensen désignait un très grand sergent brun au visage busqué, très bronzé, qui n'était pas bien loin de ses vingt ans.) Il sait tout faire, de la démolition sous-marine au pilotage des avions. Et, comme vous pouvez voir, il peut s'avérer très utile pour le transport des objets les plus lourds.

— Je ne vois pas en quoi il pourrait être meilleur porteur qu'Andrea, monsieur », dit doucement Mallory.

Jensen se tourna vers Reynolds.

— Ils sont sceptiques. Montrez-leur que vous pouvez être de quelque utilité. »

Reynolds hésita, puis se pencha pour ramasser un lourd tisonnier

de cuivre et se mit en devoir de le plier en deux, de ses mains. Ce n'était sûrement pas un tisonnier facile à plier en deux. Reynolds rougit violemment, les veines saillirent sur son front de même que les tendons de son cou, ses bras tremblaient, mais, lentement, inexorablement, le tisonnier se retrouva en forme de U. Avec un sourire plus ou moins confus, Reynolds le tendit à Andréa. Celui-ci le prit comme à contrecœur. Ses épaules se voûtèrent, ses articulations blanchirent, mais le tisonnier garda sa forme de U. Andréa lança un regard à Reynolds, l'air soucieux, puis laissa tranquillement tomber le tisonnier.

— « Vous voyez ce que je veux dire ? dit Jensen. La fatigue. Passons au sergent Groves. Il nous est arrivé de Londres en toute hâte, via le Middle East. Ex-navigateur aérien. Ce qu'on fait de mieux à l'heure actuelle en sabotage, explosifs et mécanismes électriques. Pour les mines-pièges, les bombes à retardement et les micros clandestins, c'est un détecteur vivant. Quant au sergent Saunders que voici, un opérateur-radio de haut vol... »

Miller déclara tristement à Mallory : « Les vieux lions perdent leurs dents et sont relégués derrière la colline.

— Ne dites pas de bêtises, caporal ! dit sèchement Jensen. Six est le nombre idéal. Vous serez dédoublés dans chaque spécialité, et ces hommes sont des éléments de valeur ! Ils vous seront d'un secours inestimable. Si cela peut consoler votre amour-propre, ils n'ont pas été sélectionnés pour partir avec vous. Ils ont été sélectionnés en tant qu'équipe de réserve au cas où... euh...

— Je vois. (Le manque de conviction dans la voix de Miller était-total.)

— Alors c'est entendu ?

— Pas tout à fait, dit Mallory. Qui est-ce qui commande ?

— Vous, bien sûr ! dit Jensen avec une sincère surprise.

— Bon. (La voix de Mallory était aussi paisible qu'aimable.) Je sais que le genre d'entraînement intensif que l'on pratique dans les commandos de la marine est fondé avant tout sur l'initiative, la confiance en soi, l'indépendance d'esprit et d'action. Parfait. C'est parfait s'il leur arrive d'être livrés à eux-mêmes. (Il sourit, plutôt désapprouvateur.) Sinon, j'exige un acquiescement immédiat, total et sans discussion à mes ordres. À tous mes ordres. Immédiat et total.

— Sinon ? demanda Reynolds.

— Question superflue, sergent. Vous connaissez la sanction pour désobéissance à un supérieur sur le front, en temps de guerre.

— Cela s'applique-t-il aussi à vos amis ?

— Non. »

Reynolds se retourna vers Jensen.

— « Je n'aime pas beaucoup ça, monsieur. »

Mallory se laissa choir dans un fauteuil, alluma une cigarette, hocha la tête et dit à Jensen : « Remplacez-le.

— Comment ! (Jensen n'en croyait pas ses oreilles.)

— J'ai dit : remplacez-le. Nous ne sommes même pas en route, et il met déjà mon jugement en cause. Qu'est-ce que ce sera sur le terrain ! Il est dangereux. Je préfère transporter une bombe à retardement qui fait tic-tac.

— Mais enfin, écoutez, Mallory...

— Remplacez-le ou remplacez-moi.

— Et moi, dit Andréa...

— Et moi », ajouta Miller.

Il y eut dans la pièce un bref silence qui n'avait rien d'amical. Puis Reynolds s'approcha du fauteuil de Mallory.

— Monsieur... »

Mallory ne l'encourageait nullement.

— Excusez-moi, reprit Reynolds. J'ai dépassé les bornes. Je ne referai pas la même erreur deux fois. Je veux être du voyage, monsieur. »

Mallory jeta un coup d'œil vers Andréa et Miller. Le visage de Miller ne reflétait que sa consternation devant l'incroyable et téméraire enthousiasme de Reynolds. Andréa, plus impassible que jamais, pencha imperceptiblement la tête. Mallory sourit.

— « Comme l'a dit le capitaine Jensen, je suis sûr que vous serez très utile.

— Bon, alors c'est réglé. (Jensen affectait de ne pas remarquer la baisse de tension, presque palpable, qui se faisait sentir dans la pièce.) Maintenant, il s'agit de dormir. Mais d'abord, quelques minutes, le rapport de Navarone, vous comprenez. (Il regarda les trois sergents.) J'ai peur que ce soit confidentiel.

— Bien, monsieur, dit Reynolds. Nous allons au terrain, vérifier les plans de vol, la météo, les parachutes et le matériel ? »

Jensen approuva. Quand les trois sergents eurent refermé les doubles portes derrière eux, il se dirigea vers une autre porte latérale et l'ouvrit.

— « Entrez, général. »

L'homme qui entra était très grand et très maigre. Il avait probablement dans les trente-cinq ans, mais faisait beaucoup plus âgé. Les soucis, la fatigue, les incessantes privations inhérentes à plusieurs années de combat pour survivre lui avaient blanchi les cheveux, et profondément dessiné sur le visage les rides de la souffrance mentale et physique. Ses yeux d'un noir intense brillaient de tout le fanatisme d'un homme voué à un idéal encore loin de sa réalisation. Il portait un uniforme d'officier de l'armée anglaise, mais sans aucun insigne ni écusson.

— « Gentlemen, général Vukalovic, dit Jensen. Le général est commandant en second des forces de résistance de Bosnie-Herzégovine. La R.A.F. est allée le chercher hier. Il est ici en tant que médecin-résistant à la recherche de médicaments. Nous sommes seuls à connaître sa véritable identité. Général, ce sont vos hommes. »

Vukalovic les regarda posément à tour de rôle, sans expression particulière.

— « Ces hommes sont fatigués, capitaine Jensen, dit-il. Tant de choses reposent sur... ils sont trop fatigués pour...

— Il a raison, vous savez, dit Miller avec conviction.

— Ils ont un certain kilométrage dans les jambes, peut-être bien, dit Jensen. Ça fait loin, Navarone. Maintenant, écoutez...

— Navarone ? coupa Vukalovic. Ce sont eux ? Ce sont les hommes qui...

— Ils n'en ont pas tellement l'air, je vous l'accorde.

— J'ai pu me tromper à leur sujet.

— Vous ne vous êtes pas trompé, mon général, dit Miller. Nous sommes exténués. Nous sommes complètement...

— Je vous en prie, dit Jensen d'un ton acide. Capitaine Mallory, à deux exceptions près, le général sera la seule personne en Bosnie à savoir qui vous êtes et ce que vous êtes venu faire. Que le général vous révèle l'identité des autres, c'est entièrement son affaire. Le général Vukalovic vous accompagne en Yougoslavie, mais pas par le même avion.

— Pourquoi pas ? demanda Mallory.

— Parce que son avion doit revenir. Le vôtre, non.

— Ah ! » dit Mallory.

Pendant un instant de silence, lui-même, Andréa et Miller réfléchirent à la signification des paroles de Jensen.

— Distraitemment, Andréa jeta quelques bûches dans la cheminée pour faire repartir le feu, et chercha des yeux un tisonnier : il n'y avait que celui que Reynolds avait transformé en U. Andréa le ramassa. L'esprit ailleurs, sans effort, il le redressa complètement, puis l'utilisa pour faire jaillir la flamme. Vukalovic avait suivi la performance avec un intérêt visible.

— « Votre avion, capitaine Mallory, reprit Jensen, ne reviendra pas. Parce que nous pouvons le sacrifier dans l'intérêt de l'authenticité.

— Nous aussi ? demanda Miller.

— Vous ne pourrez pas accomplir grand-chose, caporal Miller, si vous ne commencez pas par poser votre pied sur le terrain. Là où vous allez, aucun avion ne peut atterrir. Aussi, vous sauterez. Et l'avion s'écrasera.

— Cela m'a l'air très authentique », murmura Miller.

Jensen prit parti de l'ignorer.

— « Les réalités de la guerre totale sont plus dures qu'il n'est possible de l'imaginer. C'est pourquoi je n'ai pas fait rester ces trois gosses. Je ne veux pas refroidir leur enthousiasme.

— Le mien est pris par la glace, dit douloureusement Miller.

— Oh ! tenez-vous tranquille ! Bon, ce serait parfait si, par-dessus le marché, vous pouviez découvrir pourquoi quatre-vingts pour cent de nos parachutages de ravitaillement tombent aux mains des Allemands. Parfait si vous pouviez retrouver et libérer nos chefs de mission capturés. Mais pas tellement important. Militairement parlant, ce matériel, ces agents, peuvent être sacrifiés. Ce qu'on ne peut pas sacrifier, ce sont les six mille hommes placés sous le commandement du général Vukalovic ici présent. Six mille hommes bloqués dans une zone appelée Cage de Zenica. Six mille hommes qui crèvent de faim, qui n'ont plus de munitions, Six mille hommes sans avenir.

— Et nous pouvons leur venir en aide ? demanda sourdement Andréa. À six personnes ? »

Jensen dit avec candeur :

— « Je n'en sais rien.

— Mais vous avez un plan ?

— Pas encore, je n'ai pas de plan. Seulement la faible lueur d'une idée, rien de plus. (Jensen se passa la main sur le front avec lassitude.) J'arrive moi-même d'Alexandrie, je ne suis ici que depuis six heures. (Il sembla hésiter, puis haussa les épaules.) Ce soir, qui sait ? Quelques heures de sommeil cet après-midi nous feront à tous du bien. Mais d'abord, le rapport sur Navarone. Vous autres, messieurs, n'avez pas, besoin d'attendre plus longtemps. Il y a un dortoir de l'autre côté du vestibule. Je crois, que le capitaine Mallory pourra me dire tout ce que je veux savoir. »

Mallory attendit que la porte se referme derrière Andrea, Miller et Vukalovic.

— « À quel moment dois-je faire commencer mon rapport, monsieur ?

— Quel rapport ?

— Eh bien, Navarone !

— Au diable Navarone. C'est fait, c'est fini ! (Il reprit sa badiné, retourna près du mur et y déroula deux nouvelles cartes.) Voyons !

— Vous... vous avez un plan... dit Mallory avec circonspection.

— Évidemment, j'ai un plan ! dit froidement Jensen. (Il balaya la carte devant lui.) Quinze kilomètres au nord, à partir d'ici. La « Ligne Gustav », en travers de l'Italie, le long des rivières Sangro et Liri. Là, les Allemands occupent des positions défensives les plus inexpugnables de toute l'histoire de la guerre moderne. Ici, Monte Cassino. Quelques-unes de nos meilleures divisions alliées sont venues s'y briser, quelques-unes pour toujours. Et ici, la tête de pont d'Anzio.

Cinquante mille Américains y défendent leur peau. Depuis cinq mois interminables, nous nous cognons la tête contre la Ligne Gustav et contre le périmètre d'Anzio. Nos pertes en hommes et en matériel ? Incalculables. Nos gains ? Pas un seul malheureux pouce de terrain.

— Vous disiez quelque chose à propos de la Yougoslavie, monsieur, avançait timidement Mallory.

— Je vais y venir, dit Jensen à contrecœur, Désormais, notre seul espoir de casser la Ligne Gustav, c'est d'affaiblir les forces défensives allemandes. Et le seul moyen d'y arriver, c'est de les persuader de retirer, quelques-unes de leurs divisions frontales. Aussi, pratiquons-nous la technique Allenby.

— Je vois.

— Vous ne voyez rien du tout. Général Allenby, Palestine, 1918. Il avait une ligne est-ouest du Jourdain à la Méditerranée. Il décida d'attaquer à l'ouest, il convainquit donc les Turcs que l'attaque viendrait de l'est. Pour ce faire, il construisit à l'est une immense cité de tentes militaires occupée en tout et pour tout par cinq cents hommes qui se précipitaient dehors et s'agitaient comme des fourmis dès qu'approchaient les avions ennemis de reconnaissance. Les mêmes avions pouvaient voir de longs convois de camions de l'armée descendre toute la journée vers l'est. Mais ce qu'ils ignoraient, c'est que ces mêmes convois remontaient vers l'ouest tout la nuit durant. Il avait même fait construire quinze mille chevaux factices en toile de tente. Eh bien, nous ne faisons pas autre chose.

— Quinze mille chevaux de toile ?

— Très, très amusant ! (Jensen balaya de nouveau la carte.) Tous les terrains d'aviation d'ici à Bari sont embouteillés de bombardiers factices et de planeurs. À la sortie de Foggia se trouve le plus vaste campement militaire de toute l'Italie ; il est occupé par cinq cents hommes. Les ports de Bari et de Tarente sont bondés de péniches de débarquement en contre-plaqué. Toute la journée, des colonnes de camions et de chars convergent vers la côte adriatique. Si vous, Mallory, apparteniez au Haut-Commandement allemand, que penseriez-vous de tout ceci ?

— Je m'attendrais à une invasion aérienne et navale de la Yougoslavie. Mais je n'en serais pas certain.

— Exactement la réaction allemande, dit Jensen avec quelque satisfaction. Ils sont très embêtés, à telle enseigne qu'ils ont déjà transféré deux divisions d'Italie en Yougoslavie pour faire face à la menace.

— Mais ils n'en sont pas certains ?

— Pas complètement. Mais presque. (Jensen s'éclaircit la gorge.) Vous comprenez, nos quatre chefs de mission qui ont été faits prisonniers portaient tous sur eux l'indication formelle d'une invasion

de la Yougoslavie centrale pour début mai.

— Ils portaient sur eux la... (Mallory s'interrompt, considéra Jensen pendant un long moment sans rien dire, d'un air méditatif.) Et comment les Allemands ont-ils bien pu faire pour les prendre tous les quatre ? reprit-il très calmement.

— Nous les avions prévenus de leur arrivée.

— Vous le vouliez !

— Ils étaient tous volontaires, ils étaient tous volontaires, dit rapidement Jensen. (Apparemment, il y avait donc des réalités de la guerre totale, parmi les plus dures, sur lesquelles il ne désirait pas autrement s'étendre.) Et cela va être votre travail à vous, mon garçon, de changer cette quasi-conviction en une certitude absolue. (Sans plus se soucier de l'attitude vraiment peu enthousiaste de Mallory, il fit tourner sa badine et là piqua d'un geste théâtral sur une carte à grande échelle de la Yougoslavie centrale.) La vallée de la Neretva, point vital du principal axe routier qui traverse toute la Yougoslavie du nord au sud. Quiconque contrôle cette vallée contrôle tout le pays, et personne ne sait cela mieux que les Allemands. Ils savent que si un coup doit être frappé, ce sera ici. Ils sont pleinement conscients qu'une invasion de la Yougoslavie se prépare, ils sont terrifiés à l'idée d'une jonction entre les Alliés et les Russes qui avancent de l'est, et ils savent qu'une telle jonction devra forcément s'opérer le long de cette vallée. Ils ont déjà deux divisions blindées sur la Neretva, deux divisions qui, dans l'éventualité d'une invasion, pourraient être anéanties en une nuit. À partir du nord – ici – ils essaient de forcer le passage vers le sud, vers la Neretva, avec tout un corps d'armée. Mais le seul chemin possible passe par la Cage de Zenica – ici. Et Vukalovic et ses sept mille hommes bloquent le chemin.

— Vukalovic est au courant ? demanda Mallory. Je veux dire, de ce que vous avez réellement en tête ?

— Oui. Ainsi que le commandement de la Résistance. Ils connaissent les risques, et les chances qui jouent contre eux. Ils acceptent.

— Il y a des photos ? demanda Mallory.

— Voilà. (Jensen tira plusieurs photos d'un tiroir de bureau, en choisit une et s'efforça de l'aplatir sur la table.)

Voilà la Cage de Zenica. Elle est bien nommée : une vraie cage, le piège rêvé. Au nord et à l'ouest : des montagnes infranchissables. À l'est : le barrage et la gorge de la Neretva. Au sud : la rivière proprement dite. Au nord de la cage, ici, au col de Zenica, le 11^e corps d'armée allemand essaie de forcer le passage. À l'ouest, ici – ils appellent ça la trouée Ouest – plusieurs autres unités du 11^e s'efforcent de faire la même chose. Et au sud, ici, de l'autre côté de la rivière, dissimulées sous le couvert des arbres, deux divisions blindées

sous le commandement d'un général Zimmermann.

— Et ça ? (Mallory désignait un petit trait noir qui mordait la rivière, juste au nord des divisions blindées.)

— Ça, dit pensivement Jensen, c'est le pont de Neretva. ».

* * *

Vu de près, le pont de Neretva était bien plus impressionnant que sur la photo aérienne. C'était une solide construction d'acier massif à consoles, un pont cantilever portant une route noire asphaltée. Sous le pont se précipitaient les flots rapides de la Neretva blanche et verte, gonflée de neige fondante. Un ruban de verts pâturages constituait la rive sud. Puis, toujours plus au sud, commençait une sombre forêt de pins géants. Et là, tapies dans la pénombre des profondeurs de la forêt, attendaient les deux divisions blindées du général Zimmermann.

Immobile à la lisière des grands arbres, un énorme et très long véhicule, le camion-radio du commandement divisionnaire, était si parfaitement camouflé qu'il aurait fallu s'en approcher à moins de vingt pas pour le voir.

Présentement, le général Zimmermann et son aide de camp, le capitaine Warburg, se trouvaient dans le camion. Leur humeur semblait s'apparenter au perpétuel crépuscule du sous-bois. Zimmermann avait un de ces longs visages intelligents qui révèlent rarement l'émotion, mais qui pour le moment ne manquait ni d'anxiété ni d'impatience, alors que le général ôtait sa casquette et passait la main dans sa chevelure grise clairsemée. Il s'adressa à l'opérateur-radio assis derrière le grand appareil transmetteur.

— « Pas un seul mot ? Toujours rien ?

— Toujours rien, mon général.

— Vous ne perdez jamais le contact avec le camp du capitaine Neufeld ?

— Pas une seule seconde, mon général.

— Et son opérateur maintient le contact en permanence ?

— Tout le temps, mon général. Toujours rien. Absolument rien. »

Zimmermann se retourna et descendit les marches, suivi de Warburg. Il marcha tête baissée jusqu'à ce qu'on ne puisse plus l'entendre du camion, puis il lâcha : « Nom de Dieu ! Nom de Dieu de nom de Dieu !

— Vous en êtes réellement aussi certain, mon général ? (Warburg était un bel homme de trente ans, aux cheveux excessivement blonds, et son visage reflétait alors un subtil équilibre entre l'angoisse et le simple souci.) Vous êtes certain qu'ils vont venir ?

— J'en ai le pressentiment, mon garçon. D'une façon ou d'une autre, il faudra bien que ça arrive. Pour nous tous.

— Mais vous ne pouvez pas en être sûr, mon général ! protesta Warburg.

— C'est vrai. (Zimmermann soupira.) Je ne peux pas en être sûr. Mais je suis sûr d'une chose : s'ils arrivent, si le 11^e corps d'armée ne parvient pas à percer au nord, si nous ne parvenons pas à anéantir ces foutus Partisans dans la Cage de Zenica... ».

Warburg attendait la suite, mais Zimmermann était perdu dans ses pensées. Sans raison apparente, Warburg dit alors : « Je voudrais revoir l'Allemagne, mon général. Juste une fois.

— Nous en sommes tous là, mon garçon, nous en sommes tous là. »

Zimmermann marcha jusqu'à la lisière ; de la forêt et s'arrêta. Pendant un long moment il resta là, à regarder le pont de Neretva. Puis il secoua la tête, fit demi-tour et disparut en un instant dans les profondeurs obscures du sous-bois.

* * *

À Termoli, le feu de bois de pin rougeoyait dans la grande cheminée du salon. Jensen y jeta quelques bûches, se redressa, remplit deux verres et en tendit un à Mallory.

— « Eh bien ?

— C'est le plan ? (Mallory ne montrait rien de sa consternation.) C'est tout le plan ?

— Oui, dit Jensen.

— À votre santé ! (Mallory marqua une pause.) Et à la mienne ! (Il marqua une autre pause, plus longue et plus réfléchie.) Je voudrais voir la tête que fera Dusty Miller quand il entendra cette petite histoire, ce soir. »

Ces espérances ne furent pas déçues : la réaction de Miller ne manqua pas d'intérêt, six heures plus tard. Ils étaient tous en uniforme de l'armée anglaise, à présent. Avec une horreur croissante, Miller écoutait Jensen leur exposer ce qui était censé constituer l'enchaînement de leurs faits et gestes durant les quelque vingt-quatre heures à Venir. Quand ce fut terminé, Jensen s'adressa directement à Miller.

— « Alors ? C'est faisable ?

— Faisable ? (Miller était sidéré.) En tant que suicide, oui !

— Andréa ? »

Andréa haussa les épaules et ouvrit les mains sans rien dire.

Jensen hocha la tête.

— « Je suis désolé, mais je n'ai pas d'alternative. Allons-y, maintenant. Les autres doivent nous attendre à l'aérodrome. »

Andréa et Miller sortirent et s'engagèrent dans le long couloir. Au moment de franchir la porte, Mallory hésita, bloquant

momentanément le passage. Il se retourna vers Jensen qui le considéra d'un haussement de sourcils.

— « Laissez-moi mettre Andréa au courant, au moins ! » dit Mallory à voix basse.

Jensen demeura un moment sans réagir, puis il secoua rapidement la tête et se fraya le passage dans le couloir.

Vingt minutes plus tard, pas un mot de plus n'avait été prononcé. Sur l'aérodrome de Termoli, les quatre hommes retrouvèrent Vukalovic et deux sergents : le troisième, Reynolds, était déjà aux commandes de l'un des deux Wellington dont les hélices tournaient en début de piste. Dix minutes plus tard, les deux appareils avaient pris l'air, Vukalovic dans l'un, Mallory, Miller, Andréa et les trois sergents dans l'autre, en route pour leurs destinations respectives.

Seul sur la piste d'envol, Jensen les regarda prendre de l'altitude et parvint à les suivre des yeux jusqu'à ce qu'ils aient définitivement disparu dans le ciel couvert de cette nuit sans lune. Puis, tout comme le général Zimmermann, il secoua la tête, fit brusquement demi-tour, et s'éloigna d'un pas fataliste.

III

VENDREDI 0 heure 30 – 2 heures

Aucun doute, pensait Mallory : le sergent Reynolds savait se servir d'un avion. Quelque chose dans son regard commandait à Mallory de demeurer sur ses gardes, mais il se montrait précis, compétent, posé, dans tout ce qu'il faisait. Compétent, Groves ne l'était pas moins : ni l'exiguïté ni le manque d'éclairage de son minuscule carré de navigateur ne semblaient l'incommoder d'aucune façon, et s'il connaissait à fond la théorie il ne manquait sûrement pas de pratique. Mallory porta son regard au-delà du pare-brise, vit les vagues mousseuses de l'Adriatique défiler à moins de cent pieds sous le fuselage, et se tourna vers Groves.

— « C'est dans le plan de vol, de voler aussi bas ? »

— Oui. Les Allemands ont des installations de radar sur quelques îles, au large de la Yougoslavie. Nous commencerons à grimper quand nous atteindrons la Dalmatie. »

Mallory le remercia d'un geste, puis se retourna vers Reynolds.

— « Le capitaine Jensen avait raison à votre sujet. En tant que pilote. Comment diable un fusilier marin en vient-il à apprendre à piloter un engin de ce genre ? »

— J'ai pas mal d'expérience, dit Reynolds. Trois ans dans la R.A.F., dont deux comme sergent-pilote d'une escadrille de bombardiers Wellington. Un jour, en Égypte, j'ai décollé un Lysander sans autorisation. Tout le monde le faisait tout le temps. Mais ce zinc-là avait une jauge défectueuse.

— Vous avez été interdit de vol ?

— À toute allure. (Il ricana.) Et il n'y a eu aucune objection quand j'ai demandé à changer de service. Je crois qu'ils ne me trouvaient pas tellement indiqué pour la R.A.F. »

Mallory s'adressa à Groves :

— « Et vous ? »

Groves lui fit un grand sourire.

— « C'était moi le navigateur, dans le vieux zinc en question. On a été saqué le même jour.

— Au fond, c'est aussi bien comme ça, dit Mallory.

— Qu'est-ce qui est aussi bien ? demanda Reynolds.

— Que vous ayez l'habitude d'être déshonorés. Comme ça, vous jouerez mieux vos rôles, le moment venu. Si ça se trouve.

— Je ne suis pas sûr de..., avança prudemment Reynolds.

— Avant de sauter, je veux que vous ôtiez tous les galons, insignes, écussons de vos vêtements. (Mallory fit signe à Andréa et Miller qui se tenaient au fond de la cabine, pour leur indiquer que cela valait aussi pour eux, puis il revint à Reynolds.) Galons de sergent, écussons de régiment, rubans de décorations, tout le bazar.

— Pourquoi je ferais ça, bon Dieu ? »

Reynolds, pensa Mallory, avait une température d'ébullition la plus basse qu'il ait rencontrée depuis un bon bout de temps.

— « Ces galons, reprit Reynolds, cet écusson, ces ; rubans, je les ai gagnés ! Je ne vois pas ce que... »

Mallory sourit.

— « Désobéissance, à un supérieur en service actif ?

— Ne soyez pas si foutument susceptible ! dit Reynolds.

— Ne soyez pas si foutument susceptible, monsieur ! dit Andréa en se fendant d'un sourire. Okay, qui a les ciseaux ?

Vous comprenez, expliqua Mallory, la dernière chose dont nous ayons envie, c'est de tomber aux mains des ennemis.

— Amen ! entonna Miller.

— Mais si nous voulons obtenir les renseignements que nous désirons, il nous faudra opérer tout près, sinon à l'intérieur de leurs lignes. Nous pouvons être pris. C'est pourquoi nous avons une histoire de couverture.

— Sommes-nous autorisés à savoir en quoi consiste cette histoire de couverture, monsieur ? dit tranquillement Groves.

— Évidemment ! dit Mallory d'un ton exaspéré mais convaincu. Ne comprenez-vous pas que, dans une mission comme celle-ci, notre survie dépend d'une chose et d'une seule : une confiance mutuelle totale ? Dès le moment que nous aurons des secrets les uns pour les autres, nous sommes fichus. »

Dans l'ombre à l'arrière de la cabine, Andréa et Miller échangèrent avec nonchalance un regard blasé contre un sourire cynique.

En passant de la cabine à la carlingue, Mallory s'appuya quelque peu sur l'épaule de Miller. Deux minutes plus tard Miller étouffa un bâillement, s'étira, et suivit le même chemin. Mallory l'attendait tout à l'arrière. Il tenait à la main deux feuilles de papier. Il en déplia une et la montra à Miller, tout en allumant une lampe de poche. Miller examina la chose un moment, puis haussa un sourcil.

— « On peut savoir ce que ça représente ?

— C'est le mécanisme explosif d'une mine sous-marine de 375 kilos. Apprenez-le par cœur. »

Pas autrement frappé, Miller désigna le second papier que tenait

Mallory.

— « Et qu'est-ce que c'est, là ? »

Mallory le lui montra. C'était une carte à grande échelle, au centre de laquelle s'étendait ce qui avait tout l'air d'un lac sinueux se rétrécissant à l'est en un long bras qui finissait par tourner lui-même à angle droit vers le sud. À partir de là, il était très vite arrêté par ce qui semblait être un barrage. Au-delà du barrage, une rivière, filait dans une gorge tortueuse.

— « Qu'est-ce que vous en pensez ? dit Mallory. Montrez ça, les deux, à Andréa, et dites-lui de les détruire. »

Mallory laissa Miller très occupé à apprendre ses leçons et retourna à l'avant. Il se pencha sur la table de navigation de Groves.

— « Toujours même cap ?

— Oui, monsieur. Nous venons de passer la pointe sud de l'île de Hvar. Ces lumières, là-bas, c'est le continent. »

Dans la direction indiquée, Mallory distingua une ou deux grappes de lumière. Puis il fut brusquement obligé de lever le bras pour garder l'équilibre : le Wellington s'était mis à grimper de façon plutôt abrupte.

— « Nous reprenons de l'altitude, monsieur, dit Reynolds. Il y a des machins assez hauts, devant. Nous devrions repérer les feux de balisage des Partisans d'ici une demi-heure.

— Dans trente-trois minutes, dit Groves. À une heure vingt, pas tout à fait. »

Cette demi-heure, Mallory la passa sur un strapontin, dans la cabine de pilotage, regardant droit devant lui, comme au spectacle. Au bout de quelques minutes, Andréa avait disparu. Miller n'était pas revenu. Groves tirait des traits sur ses cartes, Reynolds pilotait, Saunders auscultait son émetteur-récepteur, et personne ne disait mot.

À une heure et quart, Mallory se leva et tapa sur l'épaule de Saunders en lui disant de ranger son matériel. Puis, il quitta la cabine. Il retrouva dans la carlingue Andréa et Miller, un pauvre Miller résigné à tout, les mousquetons de leurs parachutes déjà enclenchés sur la tringle. Andréa avait rentré la portière, et il jetait dehors des petits bouts de papier déchiré qui tourbillonnaient dans le courant d'air. Le froid brusque et intense fit frissonner Mallory. Andréa sourit à belles dents, attira Mallory près de la porte ouverte, et lui cria dans l'oreille : « Qu'est-ce qu'il y a comme neige, en bas ! »

En effet. Ce qu'il y avait comme neige ! Mallory comprenait maintenant pourquoi Jensen n'avait pas voulu d'un atterrissage. En bas, le terrain était accidenté à l'extrême, constitué d'une succession ininterrompue de vallées sinueuses et de montagnes abruptes, d'épaisses forêts de pins couvrant pratiquement la moitié du paysage, le tout disparaissant sous un manteau de neige des plus consistants.

Mallory se recula dans la sécurité relative du fuselage du Wellington et regarda sa montre.

— « Une heure seize. (Il avait été obligé de crier, comme Andréa.)

— Votre montre avance un peu, non ? » brailla Miller d'un air malheureux.

Mallory secoua la tête, et Miller aussi. Une sonnerie retentit, et Mallory repartit en direction de la cabine, croisant Saunders qui venait vers l'arrière. Dans la cabine, Reynolds jeta un coup d'œil à Mallory par-dessus l'épaule, puis lui fit signe de regarder dans le sens de la marche. Mallory se pencha au-dessus de lui et cligna des yeux.

Les trois lumières qui formaient un long V très étroit étaient encore distantes de plusieurs kilomètres, mais on ne pouvait pas s'y tromper. Mallory se retourna et commanda à Groves de déguerpir. Groves se leva et sortit. Mallory demanda à Reynolds : « Où sont les manettes des clignotants rouge et vert ? »

Reynolds les lui montra.

— « Allumez le rouge. Combien de temps ?

— Trente secondes. À peu près. »

Mallory regarda de nouveau vers l'avant. Les lumières se trouvaient déjà moitié moins loin.

— « Pilote automatique, dit-il à Reynolds. Coupez l'essence.

— Coupez l'es... ? Pour ce qu'il en reste !...

— Fermez vos bon Dieu de réservoirs et filez à l'arrière ! Vous avez cinq secondes. »

Reynolds fit comme on lui disait. Mallory attendit, vérifia une dernière fois les signaux lumineux au sol, et à son tour fila rapidement. Le temps d'arriver à la portière de parachutage, même Reynolds, le dernier des cinq, avait disparu. Mallory enclencha son mousqueton, s'agrippa aux montants de la portière et se projeta à l'extérieur, dans le froid de la nuit.

La secousse lui ébranla tout le corps. Involontairement, il leva la tête. Au-dessus de lui, le cercle concave de son parachute grand ouvert constituait un rassurant spectacle.

Il baissa la tête et vit le même rassurant spectacle de cinq autres parachutes ouverts, deux d'entre eux se dandinant au petit bonheur, exactement comme faisait le sien. Il restait encore pas mal de choses, pensa-t-il, au sujet desquelles Andréa, Miller et lui-même avaient beaucoup à apprendre.

Et en particulier, à contrôler une descente en parachute.

Il releva la tête vers l'est pour essayer de voir le Wellington, mais ce n'était plus possible. D'ailleurs, brusquement, à l'unisson, les deux moteurs se turent. Durant de longues secondes Mallory n'entendit plus que le rugissement du vent dans ses oreilles. Puis ce fut l'explosion, massive, métallique, alors que le bombardier s'écrasait au sol, ou peut-

être contre une paroi. Il n'y eut aucun jet de flammes, du moins ne pouvait-on les voir. Il n'y eut que l'explosion, puis le silence. Pour la première fois de la nuit, la lune se leva.

Andréa se posa lourdement sur une portion de terrain plutôt rugueuse, roula deux fois sur lui-même et se retrouva sur ses pieds avec une adresse indiscutable, constata qu'il était intact et actionna le dispositif de dégrafage rapide du parachute. Puis, automatiquement, instinctivement, comme s'il avait disposé intérieurement d'un calculateur de survie Andréa pivota de 0 à 360°. Mais aucun danger immédiat ne menaçait, du moins aucun danger visible. Il s'autorisa alors à inspecter les lieux plus tranquillement.

Il pensa sinistrement qu'ils avaient eu bigrement de la chance. Cent mètres plus au sud, et ils auraient passé le reste de la nuit et, pour ce qu'il en savait, le reste de la guerre, accrochés au sommet des sapins les plus incroyablement hauts qu'il eût jamais vus. Mais la chance leur avait souri, et ils avaient atterri dans une étroite clairière qui butait non loin de là sur l'escarpement rocheux d'une paroi.

La chance n'avait oublié personne, sauf un. À environ cinquante mètres de l'endroit où se tenait Andréa, la forêt enfonçait un coude dans la clairière. Et l'arbre le plus avancé, le dernier, était juste venu faire obstacle entre l'un des parachutistes et la terre ferme. Au grand étonnement d'Andréa. Il fronça cocassement les sourcils, puis se mit à courir au pas de gymnastique.

Le parachutiste en question pendait au bout de la branche la plus basse, les bras entortillés dans les suspentes, chevilles et genoux joints dans la position classique du pendu, le bout des pieds à environ soixante-quinze centimètres du sol. Il fermait les yeux avec acharnement. Le caporal Miller semblait vraiment très malheureux.

Andréa s'approcha et lui toucha l'épaule, doucement. Miller ouvrit les yeux. Andréa lui montra le sol. Miller baissa la tête et regarda ses jambes qui n'étaient plus maintenant qu'à dix centimètres du plancher des vaches. Andréa produisit alors un couteau, taillada les filins, et Miller termina son voyage. Il tira sur sa veste, le visage parfaitement impassible, et leva un sourcil interrogateur. Tout aussi impassible, Andréa lui montra la clairière derrière son dos. Trois autres parachutistes s'étaient déjà posés sans encombre. Le quatrième, Mallory, arrivait tout juste.

Deux minutes plus tard, alors que les six hommes s'éloignaient ensemble du signal lumineux situé le plus à l'est, un cri d'appel annonça l'apparition d'un jeune soldat, qui courait vers eux depuis la lisière de la forêt. Leurs armes se levèrent, puis se baissèrent presque immédiatement. Le jeune soldat tenait la sienne par le canon et se livrait de son bras libre à des grands gestes de bienvenue. Il était habillé, si l'on peut dire, d'un semblant d'uniforme fatigué, déchiré,

provenant sans doute du pillage de bon nombre d'armées différentes. Ses cheveux longs et sa barbe rousse partaient dans tous les sens, et il avait une coquetterie dans l'œil droit. Il ne désirait pas autre chose que les accueillir, cela ne faisait pas de doute. Sans cesser de gesticuler le plus chaleureusement du monde il secoua vigoureusement la tête plusieurs fois de suite, et un énorme sourire illumina son visage réjoui.

En moins de trente secondes il était rejoint par au moins une douzaine d'autres barbus aux uniformes aussi inattendus qu'indescriptibles ; presque tous affichaient une aussi belle humeur. Puis, comme si on leur en avait donné le signal, ils firent silence et s'écartèrent. Un homme venait de sortir de la forêt. Il ne ressemblait guère à ses hommes, en ceci qu'il était convenablement rasé et qu'il portait un uniforme d'une seule pièce, un battle-dress de l'armée anglaise. Qui plus est, il ne souriait pas, mais il ne devait pas souvent sourire, sinon jamais. Il différait aussi par son allure de géant à gueule de vautour : il faisait bien un mètre quatre-vingt-dix. Il ne portait pas moins de quatre menaçants couteaux-poignards à la ceinture, armement excessif qui, sur un autre homme, aurait paru incongru ou même comique. Sur celui-ci, cela ne provoquait aucune gaieté. Il semblait d'humeur trop, sombre, trop ombrageuse. Lorsqu'il prit la parole, ce fut en un anglais lent et hésitant, mais précis.

— « Bonsoir. Je suis le capitaine Droshny », dit-il d'un ton interrogateur.

Mallory fit un pas en avant.

— « Capitaine Mallory.

— Bienvenue en Yougoslavie, capitaine Mallory, en Yougoslavie libre. (Droshny ne semblait pas avoir l'intention de leur serrer la main.) Vous voyez, nous vous attendions.

— Vos feux de balisage nous ont beaucoup aidés, reconnut Mallory.

— Merci. (Droshny secoua la tête vers l'est.) C'est dommage pour l'avion.

— C'est la guerre, c'est dommage. »

Droshny approuva.

— « Venez. Notre quartier général n'est pas loin. »

Rien de plus ne fut dit. Droshny à leur tête, ils s'enfoncèrent immédiatement dans la forêt. Mallory, qui marchait derrière lui, fut intrigué par les empreintes que laissait Droshny dans la neige que le clair de lune faisait briller. C'étaient des empreintes très particulières, pensa Mallory. Les deux semelles laissaient chacune trois marques en forme, de v. La branche droite du premier v de la semelle de droite présentait une cassure très nette. Inconsciemment, Mallory enregistra ce détail. Il n'avait aucune raison précise de le faire, sinon que tous les Mallory de ce monde observent et enregistrent tous les petits détails bizarres. Cela les aide à rester en vie.

La pente s'accroissait, la neige devint plus profonde. Les branches des sapins, surchargées de neige, ne laissaient plus passer beaucoup du clair de lune. Un léger Vent soufflait de l'est, porteur d'un froid intense. Pendant une dizaine de minutes, aucune voix ne se fit entendre, puis celle de Droshny claqua soudain, basse mais urgente et impérative :

— « Stop ! Ne bougez pas ! Écoutez ! » (Dramatiquement, il montrait le haut de la pente.)

Ils s'arrêtèrent, regardèrent et écoutèrent attentivement. Du moins, c'est ce que firent Mallory et ses hommes. Les Yougoslaves, quant à eux, avaient bien autre chose en tête rapidement, avec ensemble et économie, sans qu'aucun ordre ne leur ait été donné ni de la voix ni du geste, ils enfoncèrent canons de mitraillettes et fusils dans les côtes et le dos des six parachutistes avec une franche et solide autorité. Dans ces conditions, un ordre aurait paru quasiment gratuit.

Les six hommes réagirent chacun à leur manière. Moins accoutumés que leurs aînés aux vicissitudes du destin, Reynolds, Groves et Saunders marquèrent tous trois un saisissement de colère doublé d'un étonnement sans bornes. Mallory avait l'air pensif. Miller haussait un sourcil railleur. Et comme il fallait s'y attendre, Andréa ne montra rien du tout : il fut trop occupé à opposer sa réaction habituelle à la violence physique...

Sa main droite, qu'il avait immédiatement levée à mi-hauteur de l'épaule en signe apparent de reddition, retomba en crampon sur le fusil de l'homme qui se trouvait à sa gauche et le lui arracha, tandis que son coude gauche percutait rageusement le plexus solaire de l'homme qui se trouvait à sa droite, lequel se mit à hoqueter de douleur en titubant de deux pas en arrière. À présent, Andréa tenait le fusil à deux mains. Il l'éleva au-dessus de sa tête comme une fourche devant un tas de foin, il y eut un mouvement instantané et l'autre homme s'effondra comme si un pont lui était tombé dessus. L'homme de droite, le souffle toujours coupé, secoué de convulsions, essaya de mettre Andréa en joue, mais trop tard. Le bout du canon du fusil que faisait tourner Andréa le frappa en pleine figure. Il toussa un peu et tomba inanimé sur le sol de la forêt.

Cela avait duré trois secondes, et c'était le temps qu'il fallait aux Yougoslaves pour se libérer de la paralysie momentanée due à leur ébahissement. Une demi-douzaine de soldats sautèrent sur Andréa et le firent rouler à terre, où s'ensuivit un furieux combat au cours duquel Andréa cogna comme un sourd avec toute la bonne volonté qui le caractérisait. Mais quand l'un des Yougoslaves commença à lui marteler le crâne avec la crosse de son pistolet, Andréa opta pour la modestie et se tint tranquille. Deux fusils dans le dos et quatre mains sur chaque bras, il fut hissé sur ses jambes. Deux de ses vaillants

vainqueurs se trouvaient maintenant dans un état de délabrement assez avancé.

Glacial, Droshny s'approcha d'Andréa, dégaina un de ses poignards et l'appuya sur la gorge d'Andréa d'un geste assez brutal pour que la peau se déchire et qu'un filet de sang se mette à dégouliner sur la lame brillante. Un instant, Droshny donna l'impression qu'il allait enfoncer l'instrument jusqu'à la garde, puis son regard glissa de côté vers les deux hommes qui gisaient entassés dans la neige.

— « Comment sont-ils ? » demanda-t-il au jeune Yougoslave qui se tenait près de lui.

Celui-ci s'agenouilla, procéda à un rapide examen et se releva aussitôt. Son visage, dans la pénombre, était d'une pâleur extraordinaire.

— « Josef est mort. Je crois qu'il a le cou cassé. Et son frère... il respire... mais on dirait que sa mâchoire est... » (Sa voix se brisa.)

Le regard de Droshny revint à Andréa. Ses lèvres se retroussèrent, il sourit comme on imagine que doivent sourire les loups dans l'intimité et appuya un peu plus sur le manche du couteau.

— « Je devrais te tuer tout de suite, mais je te tuerai plus tard. (Il rengaina le couteau, éleva ses mains recroquevillées devant la figure d'Andréa et cria :) Je te tuerai personnellement ! Avec ces mains !

— Avec ces mains... (Andréa, d'un air significatif, regarda les quatre autres paires de mains qui lui immobilisaient les bras, puis regarda Droshny d'un autre air, beaucoup plus méprisant.) Votre courage me terrifie ! » affirma-t-il.

Il y eut un bref silence de stupéfaction. Incrédules, atterrés, les trois jeunes sergents demeuraient comme hypnotisés par le tableau qui s'offrait à eux, et que Mallory et Miller contemplaient sans s'émouvoir. L'espace d'un instant, Droshny sembla ne pas avoir bien compris, puis son visage se tordit sous l'effet de la colère, et il frappa Andréa d'un revers de main. Le sang apparut au coin droit de la bouche d'Andréa, mais celui-ci n'avait pas bougé, ni même changé d'expression.

Le regard de Droshny n'était plus qu'une fente. Andréa eut un sourire bref. Droshny le frappa de nouveau, du dos de son autre main. Cela produisit le même effet que la première fois, sauf que le sang apparut au coin gauche de la bouche d'Andréa. Andréa qui se remit aussitôt à sourire. Seulement, le regarder dans les yeux, c'était plonger dans une tombe grande ouverte. Droshny pivota et s'éloigna, pour s'arrêter devant Mallory.

— « C'est vous, le chef de ces hommes, capitaine Mallory ?

— C'est moi.

— Vous êtes un chef très... silencieux, capitaine ?

— Je n'ai rien à dire à quelqu'un qui retourne ses armes contre ses amis, ou ses alliés. (Mallory gardait tout son calme.) J'en parlerai avec

vosre officier supérieur, pas avec un cinglé. »

Le visage de Droshny se ferma. Il fit un pas en avant, prêt à frapper. Avec une rapidité surprenante de calme et de douceur, et sans prêter la moindre attention aux deux canons enfoncés dans ses côtes, Mallory leva son Lüger et le pointa sur le nez de Droshny. Le déclic du cran de sûreté résonna comme un coup de marteau dans un silence aussi anormal que soudain.

Silence anormal surtout par son intensité. Partisans et parachutistes demeuraient pour ainsi dire figés en une fresque qui aurait prêté de la valeur à n'importe quel temple ionien. Les trois sergents, ainsi que la plupart des Partisans, constituaient le multiple symbole de l'ébahissement. Les deux gardes de Mallory s'en remettaient à Droshny avec des yeux ronds. Droshny regardait Mallory avec une insistance démentielle. Andréa ne regardait personne en particulier, et Miller affichait un détachement des choses de ce monde avec un brio dont il détenait le monopole exclusif. Ce fut pourtant Miller qui accomplit le petit mouvement libérateur : il remit le cran de sûreté de son Schmeisser. Un temps viendrait pour les Schmeisser, plus tard.

Droshny laissa retomber sa main avec une étrange lenteur, puis il recula de deux pas. Le ressentiment, la colère et la cruauté ne l'avaient pas quitté, mais il se dominait.

— « Vous ne comprenez donc pas que nous devons prendre des précautions ? dit-il. Jusqu'à ce que nous ayons établi votre identité ?

— Non, dit Mallory. C'est trop difficile à comprendre. (Il désigna Andréa.) La prochaine fois, dites à vos hommes de prendre des précautions avec mon ami, là. Prévenez-les de rester à une certaine distance. Et je sais pourquoi il a réagi de cette façon.

— Vous vous expliquerez plus tard. Remettez-moi vos armes.

— Non ! (Mallory remit son Lüger dans son holster.)

— Vous êtes fou ? Je peux vous les enlever de force !

— En effet, admit Mallory. Mais il faudra nous tuer d'abord, vous comprenez ? Et je ne crois pas que, dans ces conditions, vous resteriez longtemps capitaine, mon vieux. »

La méditation remplaça la fureur dans les yeux de Droshny. Il donna sèchement un ordre en serbo-croate, et ses hommes pointèrent à nouveau leurs armes sur Mallory et ses compagnons. Mais ils ne tentèrent pas de se saisir des armes de leurs prisonniers. Droshny enjoignit à tout le monde de reprendre à sa suite l'ascension de cette forêt escarpée. Droshny, pensa Mallory, n'était pas homme à prendre des risques inconsidérés.

Pendant vingt minutes, ils continuèrent à progresser sur la pente ; peu commode. De plus haut, une voix appela dans l'obscurité, et Droshny lui répondit sans ralentir l'allure. Ils passèrent devant deux sentinelles armées de fusils mitrailleurs, et moins d'une minute plus

tard ils entraient dans le quartier général annoncé par Droshny.

C'était un campement militaire d'importance modeste, tout au moins si un large cercle de huttes de rondins grossièrement taillés peut constituer un campement militaire. On était dans une de ces vastes dépressions caractéristiques de la forêt bosnienne, formées par deux anneaux concentriques de sapins les plus hauts et les plus massifs d'Europe occidentale, et dont les énormes branches vont s'entrelacer à vingt ou trente mètres d'altitude. Cela donnait une sorte de gigantesque baldaquin chargé de neige, d'une telle impénétrable densité que pas un seul flocon n'en arrivait jusqu'au sol de terre battue du campement. De même, la lumière n'avait aucune chance de filtrer vers le haut : aucun souci de black-out dans les relatives illuminations des huttes, toutes fenêtres ouvertes, ni dans les lampes à huile suspendues à l'extérieur pour éclairer le terrain.

Droshny s'arrêta.

— « Vous, venez avec moi ! dit-il à Mallory. Les autres, vous restez ici ! »

Il entraîna Mallory vers l'entrée de la hutte la plus importante.

Andréa, sans y avoir été invité, laissa glisser à terre son paquetage et s'assit dessus. Après quelques hésitations, les autres firent de même. Leurs gardiens les regardèrent faire sans se prononcer, puis formèrent un peu glorieux mais vigilant demi-cercle. Reynolds se tourna vers Andréa, le visage totalement dénué de considération, voire de simple bienveillance.

— « Vous êtes fou ! (Reynolds parlait d'une voix basse mais furieuse.) Fou à enfermer. Vous auriez pu vous faire tuer. Vous auriez pu nous faire tous tuer. Qu'est-ce que vous avez, vous êtes schizo ou quoi ? »

Andréa ne répondit pas. Il alluma un de ses exécrables cigares et offrit à Reynolds un regard doucement méditatif, aussi près de la douceur, du moins, que cela lui était humainement possible.

— « Fou est un mot trop faible, dit Groves qui était encore plus monté que Reynolds. Est-ce que vous ne saviez pas que vous étiez en train de tuer un partisan ? Est-ce que vous savez ce que ça veut dire ? Est-ce que vous ne savez pas que ces gens-là sont toujours obligés de prendre des précautions ? »

De ce qu'il savait ou ne savait pas, Andréa ne disait toujours pas un mot. Il tira une bouffée, puis transféra de Reynolds à Groves le même regard conciliant.

— « Allons, allons ! dit Miller d'une voix lénifiante. Faut pas être comme ça. Peut-être Andréa a-t-il fait preuve d'un rien de précipitation, mais...

— Dieu ait pitié de nous ! dit Reynolds avec ferveur, en lançant à ses deux collègues un regard de désespoir. Perdus à deux mille

kilomètres de chez nous, avec sur les bras une équipe de croulants cinglés de la gâchette ! (Il se retourna vers Miller et l'imita, écœuré.) Faut pas être comme ça ! »

Miller le prit de haut et s'absorba dans la contemplation du décor.

La pièce était vaste, nue, et dénuée de confort, exception faite du feu de bois de pin qui crépitait dans une cheminée improvisée avec les moyens du bord. Tout le mobilier se résumait à une table de bois blanc aux planches disjointes, deux tabourets et un banc.

Cela, Mallory l'enregistra inconsciemment. Il entendit à peine Droshny faire les présentations : « Capitaine Mallory, voici mon officier supérieur. » Il était trop occupé à examiner l'homme assis derrière la table.

C'était un personnage courtaud et trapu, dans les trente-cinq ans. Les profondes rides autour des yeux et de la bouche pouvaient aussi bien être dues au mauvais temps qu'à la mauvaise humeur, ou aux deux. Pour le moment, il souriait quelque peu. Il portait un uniforme de capitaine de l'armée allemande, avec la Croix de Fer sur la gorge.

IV

VENDREDI 2 heures – 3 heures 30

Le capitaine allemand se tassa sur son siège et fit craquer ses doigts, de l'air du monsieur qui s'apprête à passer un bon moment.

— « Hauptmann Neufeld, capitaine Mallory, se présenta-t-il. (Il examina l'uniforme de Mallory, où les insignes brillaient par leur absence.) Du moins, je présume. Êtes-vous surpris de me voir ?

— Je suis ravi de vous voir, Hauptmann Neufeld ! (L'étonnement de Mallory se transformait peu à peu en sourire, et il eut un long soupir de soulagement.) Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis ravi ! (Il se : retourna vers Droshny, et aussitôt son sourire laissa la place à une expression consternée.) Mais vous, qui êtes-vous ? Qui est cet homme, Hauptmann Neufeld ? Pour l'amour de Dieu, qui sont ces hommes, là, dehors ? Ce sont des... ce sont des... »

Droshny lui coupa la parole.

— « Un de ses hommes a tué l'un des miens, cette nuit.

— Quoi ! »

Neufeld s'était levé brusquement, plus du tout aimable, en envoyant son tabouret tomber derrière lui. Mallory l'ignore, et s'adressa de nouveau à Droshny.

— « Qui êtes-vous ? Dites-le-moi, bon sang !

— On nous appelle les Cetniques, dit lentement Droshny.

— Les Cetniques ? Les Cetniques ? Qu'est-ce que ça peut bien être que les Cetniques ?

— Vous ne m'en voudrez pas, capitaine, si vous me voyez peu convaincu de votre ignorance », dit Neufeld avec un petit sourire.

Il avait retrouvé sa maîtrise de soi, le visage figé en une circonspection de bon ton. Seuls, ses yeux demeuraient vivants. Des choses très désagréables, pensa Mallory, on pouvait s'attendre à des choses très désagréables si on faisait la grossière erreur de sous-estimer Hauptmann Neufeld.

— « Vous ? reprit celui-ci. Vous, le responsable d'une mission spéciale dans cette région, ignorer que les Cetniques sont nos alliés yougoslaves ? On ne vous a pas fait de briefing ?

— Vos alliés ? Ah !... Des traîtres, c'est ça ? » (Le visage de Mallory s'éclaira de la satisfaction de comprendre.)

Un grondement souterrain roula dans la gorge de Droshny, qui s'avança vers Mallory, la main serrant le manche d'un de ses poignards. Neufeld l'arrêta d'un commandement très sec accompagné d'un geste bref de la main !

— « Et qu'entendez-vous par mission spéciale ? s'enquit Mallory. (Il s'adressait aux deux hommes à tour de rôle, en souriant comme pour s'efforcer de comprendre.) Oh ! d'accord, nous sommes en mission spéciale, mais pas comme vous l'entendez. Du moins, pas comme je pense que vous l'entendez.

— Non ? (Neufeld jouait des sourcils avec presque autant de talent que Miller.) Alors pourquoi vous attendiez-vous à ce que nous vous attendions ?

— Dieu seul le sait, avoua Mallory. Nous pensions qu'il y aurait des Partisans. C'est la raison pour laquelle un homme de Droshny a été tué, j'en ai peur.

— C'est la raison pour... (Neufeld gratifia Mallory d'un œil circonspect, ramassa son tabouret et s'y installa pensivement.) Je crois que vous auriez aussi bien fait de vous expliquer clairement. »

Comme il convient à un homme qui s'est aventuré dans tous les coins et recoins du West End de Londres, Miller avait l'habitude d'utiliser une serviette de table en mangeant. Et il en avait une en ce moment, enfoncée dans le col de sa veste, alors que, assis sur son sac à dos au milieu du campement de Neufeld, il avalait un mystérieux et fastidieux goulash servi dans une gamelle. Assis à côté de lui, les trois sergents lui accordèrent un regard de totale incompréhension avant de reprendre à voix basse leur conciliabule. Tirant toujours sur son inévitable puanteur de cigare, et sans prêter aucune attention à la demi-douzaine de gardiens attentifs dont l'appréhension pouvait se comprendre, Andréa faisait distraitement les cent pas, histoire d'empoisonner l'atmosphère dans un plus grand rayon. Très distinctement dans cette nuit glaciale, on entendait quelqu'un fredonner un accompagnement à une espèce d'air de guitare. Andréa avait terminé son petit tour. Miller leva la tête et l'inclina dans la direction de la musique.

— « Qui est le soliste ? »

Andréa haussa les épaules.

— « Peut-être la radio.

— Ils devraient en acheter une autre. Mes oreilles sensibles...

— Écoutez ! (Reynolds les interrompait d'un chuchotement tendu et urgent.) Nous avons pensé à quelque chose.

— Laissez tomber, dit gentiment Miller avec un effet de serviette d'une rare distinction. Pensez aux mères éplorées, aux fiancées que vous avez laissées derrière vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux parler de l'opportunité de tenter une percée, dit Miller. À un autre moment, peut-être ?

— Pourquoi pas maintenant ? (Groves était le plus agressif.) Ils ne sont pas sur leurs gardes...

— Ah ! bon ? (Miller soupira.) C'est beau, d'être jeune ! Jetez encore un coup d'œil. Vous croyez vraiment qu'Andréa fait du footing pour sa santé ? » ?

Les trois sergents jetèrent un nouveau coup d'œil alentour, en comploteurs chevronnés, puis interrogèrent silencieusement Andréa.

— « Il y a cinq fenêtres dans le noir, dit Andréa. Derrière chaque fenêtre, il y a un homme dans le noir. Avec une mitrailleuse noire. »

Reynolds inclina la tête et détourna les yeux.

Décidément, Neufeld faisait preuve d'une grande propension à faire craquer les os de ses mains. Mallory avait connu autrefois un juge qui condamnait tous les accusés à la potence et qui était affligé du même tic.

— « Eh bien, mon cher capitaine Mallory, est-ce là l'histoire la plus originale que vous aviez à nous raconter ? Absolument ! dit Mallory. Avouez qu'elle n'est pas : moins originale que la situation qui est la nôtre en ce moment même.

— C'est un argument. (Lentement, délibérément, Neufeld débloqua les articulations d'un de ses doigts.) Vous prétendez avoir dirigé pendant quelques mois un trafic de pénicilline et de médicaments en Italie du Sud. En tant qu'officier de liaison des armées alliées, vous n'aviez aucune difficulté à vous approvisionner dans les bases de l'armée ou de l'aviation américaines.

— Vers la fin, ça devenait un peu plus difficile, avoua Mallory.

— Et vous prétendez aussi que ces fournitures, vous les refiliez à la Wehrmacht.

— J'aimerais bien que vous cessiez d'employer le verbe « prétendre » sur ce ton, s'irrita Mallory. Vous n'avez qu'à vérifier auprès du field-marshal Kesselring, chef du Renseignement militaire de Padoue.

— Avec plaisir ! »

Neufeld prit un téléphone, y jeta quelques mots en allemand et raccrocha.

Mallory s'étrangla de surprise.

— « Vous avez une ligne directe, avec le monde extérieur ? D'ici ?

— J'ai une ligne directe avec le baraquement qui se trouve à quinze mètres, et qui est équipé d'un puissant émetteur radio. Bon ! Vous prétendez par ailleurs que vous vous êtes fait prendre, juger en cour martiale et que vous attendiez confirmation de votre condamnation à mort. Exact ?

— Si votre réseau d'espionnage en Italie est bien tel qu'on le dit,

vous le saurez demain, dit sèchement Mallory.

Parfaitement d'accord. Vous avez tué vos gardiens et vous vous êtes évadé, non sans avoir entendu derrière la porte le briefing d'une mission pour la Bosnie. (Quelques articulations craquèrent) Ça, ce doit être vrai. Qu'est-ce que vous avez dit que c'était, cette mission ?

— Je n'ai rien dit. Je n'ai pas fait très attention, il devait s'agir de retrouver des chefs de missions britanniques disparus, et d'essayer de désorganiser votre système d'espionnage. Je n'en suis pas sûr. Nous avions autre chose de plus important à penser.

— Vous ne m'étonnez pas, dit Neufeld d'un ton désagréable. À votre peau, par exemple ? Dites-moi, capitaine, qu'est-il arrivé à vos épaulettes ? Et vos décorations ? Et les boutons ?

— Je vois que vous n'avez jamais assisté à une cour martiale britannique, Hauptmann Neufeld.

Vous auriez très bien pu les enlever vous-même ?

— Et aussi, j'imagine, vider aux trois quarts les réservoirs de l'avion avant de le voler ?

— Ah ? dit doucement Neufeld. Vous n'aviez que le quart de l'essence ? Alors votre avion s'est écrasé sans prendre feu ?

— Ce que nous voulions, c'était atterrir, dit patiemment Mallory. Mais nous étions à court de carburant, et nous nous sommes trompés d'endroit, à ce qu'il paraît.

— Chaque fois que les Partisans allument des balises, commenta distraitement Neufeld, nous en disposons nous aussi quelques-unes à tout hasard. Et nous savions que vous, ou quelqu'un, devait venir Plus d'essence, hein ? (À nouveau, Neufeld décrocha le téléphone, lança quelques mots, et se retourna vers Mallory.) Explication satisfaisante, si elle est vraie. Il ne reste plus qu'à expliquer la mort de l'homme du capitaine Droshny ici présent.

— Je suis désolé pour ça. C'est une sinistre erreur. Mais vous pouvez le comprendre. La dernière chose que nous désirions, c'était d'atterrir chez vous, de vous tomber dessus. Nous savions ce qui arrive aux parachutistes anglais qui se posent en territoire allemand. »

Neufeld fit craquer ses mains.

— « C'est de bonne guerre. Continuez.

— Notre intention était d'arriver chez les Partisans, puis de passer les lignes et de venir nous rendre de nous-mêmes. Quand Droshny a retourné ses armes contre nous, nous avons cru que les Partisans nous cherchaient, qu'on leur avait appris que nous avions volé un avion. Et pour nous, cela signifiait une seule chose.

Allez attendre dehors. Le capitaine Droshny et moi vous rejoignons dans un moment. »

Mallory sortit. Andréa, Miller et les trois sergents patientaient, assis sur leurs sacs. On entendait toujours l'écho d'une musique lointaine.

Un moment, Mallory pencha la tête pour l'écouter, puis il alla rejoindre les autres. Miller se tamponna délicatement les lèvres avec sa serviette.

— « Bonne petite Causette ?

— Je lui ai raconté une histoire, dit Mallory. Celle qu'on avait mise au point dans l'avion. (Il s'adressa aux trois sergents.) L'un d'entre vous parle-t-il allemand ? »

Tous trois secouèrent la tête.

— « Parfait ! Oubliez aussi que vous parlez anglais. Si on vous interroge, vous ne savez rien.

— Et si on ne m'interroge pas, dit amèrement Reynolds, je ne sais rien non plus.

— C'est aussi bien comme ça, dit Mallory d'un air engageant. Comme ça, vous n'aurez ; rien à dire, pas vrai ? »

Mais Neufeld et Droshny sortaient de la hutte. Neufeld vint vers eux.

— « Pendant que nous attendons confirmation, que dites-vous d'un casse-croûte et d'un verre de vin ? (Comme l'avait fait Mallory un instant plus tôt, il s'arrêta pour écouter la chanson.) Mais avant tout, il faut que je vous présente notre troubadour.

— Le casse-croûte et le vin, c'est tout ce qu'il nous faut, dit Andréa.

— Votre ordre de priorité est défectueux. Venez, vous allez voir. »

C'est un bien grand mot, mais la « salle à manger » se trouvait à une quarantaine de mètres de là. Neufeld ouvrit la porte : c'était une baraque mal finie, garnie de deux tables bancales sur tréteaux et de quatre bancs, à même le sol de terre battue. Au fond de la pièce, le feu de bois de rigueur brûlait dans l'inévitable foyer de pierres. Près du feu, installés au bout de la deuxième table, trois gardiens hors service, cols relevés et revolvers posés sur la table, buvaient du café en écoutant la chanson tranquille fredonnée par quelqu'un assis devant les flammes.

Le chanteur en question portait une sorte d'anorak en loques, un pantalon encore plus mal en point si possible, et une paire de bottes montantes qui bâillaient de toutes leurs coutures. De son visage, on ne voyait guère qu'une masse de cheveux noirs et de grosses lunettes fumées.

Il n'était pas seul. La tête posée sur son épaule, une jeune fille semblait dormir. Elle était vêtue d'un pardessus de l'armée anglaise au col relevé, fort peu reluisant, et si long qu'il recouvrait complètement ses jambes repliées. N'importe quelle fille du Nord aurait envié sa chevelure platine qui tombait en désordre sur ses épaules. Mais les larges pommettes, les épais sourcils et les longs cils noirs couchés sur la joue très pâle dénonçaient catégoriquement le sang slave.

Neufeld traversa toute la pièce et se pencha au-dessus du chanteur.

— « Petar, je te présente quelques amis. »

Petar baissa sa guitare et leva la tête, puis se retourna vers la jeune fille et lui toucha le bras. Instantanément, elle se redressa et ouvrit de grands yeux noirs comme la suie. C'était presque le regard d'une bête traquée. Quasi sauvagement elle regarda autour d'elle, puis sauta rapidement sur ses jambes. Son manteau trop long, qui lui arrivait presque aux chevilles, la faisait paraître toute petite. Elle se précipita pour aider son frère à se lever. Il trébucha. Il était aveugle.

— « Voici Maria, dit Neufeld. Maria, voici le capitaine Mallory.

— Capitaine Mallory... (Elle avait la voix douce et légèrement voilée ; elle parlait anglais presque sans accent.) Vous êtes anglais, capitaine Mallory ? »

Mallory n'éprouva pas le besoin de s'étendre sur son ascendance néo-zélandaise. Il sourit.

— « Oui, je dois être anglais. »

Maria lui rendit son sourire.

— « J'ai toujours eu envie de rencontrer un Anglais. »

Elle s'avança, Mallory lui tendit la main. Elle ouvrit la sienne et le gifla de toutes ses forces, en pleine figure.

— « Maria ! cria Neufeld. Il est de notre côté !

— Anglais et traître ! »

Elle releva la main pour recommencer de plus belle, mais cette fois son bras fut bloqué par la main de fer d'Andrea. Elle lutta brièvement, en vain, et s'immobilisa, ses yeux noirs flamboyant, le visage tiré par la fureur. Andréa se frotta la joue, à l'idée d'un doux souvenir. « Juste Ciel, elle me rappelle ma Maria à moi ! (Il se tourna vers « Mallory en souriant.) Elles sont très habiles de leurs mains, ces Yougoslaves ! »

Mallory se frottait aussi la joue, mais plus tristement.

— « Peut-être Petar... dit-il à Neufeld.

— Non. (Neufeld secoua la tête d'un air définitif.) Plus tard. Allons manger. (Il les entraîna à l'autre table, à l'autre bout de la pièce, et les invita à s'asseoir avec lui.) Je suis désolé. C'est de ma faute. J'aurais dû le prévoir. »

Miller toussota délicatement.

— « Est-elle, euh... bien portante ?

— Un animal sauvage, vous voulez dire ?

— Je penserais plutôt à un dangereux animal d'intérieur...

— Elle est diplômée de l'université de Belgrade. En langues vivantes. Brillamment, paraît-il. Quelque temps après avoir passé ses examens, elle est revenue chez elle, en Bosnie, dans la montagne. Elle y a trouvé ses parents et deux jeunes frères égorgés. Elle est... bref, elle a toujours été comme ça depuis. »

Mallory se déplaça sur le banc de façon à voir la jeune fille. Elle le fixait sans sourciller de ses yeux noirs. C'était bien pire que de

l'antipathie.

— « Qui avait fait ça ? demanda-t-il à Neufeld. Je veux dire, pour ses parents ? »

— Les Partisans, dit férocement Droshny. Les enfants de putain de saloperie. La famille de Maria, c'est nous, les Cetniques.

— Et le chanteur ? demanda Mallory.

— Son frère aîné, dit Neufeld. Aveugle de naissance.

Où qu'il aille, elle le conduit par la main. Elle est ses yeux et sa vie. »

Ils firent silence jusqu'à l'apparition du vin et de la nourriture. S'il est vrai que les armées marchent avec leur estomac, celle-ci n'irait pas bien loin, pensa Mallory. Il savait que la situation alimentaire des Partisans devenait quasi désespérée. À en juger par l'échantillon qu'il avait sous les yeux, celle des Cetniques et des Allemands n'était pas beaucoup plus réconfortante. Sans enthousiasme, il y plongeait sa cuiller – une fourchette n'aurait servi à rien – dans le ragoût grisâtre où flottaient lugubrement de petits débris d'une viande indéfinissable à la surface d'une sauce détrempée d'origine obscure. Il jeta un coup d'œil à Andréa et s'émerveilla d'un tel courage gastronomique : son assiette était déjà vide. Miller détournait les yeux de la sienne et sirotait son gros rouge. Quant aux trois sergents, ils ne savaient pas encore ce qu'on leur avait servi : ils étaient trop occupés à regarder la fille, là-bas. Neufeld sourit.

— « J'avoue, gentlemen, que je n'ai jamais vu une plus jolie fille, et que je donnerais cher pour voir l'allure qu'elle aurait après avoir fait un peu de toilette. Mais elle n'est pas pour vous, gentlemen. Elle est déjà mariée. (Ils se retournèrent tous vers lui.) Non, pas avec un homme. Avec un idéal, si tant est que la mort puisse constituer un idéal. La mort des Partisans.

— Charmant ! » murmura Miller.

Ce fut le seul commentaire, car il n'y avait rien d'autre à dire. Ils mangèrent en silence, un silence troublé par la seule chanson douce qui continuait près du feu. La voix n'était pas sans charme, mais la guitare sonnait tristement désaccordée. Andréa repoussa son assiette vidé, tourna un regard irrité vers le musicien aveugle et demanda à Neufeld : « Qu'est-ce que c'est, ce qu'il chante ? »

— Une vieille chanson d'amour bosnienne, paraît-il. Très vieille et très triste. Elle existe aussi en anglais. (Il claqua des doigts.) Oui, c'est ça. *The girl I left behind me*. [1]

— Dites-lui de chanter autre chose », marmonna Andréa.

Neufeld se tournait vers lui, intrigué, quand arriva un sergent allemand qui vint se pencher pour lui dire quelques mots à l'oreille. Neufeld approuva et le sergent repartit.

— « Eh bien... dit-il pensivement. C'est un message radio de la

patrouille qui a retrouvé votre avion. Les réservoirs étaient bien vides. Je me demande si nous sommes obligés d'attendre confirmation de Padoue. Et vous, capitaine Mallory ?

— Je ne comprends pas.

— Peu importe. Dites-moi, avez-vous déjà entendu parler d'un général Vukalovic ?

— Général quoi ?

— Vukalovic.

— Il n'est pas de notre côté, affirma Miller. Pas avec un nom comme ça.

— Vous devez être les seules personnes en Yougoslavie à ne pas savoir qui c'est. Tout le monde le connaît. Les Partisans, les Cetniques, les Allemands, les Bulgares, tout le monde. C'est un héros national.

— Passez-moi le vin, dit Andréa.

— Vous feriez mieux d'écouter, reprit Neufeld d'un ton sec. Vukalovic commande presque toute une division d'infanterie de résistants qui sont bloqués dans un méandre de la Neretva depuis bientôt trois mois. Comme les hommes qu'il commande, Vukalovic est fou. Ils n'ont aucun refuge. Ils sont à court d'armes, ils n'ont presque plus de munitions, et ils sont près de mourir de faim. Leur armée est vêtue de haillons. Ils sont au bout du rouleau.

— Mais alors, pourquoi ne se replient-ils pas ? demanda Mallory.

— Il est impossible de sortir de là. Les précipices de la Neretva les coupent de l'est. Le nord et l'ouest, ce sont des montagnes impénétrables. La seule issue possible, c'est le sud, par le pont de Neretva. Et nous y avons posté deux divisions blindées.

— Pas de gorges, pas de défilés dans la montagne ?

— Deux cols. Bloqués par nos meilleures troupes de combat.

— Dans ce cas, pourquoi ne se rendent-ils pas ? demanda la voix de la raison par la bouche de Miller. Personne ne leur a donc appris les règles de la guerre ?

— Ils sont fous, je vous dis, dit Neufeld. Complètement fous ! »

* * *

À ce moment précis, Vukalovic et ses partisans étaient justement en train de montrer à d'autres Allemands que leur folie avait encore empiré.

La Trouée Ouest était un défilé étroit, tortueux, obstrué de blocs rocheux, entre deux parois à pic, et il fallait y passer si on voulait franchir la montagne qui enfermaient vers l'est la Cage de Zenica. Depuis trois mois, des unités d'infanterie allemandes, auxquelles on avait adjoint récemment un nombre croissant de troupes de chasseurs alpins hautement entraînées, essayaient de forcer le passage. Depuis trois

mois, ils étaient régulièrement repoussés avec pertes et fracas. Mais les Allemands essayaient toujours. En cette nuit-ci, par un froid intense et sous un clair de lune capricieux où la neige tombait doucement, ils essayaient une fois de plus.

Les Allemands menaient leur attaque avec un savoir-faire froidement professionnel et une économie de mouvements issus d'une longue et dure expérience. Ils progressaient dans la gorge suivant trois lignes judicieusement espacées. Leurs tenues de neige blanches, le fait d'utiliser la moindre couverture de terrain, et celui de faire coïncider leurs brefs bonds en avant avec les moments où la lune se cachait, tout cela les rendait quasiment invisibles. Il n'y avait cependant aucune difficulté à les repérer : les munitions ne leur manquaient manifestement pas ; pistolets mitrailleurs et fusils d'assaut crachaient le feu pratiquement sans arrêt. Sans arrêt non plus, mais à quelque distance derrière eux, tonnaient les pièces calées dans la montagne d'où provenait le barrage d'artillerie rampant qui précédait les Allemands sur la pente cahoteuse du défilé.

Les Partisans yougoslaves attendaient au débouché de la gorge, retranchés dans une redoute de rochers, de pierres empilées à la hâte et de troncs d'arbres écorchés, tombés sous le feu de l'artillerie allemande. La neige était profonde, et le vent d'est meurtrier, mais très peu de Partisans portaient des pardessus. Cela se compensait sans profit par une extraordinaire variété d'uniformes, d'uniformes ayant appartenu dans le passé à des membres des armées anglaise, allemande, italienne, bulgare et yougoslave. Le seul trait commun à tous se résumait à l'étoile rouge cousue sur le côté droit du calot. Minces et déchirés, les uniformes proprement dits offraient bien peu de protection contre le froid perçant, et les hommes n'arrêtaient pas de grelotter. Une étonnante proportion d'entre eux semblait déjà blessés : ce n'étaient que jambes endommagées, bras en écharpe, têtes bandées – mais la plus, banale caractéristique de tout ce ramassis de vauriens se lisait sur les visages aux traits tirés par la faim, ridés par l'épuisement : la tranquille et absolue détermination de ceux qui n'ont désormais plus rien à perdre.

À peu près au centre du groupe des défenseurs, deux hommes se tenaient à l'abri de l'énorme tronc de l'un des rares sapins encore debout. Il était impossible de ne pas reconnaître la chevelure sombre et argentée, le visage profondément creusé, encore plus marqué par la fatigue des dernières heures, du général Vukalovic. Mais son vif regard noir brillait plus intensément que jamais, alors qu'il se penchait en avant pour prendre la cigarette que lui tendait l'officier qui partageait son abri. Vukalovic sourit à l'homme à la peau tannée, au fort nez busqué, aux cheveux noirs dépassant à peine du bandage taché de sang.

— « Bien sûr, je suis fou, mon cher Stephan ! Toi aussi, tu es fou. Sinon, tu aurais abandonné cette position depuis des semaines. Nous sommes tous fous. Tu ne savais pas ? »

— Je sais bien ! (Le major Stephan se passa le dos de la main sur une barbe de huit jours.) Votre arrivée en parachute, il y a une heure. C'est fou ! Pourquoi ne... (Il s'interrompit : un coup de feu venait de claquer, à deux ou trois mètres de là. Il se déplaça jusqu'au frêle gamin d'à peine dix-sept ans qui essayait d'y voir quelque chose dans l'alignement des visées de son Lee-Enfield, au-dessus du défilé.) Tu l'as eu ? »

Le garçon se tordit le dos pour se retourner. Un enfant, pensa désespérément Vukalovic, rien de plus qu'un enfant. L'âge où on va à l'école.

— « Je n'en suis pas sûr... dit le garçon.

— Il te reste combien de balles ? Compte-les.

— Ce n'est pas la peine. Sept.

— Ne tire pas tant que tu n'es pas sûr ! (Stephan se retourna vers Vukalovic.) Dieu du ciel, mon général, le vent vous a presque déposé aux mains des ennemis !

— Oh !... dit doucement Vukalovic, ç'aurait quand même été bien pire sans parachute.

— Il reste si peu de temps ! (Stephan se frappa du poing la paume de la main.) Si peu de temps. Vous êtes fou d'être revenu. Ils ont beaucoup plus besoin de vous... »

Il stoppa net, écouta une fraction de seconde, se jeta sur Vukalovic pour se projeter lourdement au sol avec lui. Un obus de mortier geignard s'enfonça dans les menus rochers, à quelques mètres de là, et explosa sous l'impact. Tout près, un homme hurla de douleur. Un deuxième obus de mortier atterrit, puis un troisième et un quatrième, tous à l'intérieur d'une dizaine de mètres.

— « Ils sont arrivés à régler le tir, les salauds ! » dit Stephan en se relevant rapidement.

Il s'approcha du haut du défilé. Pendant de longues secondes, il ne put rien voir : une série de nuages noirs passaient devant la lune. Enfin celle-ci réapparut, et il put voir l'ennemi, et le voir trop bien : répondant à quelque signal arrangé à l'avance, ils ne cherchaient plus longtemps à rester à couvert. Ils fonçaient de toute la vitesse que leur permettait la pente, mitraillettes et fusils prêts à tirer, ce qu'ils firent à la seconde où éclaira la lune, Stephan se rejeta en arrière à l'abri d'un bloc ».

— « Feu ! cria-t-il. Feu ! »

Le premier feu désordonné des Partisans ne dura que quelques secondes : une ombre noire couvrit la vallée et le tir cessa.

— Continuez à tirer ! cria Vukalovic. Ne vous arrêtez pas ! Ils sont

tout près ! (Il lâcha lui-même une rafale de mitraillette et s'adressa à Stephan.) En tout cas, ils savent bien à quoi s'en tenir, nos petits amis d'en bas.

— Ils devraient ! (Stephan arma une grenade à manche et la balança aux petits amis d'en bas.) À force de le leur expliquer ! »

Une fois de plus, la lune perça les nuages. Les premiers fantassins allemands n'étaient plus qu'à vingt-cinq mètres. Les grenades volaient dans les deux sens. Les deux parties en présence s'aspergeaient au tir direct. De nombreux Allemands tombaient, mais de nombreux autres fonçaient sur la redoute et ce fut la confusion. C'est-à-dire le corps à corps. Les hommes se provoquaient, s'insultaient, se tuaient. Mais la redoute tenait toujours. Soudain, des nuages encore plus épais étouffèrent le clair de lune, ce fut la nuit noire dans le défilé. Lentement, la tension se relâcha, tout redevint tranquille. Au loin, le tonnerre de l'artillerie et des mortiers décrût en un roulement assourdi, puis mourut.

— « Une feinte ? demanda doucement Vukalovic à Stephan. Tu crois qu'ils vont revenir ?

— Pas cette nuit ! affirma Stephan. Ils sont courageux, mais...

— Mais pas fous ?

— Mais pas fous ! »

La blessure de Stephan s'était rouverte, le sang lui coulait sur le visage, mais il souriait. Il sauta sur ses pieds pour accueillir un costaud de sergent qui le gratifiait d'un vague salut.

— « Ils sont partis, major. Cette fois, nous avons perdu sept hommes. Et quatorze blessés.

— Faites descendre des piquets à deux cents mètres. Vous avez, entendu, mon général ? Sept morts. Quatorze blessés.

— Cela en laisse combien ? demanda Vukalovic.

— Deux cents. Peut-être deux cent cinq.

— Sur quatre cents ! (Vukalovic eut un rictus.) Mon Dieu, sur quatre cents !

— Dont soixante blessés.

— Au moins, maintenant, tu peux les faire retourner à l'infirmerie.

— Il n'y a plus d'infirmerie, dit sombrement Stephan. Je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Elle a été bombardée ce matin. Les deux médecins ont été tués. Et tous les médicaments... pof ! Comme ça !

— Il n'en reste rien, rien du tout ? (Vukalovic réfléchit un bon moment.) Je vous en ferai monter du Q.G. Les blessés qui peuvent marcher n'ont qu'à y descendre.

— Les blessés ne quitteront pas leur poste, mon général. Ils refuseront carrément.

— Je comprends, dit lentement Vukalovic. Combien de munitions ?

— Deux jours. Trois, en faisant attention.

— Soixante blessés ! (Vukalovic secoua la tête avec désespoir.) Pas le moindre médicament ! Presque plus de munitions. Rien à manger. Aucun abri. Et ils ne veulent pas quitter leur poste ! Ils sont devenus fous, eux aussi ?

— Oui, mon général.

— Je descends jusqu'à la rivière. Je vais voir le colonel Lazlo au Q.G.

— Oui, mon général. (Stephan sourit légèrement.) Je ne crois pas que vous le trouviez en meilleur équilibre mental que moi.

— C'est probable, en effet », dit Vukalovic.

Stephan salua, essuya le sang sur sa figure, fit quelques pas incertains et s'agenouilla pour s'occuper d'un blessé gravement touché.

Vukalovic se retourna et partit.

* * *

Mallory avait fini de manger. Il alluma une cigarette.

— « Alors, qu'est-ce qu'ils vont devenir, ces Partisans dans la Cage de Zenica, comme vous l'appellez ?

— Ils vont faire une sortie, dit Neufeld. Du moins, ils vont essayer.

— Mais vous avez dit vous-même que c'était impossible.

— Rien n'est suffisamment impossible pour ces cinglés de Partisans. Pour l'amour de Dieu, je voudrais bien lutter normalement contre des gens normaux, du genre des Anglais où des Américains ! En tout cas, nous avons des renseignements – des renseignements sérieux – comme quoi ils sont sur le point de tenter une sortie. L'ennui, c'est qu'il y a deux cols, et qu'ils peuvent même tenter de forcer le pont de Neretva, et que nous ne savons pas où ça va se passer.

— C'est très intéressant ! dit Andréa qui ne cessait pas de lancer des regards noirs au musicien qui ne cessait pas de produire la même vieille chanson d'amour bosnienne. Est-ce qu'il nous serait possible de dormir un peu, maintenant ?

— Pas ce soir, j'en ai peur ! (Neufeld échangea un sourire avec Droshny.) Ce soir, vous allez découvrir pour nous à quel endroit la sortie doit être tentée.

— Nous ? (Miller sécha son verre et attrapa la bouteille.) C'est un truc contagieux, la folie ! »

Neufeld n'avait pas entendu, semblait-il.

— « Le Q.G. des Partisans est à environ dix kilomètres d'ici. Vous allez vous y présenter en tant que mission anglaise authentique, comme si vous aviez perdu votre chemin. Quand vous aurez réussi à connaître leurs plans, vous leur direz que vous partez pour le Q.G. principal de Drvar, ce que vous ne ferez pas, bien entendu ! Vous reviendrez ici. Rien de plus simple.

— Miller a raison, dit Mallory. Vous êtes cinglé.

— Assez parlé de cinglés, sourit Neufeld. Vous préférez sans doute que le capitaine Droshny vous confie à ses hommes ? Je vous assure qu'ils ont durement ressenti la perte de leur... euh... ancien camarade.

— Vous ne pouvez pas nous demander ça ! (Mallory se mettait en colère.) Les Partisans vont recevoir un message radio à notre sujet, ça ne fait pas un pli ! Tôt ou tard ! et dans ce cas, euh... vous savez ce que ça veut dire. Vous ne pouvez pas nous demander ça !

— Je peux, et je le fais ! (Neufeld considéra Mallory et ses cinq compagnons sans grand enthousiasme.) Il se trouve que je n'ai aucune sympathie pour les trafiquants de drogues et autres revendeurs de médicaments.

— Je ne pense pas qu'on se soucie beaucoup de votre opinion dans certains milieux, dit Mallory.

— Cela veut dire ?

— Kesselring et la direction du Renseignement militaire ne vont pas tellement apprécier.

— Si vous ne revenez pas, ils n'en sauront rien. Si vous revenez... (Neufeld sourit et porta sa main à sa gorge, sur sa Croix de Fer.) Ils me mettront sûrement une feuille de chêne là-dessus.

— Quel type aimable ! dit Miller sans s'adresser à personne en particulier.

— Allons, venez, dit Neufeld en se levant de table. Petar ? »

Le chanteur aveugle accrocha sa guitare à son épaule, et se leva avec sa sœur.

— « Qu'est-ce que c'est encore ? demanda Mallory.

— Vos guides.

— Ces deux-là ?

— Écoutez, le raisonna Neufeld, vous ne connaissez absolument pas la région. Petar et sa sœur – enfin, sa sœur – connaissent la Bosnie aussi bien que les renards.

— Mais, est-ce que les Partisans... »

Neufeld lui coupa la parole.

— « Vous ne connaissez pas la Bosnie. Ces deux-là vont où bon leur semble, et personne ne se permettrait de leur fermer la porte. Les Bosniens sont persuadés, Dieu sait pourquoi, qu'ils sont plus, ou moins possédés du diable. Nous sommes dans un pays de superstitions, capitaine Mallory.

— Mais... mais comment sauront-ils où nous conduire ?

— Ils sauront. »

Neufeld fit signe à Droshny, qui s'adressa rapidement à Maria en serbo-croate. À son tour, celle-ci s'adressa à Petar, qui émit quelques sons bizarres avec la gorge.

— « Drôle de langage, observa Miller.

— Il a un empêchement de la langue, expliqua brièvement Neufeld. Il est né comme ça. Il peut chanter, mais pas parler. Ça s'est déjà vu. Cela vous étonne, qu'on les croie maudits ? Allez m'attendre dehors avec vos hommes. »

Mallory fit signe aux autres de sortir devant lui. Il remarqua que Neufeld se lançait immédiatement dans une discussion à voix basse avec Droshny, puis que celui-ci appelait un de ses Cetniques et l'expédiait accomplir quelque commission.

Dehors, Mallory fit en sorte de s'isoler un tant soit peu avec Andréa, et il lui murmura quelque chose à l'oreille. Andréa fit un geste d'assentiment imperceptible.

Neufeld et Droshny sortirent de la baraque, suivis de Maria qui conduisait Petar par la main. Ils s'avancèrent vers le groupe de Mallory. Avec désinvolture, Andréa vint à leur rencontre, son ignoble cigare à la bouche. Il se planta devant un Neufeld interloqué, et lui souffla une bouchée de fumée au visage.

— « Vous ne me plaisez pas, Hauptmann Neufeld. Lui non plus, le marchand de couteaux. »

Le visage de Neufeld se ferma immédiatement sous le coup de la colère. Mais il reprit rapidement le contrôle de lui-même.

— « L'opinion que vous avez de moi ne me concerne en rien. Mais il n'en est peut-être pas de même pour le capitaine Droshny. Ne vous mettez pas sur son chemin, mon vieux. Il est bosnien, il est fier, et c'est le meilleur couteau de tous les Balkans.

— Le meilleur couteau !... (Andréa éclata de rire.) Un rémouleur d'opéra-comique ! »

L'incrédulité de Droshny fut totale mais brève. Il montra les dents comme un loup dans une vraie forêt bosnienne et non dans un décor d'opéra-comique. Il arracha de sa ceinture un poignard affreusement recourbé et se jeta sur Andréa, la lame féroce dirigée de bas en haut.

Chez Andréa, ne l'emportait sur la prudence que la rapidité à mouvoir sa grande carcasse. Quand le couteau arriva, lui n'y était plus. Mais sa main, si. Elle crocheta le poignet de Droshny, et presque aussitôt les deux hommes roulaient dans la neige en un furieux combat pour la possession du couteau.

Cela s'était passé tellement vite que personne ne put réagir avant quelques secondes. Les trois sergents, Neufeld et les Cetniques étaient suffoqués. Mallory, qui se tenait près de la jeune fille sauvage, se frottait pensivement le menton. Miller, faisait délicatement tomber la cendre de sa cigarette en regardant cette scène avec un intérêt quelque peu émoussé.

Tous ensemble, Reynolds, Groves et deux Cetniques entrèrent dans l'arène pour tenter de séparer les combattants. Ils n'y réussirent

qu'avec l'aide de Neufeld et de Saunders. Droshtny et Andréa furent hissés en position verticale, le premier, le visage déformé par la haine, le second réamorçant tranquillement son cigare qu'il s'était débrouillé pour ramasser au passage.

— « Ça ne va pas, non ? cria brutalement Reynolds à Andréa. Vous êtes complètement tapé ! Il faudrait vous faire soigner ! Vous allez nous faire tous descendre !

— Pour ma part, je n'en serais pas surpris, dit Neufeld. Venez. Ça suffit avec ces stupidités. »

Il leur montra le chemin, et ils furent tout de suite rejoints par un groupe d'une demi-douzaine de Cetniques dont le chef n'était autre que le jeune rouquin barbu qui louchait, celui qui les avait accueillis le premier lors de leur atterrissage.

— « Qu'est-ce qu'ils viennent faire, ceux-là ? demanda Mallory à Neufeld. Pas question de les emmener avec nous.

— Escorte, expliqua Neufeld, Seulement pour les sept premiers kilomètres.

— Une escorte ? Que voulez-vous que nous fassions d'une escorte ? Personne ne nous veut aucun mal, d'après vous. Ni de votre côté ni de celui des Partisans yougoslaves.

— Nous ne nous faisons pas de mauvais sang pour vous, dit sèchement Neufeld, seulement pour le véhicule qui va vous faire faire le plus gros du chemin. Ici, les véhicules sont rares et précieux, et des patrouilles de Partisans les recherchent. »

Vingt minutes plus tard, dans une nuit où la neige semblait noire, ils atteignirent une route, ou plutôt une piste qui courait en lacet dans la Vallée forestière. Là les attendait le plus étrange machin à quatre roues que Mallory et ses compagnons aient jamais vu, un camion incroyablement vieux qui crachait de la fumée à tel point qu'on l'aurait dit en feu. En fait, c'était un camion à charbon de bois comme il en avait existé bien avant la guerre, et d'un type fort banal dans les Balkans. Miller s'étrangla devant cette mécanique infernale et se retourna vers Neufeld.

— « Vous appelez ça un véhicule ?

— Appelez-le comme vous voudrez. Ou bien allez-y à pied.

— Dix kilomètres ? Je prends le risque de l'asphyxie ! »

Miller embarqua, suivi des autres, et il ne resta plus sur la route que Droshtny et Neufeld.

— « Je compte sur votre retour avant midi, dit Neufeld.

— Si nous en revenons jamais, dit Mallory. Si la radio a fonctionné...

— On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs », dit Neufeld d'un ton indifférent.

Avec grand fracas, de grands soubresauts et une profusion de fumée

et de vapeur, pour le plus grand déplaisir des passagers pleurant et toussant sous la bâche, le camion se mit péniblement en marche.

Neufeld et Droshny le regardèrent s'éloigner lentement, comme par saccades. Neufeld hocha la tête.

— « Ils se croient intelligents.

— Ils se croient très intelligents ! dit Droshny. Mais je veux le gros, capitaine ! »

Neufeld lui tapa dans le dos.

— « Vous l'aurez, mon vieux ! Bon, ils sont hors de vue. Il est temps que vous y alliez. »

Droshny siffla dans ses doigts. On entendit le ronflement d'un démarreur non loin de là, et bientôt une Fiat d'un modèle récent sortit d'un bouquet de sapins, s'avança le long de la neige grossièrement entassée au bord de la route, et s'arrêta entre les deux hommes dans un grand claquement de chaînes. Droshny embarqua à côté du chauffeur, et la Fiat repartit dans le sillage du camion.

V

VENDREDI 3 heures 30 – 5 heures

Pour les quatorze personnes entassées sur les étroits bancs latéraux à l'arrière du camion, cela n'avait rien d'une partie de plaisir. Les bancs n'étaient pas plus rembourrés que le véhicule suspendu. La bâche, déchirée, mal fixée, laissait pénétrer le froid et la fumée en égales proportions. Les yeux lui cuisaient, et Mallory pensa que cela servait au moins à les maintenir éveillés.

Andréa était assis juste en face de lui, indifférent à l'atmosphère suffocante. Cela n'avait rien de surprenant : le pouvoir pénétrant et l'âcreté de la fumée du camion paraissaient risibles à côté de celle du manille à bouts coupés coincé entre les dents d'Andrea. Celui-ci leva un regard paresseux et rencontra celui de Mallory. Mallory inclina la tête d'environ un millimètre. Andréa baissa les yeux sur la main que Mallory laissa vaguement reposer sur ses genoux. Mallory soupira, essaya de mieux s'adosser, cependant que sa main glissait et que son pouce indiquait directement le plancher. Andréa souffla une nouvelle bouffée volcanique et détourna les yeux d'un air indifférent.

Après quelques kilomètres de boucan et de fumigation le long de la vallée, le camion s'enfouira à gauche sur une piste encore plus étroite, et commença à grimper. Moins de deux minutes plus tard, un Droshtny impassible comme passager avant, la Fiat prit le même aiguillage.

La pente devenait de plus en plus rude, et le vieux camion à charbon de bois patinait sur la neige glacée à la vitesse d'un homme au pas. À l'intérieur, Andréa et Mallory restaient plus attentifs que jamais, mais Miller et les trois sergents semblaient s'assoupir, consécutivement à la fatigue ou à un début d'asphyxie. Maria et Petar, la main dans la main, paraissaient dormir. Les Cetniques, par contre, étaient loin de faire de beaux rêves. Manifestement, les trous et les déchirures de la bâche ne provenaient pas d'accidents. Les six hommes de Droshtny se tenaient maintenant agenouillés sur les bancs, canons de mitraillettes pointes au-dehors. Il était clair que le camion avait pénétré sur le territoire des Partisans ; ou du moins sur un no man's land sauvage et accidenté.

Soudain, le Cetnique placé le plus à l'avant retira sa tête d'une trouée de la bâche et frappa à la cabine du chauffeur avec la butée de

son arme. Le camion s'arrêta avec un soupir d'asthmatique, le rouquin sauta à terre, s'assura en vitesse qu'il n'y avait pas embuscade, puis fit signe aux autres de débarquer. L'insistance et la rapidité de ses gestes traduisaient son très faible désir de traîner dans le coin une seconde de plus que nécessaire. Un par un, Mallory et ses compagnons sautèrent sur la neige glacée. Reynolds aida le chanteur aveugle à descendre, puis tendit la main à Maria tandis qu'elle enjambait le layon. Sans un mot, elle refusa, et sauta lestement à terre devant un Reynolds peu réjoui.

Le camion avait stoppé à hauteur d'une petite clairière. Il y fit demi-tour en un rien de temps et reprit aussitôt le chemin de forêt en sens inverse, à une vitesse vertigineuse par rapport à celle de l'aller, toujours fumant et pétaradant. À l'arrière, les Cetniques ne firent pas un seul geste d'au revoir.

Maria prit la main de Petar, regarda froidement Mallory et s'engagea dans un minuscule sentier perpendiculaire au chemin ; Mallory haussa les épaules et lui emboîta le pas, suivi des sergents. Andréa et Miller restèrent un moment sans bouger, à regarder pensivement le tournant où le camion venait de disparaître. Puis eux aussi s'engagèrent dans le sentier en parlant à voix basse.

L'impétuosité du vieux camion à charbon de bois ne dura pas très longtemps. Moins de cent mètres après le tournant qui l'avait soustrait à la vue de Mallory et de ses compagnons, il freina à bloc. Deux Cetniques, le rouquin barbu, chef de l'escorte, et un autre barbu, châtain foncé, sautèrent à bas et s'enfoncèrent immédiatement dans la forêt. Une fois de plus, le camion se remit à vomir feu et flammes dans un potin diabolique. Derrière lui, la fumée s'étirait lourdement dans la nuit glaciale.

Un kilomètre plus bas, à peu près la même scène se déroulait. La Fiat freina en dérapant, Droshtny descendit de voiture et disparut entre les arbres. La Fiat fit demi-tour et redescendit la piste.

Désormais la neige n'était plus tassée, mais tendre et profonde, et la marche devenait de plus en plus difficile. La lune avait totalement disparu. Le vent d'est faisait tourbillonner les flocons plus nombreux et plus denses. Le froid empirait. Fréquemment, le chemin bifurquait, mais Maria, qui marchait en tête avec son frère, n'hésitait pas. Elle donnait l'impression de savoir exactement où elle allait. Plusieurs fois elle avait glissé et était tombée dans la neige, la dernière fois si brusquement que son frère était tombé avec elle. Quand cela lui arriva de nouveau, Reynolds s'avança et prit le bras de la jeune fille pour l'aider à se relever. Elle lutta sauvagement pour se dégager. Reynolds n'en croyait pas ses yeux. Il se retourna vers Mallory.

— « Qu'est-ce qu'elle a, bon Dieu ? Je veux dire, je voulais juste l'aider, et...

— Laissez-la tranquille, dit Mallory. Elle vous déteste.

— Elle me...

— Vous portez l'uniforme anglais. C'est tout ce que voit la pauvre petite. Laissez-la. »

Reynolds n'y comprenait rien. Il assura son sac sur son dos, jeta un coup d'œil en arrière et fit un pas en avant pour repartir. Mais il se retourna encore et attira l'attention de Mallory.

Andréa avait déjà pris trente mètres de retard. Le poids de son sac à dos, le poids de son Schmeisser, le poids des ans, la neige qui lui cinglait le visage, tout lui compliquait les choses, et il se laissait de plus en plus décoller. D'un mot et d'un geste de Mallory, le reste de la troupe fit halte pour lui laisser le temps de rejoindre. Entre-temps, Andréa s'était mis à trébucher comme un ivrogne, tout en s'étreignant le côté droit. Reynolds regarda Groves, Groves regarda Saunders, tous trois hochèrent lentement la tête. Andréa arriva, un rictus de douleur sur la bouche.

— « Excusez-moi, dit-il d'une voix rauque et haletante. Ça va aller. »

Saunders hésita un peu, puis s'avança vers lui. Il sourit en manière d'excuse, et tendit la main vers le sac et le Schmeisser d'Andrea.

— « Allez, papa ! Donnez ! »

Le temps d'une minuscule fraction de seconde, plus imaginé qu'autre chose, un éclair menaçant passa dans le regard d'Andrea. Puis il secoua les épaules pour se débarrasser pesamment de son sac. Saunders le prit et fit mine d'atteindre le Schmeisser.

— « Merci, dit Andréa avec un pâle sourire, mais je me sentirais un peu perdu. »

Tant bien que mal, ils reprirent leur escalade dans les sapins, en se retournant fréquemment pour suivre la progression d'Andrea. Leurs doutes ne furent pas vains. Moins de trente, secondes plus tard Andréa s'arrêtait, presque plié en deux, le regard incertain. Il haletait encore plus.

— « Il faut que je me repose... Continuez. Je vous rejoindrai.

— Je vais rester avec vous, dit Miller avec sollicitude.

— Je n'ai besoin de personne, dit Andréa d'un ton bourru. Pas besoin de veiller sur moi. »

Miller ne répondit pas. Il regarda Mallory, et celui-ci fit signe à la jeune fille, ils repartirent de mauvaise grâce, laissant Miller et Andréa derrière eux. Deux fois, Reynolds se dévissa la tête par-dessus l'épaule, à la fois ennuyé et agacé, puis il en prit son parti et s'appliqua à mettre un pied plus haut que l'autre.

Andréa se tenait toujours les côtés, toujours renfrogné. Il resta plié en deux jusqu'à ce que le dernier membre de la troupe ait tourné le lacet suivant. Quand ce fut fait, il se redressa sans effort, se mit un

doigt dans la bouche et chercha la direction du vent, découvrit qu'il soufflait vers le haut de la colline, produisit alors un cigare, l'alluma et commença à tirer dessus avec un plaisir non dissimulé. En principe, ce rapide rétablissement était tout à fait étonnant, mais Miller ne semblait pas de cet avis : il sourit largement et indiqua silencieusement le bas de la colline. Andréa lui retourna le même sourire, et lui demanda courtoisement de passer le premier.

Trente mètres plus bas ils trouvèrent une position qui leur permettait de surveiller une portion de piste d'une centaine de mètres, au-dessous d'eux, et se mirent à l'abri d'un tronc. Pendant une ou deux minutes ils demeurèrent immobiles ; observant et écoutant attentivement, puis Andréa fit un petit geste avant de se pencher pour déposer soigneusement son cigare sur un coin de terrain sec.

Ils n'échangèrent pas un mot : ils n'avaient rien à se dire. Miller rampa de l'autre côté du sapin et s'installa méthodiquement dans la position de l'aigle abattu sur le dos dans la neige, bras déployés, le visage apparemment inerte offert aux intempéries. Derrière le sapin Andréa saisit son Schmeisser par le canon, sortit un couteau des profondeurs de ses vêtements et le passa dans sa ceinture. Ensuite, les deux hommes avaient l'air aussi vivant que deux cadavres pris par la glace depuis le début du terrible hiver yougoslave.

Miller vit venir les deux Cetniques bien avant qu'eux-mêmes l'aperçoivent. D'abord ce ne furent que deux vagues fantômes qui se matérialisèrent progressivement à travers les rideaux de la neige. Enfin, il put identifier le barbu qui louchait et l'un de ses hommes.

À trente mètres, ils virent Miller. Ils s'immobilisèrent cinq secondés, se regardèrent, décrochèrent leurs mitraillettes, et se mirent à monter en courant maladroitement. Miller ferma les yeux : il n'en avait plus besoin, ses oreilles lui fournissant toutes les informations voulues, depuis le crissement des chaussures dans la neige jusqu'à la respiration essoufflée des deux hommes penchés au-dessus de lui.

Quand il sentit réellement le souffle de l'homme sur sa figure, Miller rouvrit les yeux. Ceux du Cetnique à la barbe rousse étaient à trente centimètres des siens. Il ramena les bras. Ses doigts coriaces vinrent s'enfoncer dans la gorge de l'homme qui sursautait.

Le Schmeisser d'Andrea avait déjà quasiment terminé sa course quand son propriétaire tourna sans un bruit autour de l'arbre. Le Cetnique à barbe noire avait à peine commencé à chercher à venir en aide à son camarade quand il distingua Andréa du coin de l'œil et leva les bras pour se protéger. Deux brins de paille lui auraient été du même secours. Andréa grimaça sous le choc du contrecoup. Il posa le Schmeisser, sortit son couteau et plongea sur le Cetnique qui se débattait désespérément contre l'étranglement de Miller.

Miller se releva. Ils regardèrent à leurs pieds les deux hommes

morts. Intrigué, Andréa se pencha soudain sur le rouquin, lui saisit la barbe et tira. Elle lui resta dans la main, démasquant un visage rasé de frais. Une cicatrice courait du coin de la bouche jusqu'au menton.

Andréa et Miller se témoignèrent leur perplexité mais ne firent toujours pas de commentaires. Ils traînèrent les cadavres à l'écart du chemin et les dissimulèrent dans un fourré. Andréa ramassa une branche morte et balaya les traces de la rencontre. Quant aux traces du balayage, moins d'une heure de temps les recouvrirait de neige fraîche. Il récupéra son cigare et jeta au loin son branchage. Sans un regard en arrière, les deux hommes reprirent activement l'ascension de la rampe.

L'auraient-ils jeté, ce regard en arrière, ils auraient tout juste pu entrevoir un visage dépasser fugitivement d'un tronc d'arbre, en bas. Droshny était arrivé à temps au tournant du chemin pour admirer Andréa dans sa corvée de balayage. Il l'avait vu aussi jeter au loin une branche morte. Il ne saisissait pas le sens de telles opérations.

Il attendit que Miller et Andréa aient disparu, laissa passer encore deux minutes pour faire bon poids, puis se précipita, face de brigand finement partagée entre soupçon et incertitude. En moins de rien il atteignit le sapin où les deux Cetniques étaient tombés dans leur dernière embuscade. Il inspecta rapidement les lieux, suivit les traces de balayage qui s'enfonçaient dans la forêt, le soupçon l'emportant sur l'incertitude, et la certitude sur le soupçon.

Il écarta les broussailles. À moitié ensevelis dans la neige du fossé, les deux Cetniques formaient un tas informe, grâce aux curieuses désarticulations que la mort, seule, permet. Au bout d'un moment, Droshny se redressa. Il releva la tête vers le bout du chemin, où Andréa et Miller avaient disparu un peu plus tôt. Il n'aurait pas fait bon contempler de près l'expression de son visage.

Andréa et Miller n'avaient pas traîné. Ils allaient prendre un tournant de plus quand ils entendirent une guitare chanter doucement un peu plus haut, curieusement feutrée par les tourbillons de neige. Andréa ralentit, jeta son cigare, et se courba en se tenant les côtes. Miller lui prit charitablement le bras.

Ils aperçurent le gros de la troupe à moins de trente mètres de là. Les autres aussi avaient jugé bon de ralentir. La pente s'accroissait encore plus, et la couche de neige rendait maintenant toute célérité impossible. Reynolds, qui avait passé son temps à se dévisser le cou avec une appréhension croissante, regarda une fois de plus en arrière. Il vit Andréa et Miller, appela Mallory, et celui-ci fit arrêter son monde pour permettre aux deux autres de regrouper.

Mallory examina soucieusement Andréa.

— « Ça ne va pas mieux ?

— Reste combien ? demanda Andréa d'une voix rauque.

— Pas plus d'un kilomètre, je crois. »

Andréa ne dit rien. Il respirait fortement, dans l'attitude réputée inimitable de l'homme épuisé en train de se représenter un kilomètre d'escalade, la nuit, en pleine bourrasque. Saunders, qui portait déjà deux sacs à dos, s'approcha timidement.

— « Cela vous aiderait, vous savez, si... »

— Je sais. (Andréa sourit avec effort, décrocha son Schmeisser et le tendit à Saunders.) Merci, fils. »

Petar continuait à arracher de sa guitare un de ces airs bien faits pour donner le frisson dans une de ces forêts de pins habitées de fantômes. Miller demanda à Mallory : « Il joue en marchant, hein ? »

— C'est son mot de passe-personne, j'imagine.

— Neufeld ne blaguait pas ? Personne ne touche à notre Cetnique chantant ?

— Quelque chose comme ça. »

Ils se remirent en marche. Mallory se laissa glisser à l'arrière avec Andréa. Ce n'était rien d'autre que l'inquiétude envers un ami mal en point.

Environ un quart d'heure plus tard, trois hommes armés de mitraillettes se matérialisèrent à bout portant, sortant de nulle part, et leur barrèrent le chemin. Andréa lui-même n'aurait pas eu le temps de réagir, s'il avait gardé son arme. En réponse au regard insistant de Reynolds, Mallory sourit.

— « Ne vous en faites pas. Ce sont des Partisans, regardez, ils ont une étoile rouge sur leurs calots. C'est l'avant-poste de garde sur un accès important. »

Maria s'adressa brièvement à l'un des soldats. Il l'écouta, approuva, et enjoignit tout le monde à se remettre en marche derrière lui. Les deux autres restèrent sur place, non sans s'être signés au passage de Petar qui grattait toujours sa guitare. Neufeld n'avait pas exagéré, pensa Mallory, au sujet de la crainte respectueuse qu'inspiraient le chanteur aveugle et sa sœur.

Il leur fallut encore dix minutes pour atteindre le quartier général des Partisans. Cela ressemblait étrangement au campement du Hauptmann Neufeld. Même cercle approximatif de huttes de rondins, même *jamba*, c'est-à-dire même dépression formant le même berceau de sapins géants. Le guide parla à Maria, et Maria s'adressa à Mallory avec une froideur, un dédain dénués de toute équivoque. Si elle lui adressait la parole, ce n'était pas par plaisir.

— « Nous allons à la baraque de passage. Vous, vous devez vous présenter au commandant. Le soldat va vous conduire. »

Le guide confirma du geste. Mallory partit à sa suite dans le campement. L'homme frappa à la porte d'une hutte assez grande, assez bien éclairée, puis ouvrit la porte et entra derrière Mallory.

Le Commandant était grand et maigre, très brun, avec ce visage aquilin, aristocratique, si fréquent dans les montagnes de Bosnie. Souriant, main tendue, il s'avança à la rencontre de Mallory.

— « Major Broznik, pour vous servir. Il est bien tard, mais vous voyez, encore debout. Mais je dois dire que nous vous attendions plus tôt.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Vous ne comprenez pas... vous êtes bien le capitaine Mallory, n'est-ce pas ?

— Jamais entendu parler de lui ! »

Mallory fixait Broznik avec insistance, tout en lançant de brefs coups d'œil de côté, en direction du guide. Broznik fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira. Il dit quelques mots au guide. Celui-ci fit demi-tour et sortit. Mallory tendit la main.

— « Capitaine Mallory, pour vous servir. Excusez-moi, major Broznik, mais je ne peux vous parler que seul à seul.

— Vous vous méfiez de tout le monde ? : Pas dans mon camp, tout de même !

— De tout le monde.

— Même de vos hommes ?

— Mes hommes peuvent commettre des erreurs. Moi-même, cela peut très bien m'arriver. Et je pense que vous aussi.

— Pardon ? (La voix de Broznik était aussi froide que son regard.)

— N'auriez-vous pas, par hasard, deux hommes portés manquants, l'un roux, l'autre brun, le premier avec des yeux qui louchent et une cicatrice sur le menton ? »

Broznik se rapprocha.

— « Que savez-vous de ces deux hommes ?

— Répondez-moi ! Je veux dire, vous les connaissez ?

— Ils ont été portés disparus au cours d'une action. Le mois dernier.

— Jamais retrouvé leurs corps ?

— Non.

— Et pour cause ! Ils avaient déserté... passés chez les Cetniques.

— Mais c'étaient des Cetniques !... Convertis à notre cause. ?

— Ils ont dû être reconvertis. Ils nous suivaient, cette nuit même, sur ordre du capitaine Droshny. Je les ai fait tuer.

— Vous... vous... les avez fait... tuer ?

— Écoutez, dit Mallory avec lassitude, s'ils étaient arrivés jusqu'ici – ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire discrètement, peu après nous – nous ne les aurions pas reconnus et vous les auriez accueillis comme des prisonniers évadés. Ils auraient rendu compte de nos moindres mouvements. Et même si nous les avions reconnus après leur arrivée ici, vous pouvez très bien avoir d'autres Cetniques qui

auraient rapporté à leurs maîtres le sort que nous aurions alors fait subir à leurs chiens de garde. Aussi avons-nous réglé leur compte en toute tranquillité, sans chichis, loin d'ici, et dissimulé leurs corps.

— Il n'y a pas de Cetniques sous mes ordres, capitaine Mallory.

— Major, dit sèchement Mallory, bien malin le fermier qui ôterait deux pommes pourries en haut du tonneau et qui affirmerait qu'en dessous elles sont toutes bonnes ! Pas de risques ! Pas un seul, jamais ! (Il sourit, pour atténuer ce qu'il disait.) Et maintenant, major, Hauptmann Neufeld a besoin de quelques renseignements. »

La baraque de passage n'aurait pas soutenu un instant la comparaison avec la plus minable des moins, confortables chambres d'amis. En tant qu'abri provisoire pour animal domestique peu regardant, elle aurait été à peine acceptable. En tant que dortoir d'occasion pour êtres humains, elle était loin d'offrir ce que les désuètes civilisations, occidentales jugent indispensable, humainement parlant. Les Spartiates de la Grèce antique eux-mêmes s'y seraient sentis brimés. Une table bancale, un banc, un feu mourant, et quelques renflements de terre battue. Un second chez-soi de cauchemar.

Six personnes s'y tenaient : trois debout, une assise, et deux allongées sur le sol inégal. Petar, pour une fois sans sa sœur, était assis par terre, sa guitare silencieuse serrée contre lui, son regard sans vie fixé sur les dernières braises. Andréa, enfoncé dans son sac de couchage avec un ostensible sentiment de confort. À en juger par le nombre de regards assassins portés contre lui, il tirait paisiblement sur un cigare encore plus horrible que d'habitude. Miller, semblablement installé pour la nuit, était absorbé dans ce qui ressemblait fort à un mince volume de poésie. Reynolds et Groves, incapables de dormir, se tenaient oisivement près de l'unique fenêtre, spectateurs distraits de l'absence d'animation du campement pauvrement éclairé. Ils se retournèrent sur Saunders qui transportait vers la porte son émetteur radio.

— « Dormez bien ? (Reynolds haussa les sourcils.) Où tu vas ?

— À la hutte-radio, en face. Message pour Termoli. Comme ça je ne troublerai pas vos beautés endormies. »

Saunders sortit. Groves s'assit devant la table et se prit la tête dans les mains. Resté près de la fenêtre, Reynolds vit Saunders traverser le terrain et entrer dans une hutte obscure où une lampe ne tarda pas à s'allumer.

Puis le regard de Reynolds fut attiré par l'apparition soudaine d'un rectangle lumineux : la porte de la hutte du major Broznik venait de s'ouvrir. Mallory demeura un instant découpé dans la lumière, une feuille de papier à la main, semblait-il. Puis la porte se referma et Mallory se dirigea vers la hutte-radio.

Mais soudain, Reynolds se fit très attentif, encore plus immobile.

Mallory n'avait pas fait une dizaine de pas qu'une sombre silhouette s'était détachée de l'ombre encore plus obscure d'une autre baraque. La main de Reynolds eut le réflexe de tomber sur son Luger, à sa ceinture, mais elle remonta lentement. Reynolds n'avait aucune idée de la signification de cette rencontre mais il savait maintenant que Mallory n'était pas en danger : Maria ne portait certainement pas d'arme à feu. Et cela ne faisait aucun doute : c'était bien Maria qui se lançait avec Mallory dans une conversation d'apparence assez intime.

Ahuri, Reynolds colla son visage au carreau. Il n'en revenait pas, de voir cette fille qui avait si venimeusement giflé Mallory, qui n'avait pas perdu une occasion de montrer une animosité voisine de la haine, s'entretenir maintenant avec lui sur un ton non seulement détendu mais amical. Complètement dépassé par les événements, Reynolds vit encore Mallory poser un bras rassurant sur les épaules de la jeune fille, en un geste de réconfort, ou d'affection, ou les deux, mais qui en aucun cas n'éveillait de ressentiment de sa part à elle. La seule interprétation possible fournie par l'esprit de Reynolds était plus que sinistre. Il pivota sur lui-même, attira l'attention de Groves et lui fit signe de venir de toute urgence à la fenêtre. Mais Groves ne se leva pas assez vite et Maria avait déjà disparu : solitaire, Mallory se dirigeait vers la hutte-radio, toujours son papier à la main. Groves ne voyait là rien d'anormal.

— « Ils étaient ensemble ! murmura Reynolds. Mallory et Maria ! Je les ai vus ! Ils se parlaient.

— Quoi ? Tu es sûr ?

— Parole ! Je les ai vus, vieux ! Il lui avait même passé son bras sur... Sors de cette fenêtre, voilà Maria ! »

Sans précipitation, afin de ne pas éveiller l'attention d'Andrea ou de Miller, ils se retournèrent et allèrent s'asseoir à la table, l'air de rien. Maria entra deux secondes plus tard, sans un mot ni un regard pour personne. Elle alla s'asseoir près du feu à côté de Petar et lui prit la main. Deux minutes plus tard c'était Mallory qui entra et allait s'installer du côté d'Andrea. Celui-ci retira son cigare de sa bouche et consulta silencieusement Mallory avec un intérêt tout à fait anodin.

Reynolds consulta vaguement Groves et dit à Mallory : « Est-ce que nous ne devrions pas établir un tour de garde, monsieur ?

— Un tour de garde ? (L'idée semblait réjouir Mallory.) Pour quoi faire ? Nous sommes dans un camp de Partisans, sergent. Des amis, vous comprenez. Et vous avez pu constater qu'ils avaient un système de garde excellent.

— On ne sait jamais...

— Moi, je sais. Vous devriez dormir. »

Reynolds s'entêta.

— « Saunders est seul, là-bas. Je n'aime pas...

— Il est en train de coder et d'envoyer un court message de ma part. Quelques minutes, c'est tout.

— Mais...

— La ferme ! dit Andréa. Pas entendu le capitaine ? »

Reynolds était mal à l'aise. Cela se traduisait par une réaction agressive-et instantanée :

— « La ferme ? Pourquoi je la fermerais ? Vous n'avez pas d'ordres à me donner. Et puisque nous en sommes à nous dire ce que nous devrions faire, vous feriez bien de jeter dehors cette saloperie de puanteur de cigare ! » :

Miller baissa péniblement son livre de vers.

— « Je suis entièrement d'accord avec vous pour la saloperie de cigare, jeune homme. Mais gardez bien présent à l'esprit que vous parlez à un colonel. »

Et Miller se replongea dans sa lecture. Reynolds et Groves se regardèrent bouche bée. Finalement, Reynolds se leva et s'adressa à Andréa :

— « Je vous présente toutes mes excuses, monsieur. Je... je ne savais pas que... »

Andréa leva une main magnanime et s'absorba dans son colloque avec son cigare.

Les minutes passaient sans un bruit. Devant le feu. Maria avait fait le seul mouvement de poser la tête sur l'épaule de Petar : elle dormait. Miller hocha la sienne en signe de profonde gratitude, probablement, envers l'une des manifestations les plus ésotériques de la muse poétique, ferma son livre à contrecœur et s'enfonça dans son sac de couchage. Andréa écrasa son cigare par terre et fit de même. Mallory semblait déjà endormi, Groves s'était allongé, et Reynolds était courbé sur la table, le front posé sur les bras. Il avait dû finir par s'assoupir tant bien que mal. Soudain il releva la tête, se leva brusquement et regarda sa montre. Il alla secouer Mallory par les épaules. Mallory remua.

— « Vingt minutes ! dit précipitamment Reynolds. Saunders devrait être revenu depuis vingt minutes !

— D'accord, ça fait vingt minutes, dit patiemment Mallory. Ça peut demander longtemps, d'établir le contact.

— Oui, monsieur. Autorisation de vérifier, monsieur ? » Mallory acquiesça et ferma les yeux. Reynolds ramassa son Schmeisser, sortit et ferma la porte derrière lui. Dehors, il débloqua la sûreté et se mit à courir.

La lumière brillait toujours dans la hutte-radio. Reynolds essaya de regarder par la fenêtre, mais la vitre était complètement givrée. Il se rabattit sur la porte. Elle était légèrement entrebâillée. Il mit son doigt sur la détente, puis ouvrit la porte de la seule façon enseignée dans les

commandos : avec un violent coup de pied. Du pied droit.

À l'intérieur, il n'y avait personne ; ou du moins, personne de qui se méfier. Lentement, Reynolds abaissa son arme. Il avança d'une démarche hésitante, irréaliste, la figure compressée comme dans un masque.

Saunders était paresseusement avachi sur la table de transmission. Sa tête faisait un angle, bizarre. Ses deux bras pendaient vers le sol. Le manche d'un poignard dépassait de ses omoplates. Reynolds remarqua inconsciemment qu'il n'y avait pas de sang : la mort avait été instantanée. Le poste émetteur était par terre, amas de métal tordu, déchiqueté, sans savoir ce qui le poussait, Reynolds toucha le mort à l'épaule. Saunders eut l'air de bouger, sa joue glissa sur la table et il bascula de côté, s'écroulant sur l'épave du poste. Reynolds se pencha au-dessus de lui, très lentement. Le bronzage de Saunders avait viré au gris parchemin, ses yeux semblaient retournés vers l'intérieur, vers un esprit envolé à jamais. Reynolds jura brièvement, durement. Puis il se redressa et sortit en courant.

Tout le monde avait l'air de dormir, dans la hutte de passage. Reynolds s'agenouilla et secoua énergiquement Mallory. Celui-ci eut un regard las et se releva sur un coude, sans enthousiasme.

— « Vous aviez dit des amis ! siffla Reynolds d'une voix exaspérée au possible. Vous aviez dit qu'il ne pouvait rien arriver à Saunders ! Vous aviez dit que vous, vous saviez ! Ah ! pour savoir, vous saviez ! »

Mallory ne dit rien. Il s'assit, et le sommeil avait déserté son regard.

— « Saunders ?

— Vous feriez mieux de venir avec moi ! » dit Reynolds.

Les deux hommes sortirent en silence.

Mallory n'alla pas plus loin : il resta sans bouger dans l'entrée de la hutte-radio. Il regardait le mort et la radio massacrée, impassible. Cela dura à peine dix secondes, mais cela parut à Reynolds une éternité inconcevable. La colère lâcha la bonde.

— « Alors, vous allez rester comme ça toute la nuit ? Vous n'êtes pas capable de vous décider à faire quelque chose ?

— Les chiens ont le droit de se mordre eux-mêmes, dit simplement Mallory. Mais ne me parlez pas sur ce ton une fois de plus. Faire quoi, par exemple ?

— Faire quoi ? (Visiblement, Reynolds luttait pour se dominer.) Trouver le charmant personnage qui a fait ça !

— Ça va être très difficile ; fit remarquer Mallory. Impossible, je devrais dire. Si le meurtrier appartient au camp, il est déjà rentré sous terre. S'il est venu de l'extérieur, il a déjà parcouru deux ou trois kilomètres, et à chaque seconde il met un peu plus de distance entre lui et nous. Allez réveiller Andréa, Miller et Groves, et dites-leur de venir ici. Ensuite, vous irez dire au major Broznik ce qui est arrivé.

— Je leur dirai ce qui est arrivé ! dit amèrement Reynolds. Je leur dirai aussi que ça ne serait jamais arrivé si vous m'aviez écouté. Mais non, ça vous aurait fait mal, de m'écouter !

— Bon, vous aviez raison et j'avais tort. Maintenant, faites ce que je vous ai demandé. »

Reynolds hésita, au bord de la rébellion ouverte. Mais quelque chose d'une étrange qualité survint dans l'expression de Mallory. Cela fit pencher là balancé du côté du bon sens et de la soumission. Reynolds acquiesça d'un air maussade et fila.

Mallory attendit qu'il ait tourné le coin de la baraque puis il alluma sa lampe-torche et se mit sans grand espoir à inspecter la neige tassée, devant l'entrée. Presque immédiatement, il se pencha, s'accroupi, portant le faisceau lumineux à ras du sol.

C'était vraiment une toute petite portion d'empreinte, à peine le bout d'un pied droit. On voyait deux marques en forme de V, la première présentant une cassure assez nette. Rapidement, Mallory suivit la direction indiquée et trouva tout de suite deux autres empreintes semblables. Ensuite, il n'y avait plus de neige. La terre gelée était bien trop dure pour enregistrer quoi que ce soit. Mallory revint sur ses pas en effaçant soigneusement les trois empreintes du bout de son brodequin. Deux secondes plus tard, le rejoignaient Reynolds, Andréa, Miller et Groves, suivis peu après du major Broznik et de plusieurs de ses hommes.

Ils inspectèrent la hutte à la recherche d'indices, mais indices il n'y avait pas. Centimètre par centimètre, ils inspectèrent la neige tassée devant la porte, sans plus de résultat. Entre-temps, une soixantaine de Partisans ensommeillés avaient été envoyés fouiller toutes les bâtisses et les environs de la forêt. Mais ni le campement ni les bois alentour n'avaient de secrets à livrer.

— « Nous ferions aussi bien de laisser tomber, dit finalement Mallory. Il s'est volatilisé.

— On ; dirait, en effet, convint le major Broznik. (Il était profondément troublé et passablement vexé qu'une telle chose ait pu arriver dans son camp.) Nous allons doubler la garde pour le reste de la nuit.

— Pas besoin, dit Mallory. Notre ami ne reviendra pas.

— Pas besoin ! le singea férocement Reynolds. Vous aviez dit que le pauvre Saunders n'avait pas besoin de ça. Et où il est maintenant ? Bien tranquille dans son lit ? Il est foutu, oui ! Pas besoin... »

Andréa grogna et fit un pas vers Reynolds, mais Mallory fit un geste bref de conciliation de la main droite.

— « Vous n'y êtes pour rien, bien sûr, major. Je suis désolé pour la nuit blanche, pour vos hommes. À demain. (Il grimaça.) Ce n'est pas dans si longtemps. »

Il se retourna et trouva son chemin barré par le sergent Groves, un Groves dont l'habituelle bonne humeur ne reflétait plus que l'intense hostilité de Reynolds.

— « Alors, il s'est volatilisé, hein ? Qu'il aille au diable, hein ? Et voilà tout ! »

Mallory réfléchit un instant.

— « Non, ce n'est pas exactement ce que j'ai dit. Un peu de temps, nous le retrouverons.

— Un peu de temps ? Il ne sera pas mort de vieillesse ?

— Vingt-quatre heures ? demanda Andrea à Mallory.

— Moins. »

Mallory partit vers la hutte de passage, Andrea sur ses pas.

Reynolds et Groves, Miller légèrement derrière eux, regardèrent s'éloigner les deux hommes.

— « Deux bons petits cœurs ! aboya froidement Groves. Ils sont Complètement catastrophés par la mort du pauvre vieux Saunders ! (Il secoua la tête.) Ils s'en foutent, oui ! Ils s'en foutent !

— Je ne dirais pas ça, avança timidement Miller. Tout ce qu'il y a, c'est qu'ils ont l'air de s'en foutre. Ce n'est pas pareil.

— Aussi sensibles que des Indiens en carton ! marmonna Reynolds. Ils n'ont même pas dit une seule fois qu'ils étaient désolés que Saunders ait été tué.

— Eh bien, dit patiemment Miller, bien sûr, c'est un cliché, mais les gens ne réagissent pas tous de la même façon. D'accord, la réaction normale à ce genre de chose, c'est le chagrin et la colère. Mais si Andrea et Miller avaient passé leur temps à réagir de cette façon-là à toutes les choses qui leur sont arrivées à eux dans leur vie, on verrait plus que les rides. C'est pourquoi ils ne réagissent plus de cette façon-là. Les choses, ils les font. Par exemple, il y a des choses qu'ils vont faire au meurtrier de votre ami. Vous ne l'avez peut-être pas bien saisi mais vous venez d'assister à une condamnation à mort.

— Qu'est-ce que vous en savez ? hésita Reynolds. Et eux-mêmes, qu'est-ce qu'ils en savent ? Sans parler, je veux dire.

— Télépathie.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, « télépathie » ?

— Ce serait trop long, dit Miller avec lassitude. Vous me demanderez ça demain. »

VI

VENDREDI 8 heures – 10 heures

Couronnant le sommet des sapins géants, l'inextricable lacis des branches couvertes de neige formait un écran épais entre le ciel et le camp du major Broznik blotti au creux de la *jamba*. Même au plein midi d'un jour d'été, en bas c'était le crépuscule. Un matin comme celui-ci, une heure après le lever du jour, avec la neige tombant doucement d'un ciel couvert, la lumière ne dépassait pas celle d'une nuit étoilée. À l'intérieur de la cantine où Mallory et ses compagnons partageaient le breakfast du major Broznik, on n'y voyait rien. Deux lampes à huile fuligineuses semblaient accroître l'obscurité au lieu de l'adoucir.

Les attitudes et les physionomies, autour de la table, n'aidaient en rien à éclaircir l'atmosphère. Ils mangeaient dans un silence lourd, le cœur gros, sans échanger un regard. Les événements de la nuit récente les avaient tous profondément marqués. Reynolds et Groves ne s'étaient pas remis du choc que leur avait causé la mort de Saunders. Ils ne touchaient pas à la nourriture.

Par ailleurs, les réserves que l'on aurait pu faire concernant la cuisine matinale en honneur dans la Résistance yougoslave n'auraient été rien moins que positivement fondées. Deux jeunes *partisankas* – auxiliaires féminines de l'armée du maréchal Tito – avaient servi de la *polenta*, mixture très peu appétissante à base de blé, arrosée de *raki*, alcool yougoslave d'un pouvoir corrosif sans exemple. Miller péchait dans son assiette avec un flagrant manque d'enthousiasme.

— « Eh bien, dit-il dans le vague, ce que je peux dire, c'est que ça change.

— C'est tout ce que nous avons, dit Broznik en manière d'excuse. (Il posa sa cuillère et repoussa son assiette.) Et même ça, je ne peux pas le manger. Pas ce matin. Tous les accès de la *jamba* sont gardés. Et hier soir il y avait un tueur en liberté dans mon camp. Mais peut-être n'avait-il pas franchi la garde. Peut-être était-il déjà là. Un traître dans mon propre camp. Et dans ce cas, en plus, il m'est impossible de mettre la main dessus. Je n'arrive pas à m'y faire ! »

Tout commentaire était superflu. Tout avait été déjà dit. La profonde gêne, la fureur contenue de Broznik passaient facilement

dans le son de sa voix, et personne n'éprouvait le besoin de risquer un regard dans sa direction.

Andréa avait déjà nettoyé son assiette avec précision. Il regarda celles de Reynolds et de Groves, toujours intactes, puis consulta silencieusement les deux sergents. Ils étaient d'accord. Andréa se pencha, tira les deux assiettes devant lui, et se remit à l'ouvrage avec un appétit tout aussi intact. Reynolds et Groves le fixaient sans comprendre, impressionnés peut-être par la simplicité des goûts culinaires d'Andrea, ou plus probablement étonnés par l'insensibilité de cet homme qui mangeait de si bon cœur quelques heures à peine après la mort d'un de ses compagnons. Pour sa part, Miller avait l'air horrifié. Il essaya d'avaler une nouvelle cuillerée de *polenta* et fronça le nez de dégoût, très délicatement. Il reposa l'ustensile et tourna un regard morose vers Petar, qui s'alimentait maladroitement, sa guitare accrochée à l'épaule. Agacé, Miller lança : « Est-ce qu'il ne se sépare jamais de cette foutue guitare ? »

— Notre pauvre compagnon égaré... murmura Broznik. C'est comme ça que nous parlons de lui. Notre pauvre compagnon aveugle et perdu. Sa guitare, il la transporte partout à côté de lui. Toujours. Il dort avec elle, vous avez vu, cette nuit ? Cette guitare compte plus pour lui que sa propre vie. Il y a quelques semaines, l'un de nos hommes a essayé de la lui prendre, pour plaisanter. Petar, tout aveugle qu'il soit, l'a à moitié tué.

— Mais il est sourd comme un pot ! s'étonna Miller. C'est pas possible ! J'ai jamais entendu une guitare aussi fêlée de ma vie ! »

Broznik eut un léger sourire.

— « D'accord. Mais ne comprenez-vous pas ? Il peut la sentir là, la toucher. C'est sa propriété. C'est le seul bien qui lui reste au monde. Un monde obscur, solitaire, désert. Notre pauvre compagnon égaré... »

— Il pourrait quand même l'accorder ! marmonna Miller.

— Vous êtes un chic type. Vous essayez de nous changer les idées, mais ce n'est pas possible. (Broznik se tourna vers Mallory.) Mais parlons plutôt de votre plan insensé pour récupérer vos agents disparus et neutraliser le réseau de contre-espionnage allemand dans la région. C'est de la folie ! C'est de la folie pure ! »

Mallory agita vaguement la main.

— « Et vous-même, regardez-vous. Pas de ravitaillement. Pas d'artillerie. Pas de moyens de transport. Pratiquement pas d'armes, et pour ainsi dire pas de munitions. Pas de médicaments. Pas de chars. Pas d'avions. Pas d'espoir. Et vous continuez à vous battre. Mais à part ça, vous n'êtes pas fous ! »

— Touché ! (Broznik sourit, saisit la bouteille de *raki* et remplit le verre de Mallory, puis le sien.) À tous les cinglés de ce monde ! »

— « Il y a un instant, je discutais avec le major Stephan, en haut, à la Trouée Ouest, dit le général Vukalovic. Il pense que nous sommes tous devenus fous. Partagez-vous ce point de vue, colonel Lazlo ? »

L'homme couché sur le ventre à côté de Vukalovic baissa ses jumelles. C'était un solide gaillard d'âge mur, doté d'une splendide moustache qui avait tout l'air d'avoir été récemment cirée. Après un moment de réflexion, il se prononça :

— « Sans aucune réserve, mon général.

— Et même vous ? protesta Vukalovic. Avec un père tchèque ?

— Il était du Haut-Tatra, expliqua Lazlo. Ils sont tous aussi cinglés, là-bas ! »

Vukalovic sourit et s'installa plus stablement sur ses coudes. Il prit ses propres jumelles, et se mit à inspecter le paysage à travers l'échancrure d'un rocher.

Devant lui, les rochers plongeaient doucement sur une distance d'environ soixante mètres, puis se fendaient graduellement en un long plateau herbeux qui ne dépassait pas deux cents mètres de largeur mais s'étendait presque à perte de vue à gauche et à droite. À gauche, le plateau s'incurvait ensuite au nord-est, et finalement au nord.

Au bord du plateau, le terrain chutait brusquement pour former le remblai d'une rivière rapide et tumultueuse, une rivière aux flots blancs et verts, de cette couleur si particulière des torrents alpins qui fracassent leurs eaux glacées sur les rochers aux arêtes vives dont foisonne leur lit. Plein sud, face à l'endroit où se tenaient Lazlo et Vukalovic, cette rivière était enjambée par un solide pont d'acier à consoles, peint lui aussi de vert et de blanc. Sur l'autre rive, la prairie remontait doucement sur une centaine de mètres, puis venait étouffer sur la lisière d'une forêt de pins géants. Disséminés sous les premiers arbres, quelques blocs tristement métalliques. Indubitablement des tanks. Et dans le lointain, au-delà de la masse de la forêt, les étincelants sommets enneigés. Et encore plus haut, mais un peu au sud-est, un étincelant soleil encore plus blanc, dans une tache de bleu incongrue sur le ciel bouché.

Vukalovic baissa ses jumelles et soupira.

— « Aucune idée du nombre de tanks dans la forêt ?

— J'aimerais sacrément le savoir ! dit Lazlo dans un geste d'impuissance. Peut-être dix. Peut-être deux cents. Aucune idée. Nous avons envoyé des éclaireurs, évidemment, mais ils ne sont jamais revenus. Peut-être qu'ils ont été emportés en essayant de traverser la Neretva. (Il jeta un coup d'œil inquisiteur à Vukalovic.) Dites-moi, mon général, vous-même, vous n'avez aucune idée de l'endroit d'où va venir l'attaque ? Le col de Zenica ? La Trouée Ouest ? Le pont, là ? »

Vukalovic secoua la tête.

— « Mais vous vous y attendez pour bientôt ?

— Très bientôt. (Vukalovic frappa le sol rocailleux de son poing fermé.) Il n'y a aucun moyen de détruire ce satané pont ?

— Il y a eu cinq attaques de la R.A.F., dit sourdement Lazlo. Aux dernières nouvelles, vingt-sept appareils perdus – ils ont deux cents batteries de D.C.A. le long de la Neretva, et la plus proche base de Messerschmitts est à dix minutes de vol. Les radars allemands repèrent les bombardiers anglais à leur survol de la côte, et le temps qu'ils arrivent, les Messerschmitts sont déjà là à les attendre. Et n'oubliez pas que le pont est encastré dans le roc des deux côtés.

— Un coup dans le mille ou rien ?

— Un coup au centre d'une cible de sept mètres de large, à trois mille mètres. C'est impossible. Et la cible en question est si bien camouflée qu'on peut à peine la voir à cent mètres, sur le terrain. Doublement impossible.

— Et impossible pour nous, dit froidement Vukalovic.

— Impossible pour nous. Nous avons tenté un dernier essai, il y a deux nuits.

— Vous avez... Je ne vous l'avais pas dit !

— Vous ne nous l'aviez pas demandé, non. Ils ont commencé à envoyer des fusées quand nos troupes sont arrivées à la moitié du plateau, Dieu sait comment ils étaient prévenus. Après, il y a eu les projecteurs, et...

— Et après, les obus de shrapnel, termina Vukalovic. Et les œrlikons. Les pertes ?

— Nous avons perdu un demi-bataillon.

— Un-demi-bataillon ! Et dites-moi, mon cher Lazlo, que se serait-il passé dans l'éventualité fort improbable où vos hommes seraient arrivés jusqu'au pont ?

— Eh bien, ils avaient des grenades percutantes, et des...

— Et des pétards ? (Vukalovic ironisait sans plaisir.) Cela aurait fait de l'effet ! Ce pont est construit en acier fiché dans du béton armé, mon vieux ! Ce n'était même pas la peine d'essayer, c'était de la folie.

— Oui, mon général. (Lazlo détourna le regard.) Peut-être devriez-vous me relever de mes fonctions.

— Je crois que je devrais. (Vukalovic étudia plus attentivement le visage vanné de son compagnon.) En fait, je voudrais. Mais tous mes commandants sont aussi cinglés que vous. Et si les Allemands attaquent – peut-être, cette nuit même...

— Nous ne bougeons, pas d'ici. Nous sommes Yougoslaves, et nous n'avons pas d'autre endroit où aller. Pas le choix.

— Le choix ? Deux mille hommes armés de pistolets à bouchon, la plupart d'entre eux affaiblis et affamés, contre disons deux divisions

blindées allemandes de première ligne. Et vous ne bougez pas d'ici ! Vous pourriez toujours vous rendre, vous savez ! »

Lazlo sourit.

— « Si vous permettez, mon général, ce n'est pas le moment de plaisanter. »

Vukalovic lui tapa sur l'épaule.

— « Mais je ne trouvais pas ça drôle non plus. Je vais monter jusqu'au barrage, à la redoute nord-est, voir l'autre fou de colonel Janzy. Et, colonel ?

— Mon général ?

— Si l'attaque survient, il se peut que je donne l'ordre de la retraite.

— De la retraite !

— Pas de la reddition. De la retraite. De la retraite vers ce qui pourrait peut-être se transformer en victoire. Du moins l'espère-t-on.

— Vous êtes sûr que le général sait de quoi il parle ?

— Il ne s'agit pas du général. (Insoucieux des éventuels tireurs d'élite embusqués sur l'autre rive de la Neretva, Vukalovic se mit debout, prêt à s'en aller.) Avez-vous jamais entendu parler d'un certain capitaine Mallory ? Keith Mallory, un Néo-Zélandais ?

— Non ! répondit aussitôt Lazlo. Attendez... Un type qui faisait de l'alpinisme ?

— Oui, c'est ça. Mais je me suis laissé dire qu'il avait aussi d'autres talents. (Vukalovic se frotta une joue râpeuse.) Si tout ce que j'ai entendu dire de lui est vrai, vous pouvez le considérer comme un individu assez doué.

— Ah ! bon ? demanda Lazlo avec une certaine curiosité.

— Oui. (Vukalovic était soudain devenu très sérieux, voire grave.) Quand tout est perdu, quand il ne reste plus aucun espoir, il y a toujours, quelque part au monde, un homme vers qui on peut se tourner. Vers lui seul. Normalement, il n'y a que lui, mais c'est le bon. (Il réfléchit un instant.) Enfin, c'est ce qu'on dit.

— Oui, mon général, dit poliment Lazlo. Mais au sujet de ce Keith Mallory...

— Avant de vous coucher, ce soir, faites comme moi : priez pour lui.

— Oui, mon général. Et pour nous ? Je prie aussi pour nous ?

— Ce n'est pas une si mauvaise idée », dit Vukalovic.

* * *

Les pentes de la *jamba*, autour du campement du major Broznik, étaient aussi raides que glissantes. La cavalcade d'hommes et de poneys qui les gravissait présentement mettait le paquet pour s'en

sortir, du moins pour ce qui concernait la plupart des éléments. Les Partisans bosniens de l'escorte, trapus et ténébreux, ne semblaient nullement affectés par l'escalade : c'était là le terrain de leur vie. Cela n'avait non plus aucune espèce d'influence sur le rythme auquel s'épanouissaient les bouffées de l'abominable et invétéré cigare d'Andrea. Ce qui ne manquait pas d'alimenter le ressentiment de Reynolds.

— « Vous semblez avoir récupéré avec une rapidité remarquable, depuis cette nuit, monsieur, monsieur le colonel Stravos !

— Appelez-moi Andréa ; (Il retira son cigare de sa bouche.) Je vis avec mon cœur. Ça va, ça vient. (Le cigare reprit sa place.)

— Vous m'étonnez ! marmonna Reynolds. (Pour la vingtième fois, il regarda par-dessus son épaule d'un air soupçonneux.) Où diable est passé Mallory ?

— Où diable est passé le capitaine Mallory, corrigea Andréa.

— Bon, où est-il ?

— Vous les chefs d'expédition ont beaucoup de responsabilités. Ils doivent s'occuper d'une foule de choses. En ce moment même, le capitaine Mallory est sûrement en train de s'occuper de quelque chose.

— Je ne vous le fais pas dire, marmonna Reynolds.

— Comment ?

— Rien. »

Andréa avait deviné : en ce moment même, le capitaine Mallory était en train de s'occuper de quelque chose. Il se trouvait en bas dans le bureau de Broznik. Lui et Broznik se penchaient sur une carte étalée sur la table. Broznik montrait du doigt un point situé à l'extrême nord de la carte.

— « Je suis bien d'accord. C'est l'endroit le plus proche où un avion puisse atterrir. Mais c'est très haut. À cette époque de l'année, il doit presque y avoir un mètre de neige. Il y a d'autres endroits bien meilleurs.

— Je sais bien ! dit Mallory. Ailleurs, l'herbe est toujours plus verte, de même que les terrains d'atterrissage. Mais je n'ai pas le temps d'y aller. (Il piqua le doigt sur la carte.) Je veux une piste ici, et seulement ici, avant la tombée de la nuit. Je vous serais très reconnaissant d'envoyer un cavalier à Konjic dans l'heure qui suit, et de transmettre ma requête immédiatement par radio à votre Q.G. de Drvar.

— Vous : avez l'habitude de demander des miracles instantanés, capitaine Mallory ? dit sèchement Broznik.

— Il ne s'agit pas de miracles. Seulement un millier d'hommes. Les jambes d'un millier d'hommes. Ce n'est pas cher, pour sept mille vies. (Il tendit à Broznik une feuille de papier.) Voilà le code et la longueur d'onde. Que Konjic transmette aussi vite que possible. (Il regarda sa

montre.) Ils m'ont déjà pris vingt minutes. Je ferais mieux de me dépêcher !

— Capitaine Mallory, je...

— Je sais. Ne vous en faites pas. Je ne suis pas le genre de type qui fait de vieux os, de toute façon. Je suis trop stupide pour ça.

— Et nous en sommes tous là, n'est-ce pas ? (Il lui saisit le bras.) Ce soir, je prierai pour vous. »

Mallory resta silencieux un moment, hésita, puis approuva.

Montant eux aussi des poneys, les éclaireurs bosniens descendaient en tête le vallon forestier, ouvrant un chemin sinueux à Andréa et Miller qui chevauchaient de front. Ensuite venait Petar, la bride de son poney tenue à la main par sa sœur. Reynolds et Groves, soit par hasard, soit à dessein, s'étaient laissé quelque peu distancer et conversaient à voix basse. Groves disait d'un air méditatif : « Je me demande de quoi Mallory et le major sont en train de parler là-bas en bas ! »

Reynolds faisait une moue amère : « Il vaut peut-être mieux ne pas le savoir ! »

— « Tu as peut-être raison, je ne sais pas... (Groves marqua une pause, puis reprit sur un ton de plaideur :) Broznik est régulier, j'en suis sûr ! Vu ce qu'il est, c'est forcé !

— C'est bien possible. Mallory aussi, alors ?

— Lui aussi, c'est forcé !

— C'est forcé ? (Reynolds était féroce.) Bonté divine, vieux, je t'ai dit que je l'avais vu de mes propres yeux ! (Il releva la tête en direction de Maria, qui les précédait d'une vingtaine de mètres. Son regard était dur et cruel.) Cette fille le frappe – et comment ! – au campement de Neufeld, et la chose suivante que je vois, c'est tous les deux en train de se dire des mots doux devant la hutte de Broznik ! Curieux, non ? Et tout de suite après, Saunders est assassiné. Sans doute une coïncidence ? Tu entends, Groves ? Mallory a très bien pu faire le coup lui-même. La fille aurait pu avoir le temps de le faire avant sa rencontre avec Mallory, sauf qu'elle n'aurait pas eu la force physique d'enfoncer une lame de quinze centimètres jusqu'à la garde. Mais Mallory aurait très bien pu le faire, lui. Il avait assez de temps, et une occasion rêvée avec ce foutu message qu'il devait porter à la hutte-radio.

— Mais bon Dieu, pourquoi veux-tu qu'il ait fait ça ? protesta Groves.

— Parce que Broznik lui avait donné des renseignements urgents. Mallory était obligé de faire tout un cinéma, comme s'il envoyait tout de suite les renseignements en Italie. Mais peut-être qu'il avait envie de tout sauf d'envoyer ce message. Peut-être qu'il a empêché ça par le seul moyen qui lui soit venu à l'idée, et qu'il a bousillé l'émetteur pour

être sûr que personne d'autre ne puisse plus envoyer de message. C'est peut-être pour ça qu'il m'a empêché de monter la garde ou d'aller voir Saunders, pour m'empêcher de découvrir que Saunders était déjà mort : sinon, évidemment, à cause du facteur temps, les soupçons seraient automatiquement retombés sur lui.

— Tu te fais des idées ! (À contrecœur, et malgré sa gêne, Groves était impressionné par le raisonnement de Reynolds.)

— Tu crois ça ? Et le couteau dans le dos de Saunders, c'est peut-être des idées ? »

En moins d'une demi-heure, Mallory les avait rejoints. Il avait remonté Reynolds et Groves, qui s'étaient étudiés à l'ignorer, puis Maria et Petar, qui avaient fait de même, et était allé prendre position derrière Andréa et Miller.

Ce fut dans cet ordre qu'ils parcoururent pendant une bonne heure les vallées bosniennes épaissément boisées. De temps à autre, on contournait des trouées de forêt où avait vécu auparavant quelque hameau ou petit village. Mais les villages avaient cessé d'exister, et les hommes d'y habiter. Ces clairières se ressemblaient toutes, glaciales, déprimantes. Ce n'étaient que décombres carbonisés, et l'atmosphère demeurait lourde d'une odeur de fumée âcre, à moins que ce ne fût le relent aigre-doux de la putréfaction et de la mort, comme en un muet témoignage de la guerre totale, haineuse, que se livraient désormais Allemands et Partisans yougoslaves. Ça et là, rarement, tenait encore debout quelque petite maison de pierre qui ne valait sans doute pas le prix d'une bombe, ni celui de quelques obus de mortier, ni celui de quelques litres d'essence. Mais très peu de constructions plus importantes avaient échappé à l'anéantissement total. Les églises et les écoles semblaient avoir constitué les premières cibles. À un moment, à en juger par l'équipement d'acier calciné d'une salle d'opération, ils passèrent devant un petit hôpital rural dont les ruines se résumaient à dix centimètres de murs. Mallory se demandait quel avait pu être le sort des malades, mais il ne chercha pas longtemps la réponse. Il savait bien pourquoi des centaines de milliers de Yougoslaves s'étaient ralliés sous le prestige du maréchal Tito. Le capitaine Jensen avait cité le chiffre de 350 000, mais en comptant les femmes et les enfants cela devait faire au moins un million. Outre le sentiment patriotique, outre le brûlant désir de liberté et de vengeance, ils n'avaient nulle part ailleurs où aller. Ces gens, pensait Mallory, ces gens qui ne possédaient plus rien, qui n'avaient plus rien à perdre que leur vie, laquelle ils semblaient attacher bien peu d'importance, avaient au contraire tout à gagner à massacrer l'ennemi. Si on l'avait mis dans la peau d'un soldat allemand, l'idée d'être posté en Yougoslavie n'aurait pas particulièrement réjoui Mallory. C'était une guerre que la Wehrmacht ne pourrait jamais gagner, qu'aucune armée d'aucune

nation occidentale n'aurait jamais pu, gagner. Car les peuples des hautes montagnes ne sont pas destructibles.

Mallory remarqua que les éclaireurs bosniens n'accordaient pas un regard aux ruines, aux villages désertés par leurs compatriotes, désertés pour la plupart dans la mort. Rien, pas le moindre coup d'œil en passant. Ils avaient leurs propres souvenirs, et c'était déjà trop. S'il est humainement possible de ressentir de la pitié envers l'ennemi, Mallory eut alors pitié des Allemands.

Leur petit chemin de montagne déboucha bientôt sur une route large, en comparaison assez large, du moins, pour une file de circulation. L'éclaireur bosnien de tête leva le bras et fit arrêter son poney.

— « No man's land officieux, on dirait, dit Mallory. Comme ce matin, quand ils nous ont fait débarquer du camion. »

Mallory semblait avoir vu juste. Les Partisans firent pivoter leurs montures, puis, à grand renfort de larges sourires, de grands gestes, et d'adieux aussi sonores qu'inintelligibles, ils se hâtèrent de repartir par où ils étaient venus.

Réduite à sept et conduite maintenant par Andréa et Mallory, la petite troupe abandonna le petit chemin et prit la route. Il avait cessé de neiger. Les nuages s'étaient dispersés, et le soleil parvenait à filtrer dans les sapins, un peu plus clairsemés désormais. Soudain, Andréa posa sa main sur le bras de Mallory. Mallory regarda à gauche. Les sapins descendaient sur une centaine de mètres, et ils n'allaient pas plus loin. Au-delà, on entrevoyait quelque chose, dans le lointain, d'un vert étincelant. Mallory pivota sur sa selle.

— « Par ici ! Je veux jeter un coup d'œil. Que personne ne dépasse la dernière ligne de sapins. »

Avec sûreté et délicatesse, les poneys descendirent la pente raide et glissante. À une dizaine de mètres de la dernière ligne d'arbres, sur un signal de Mallory, les cavaliers mirent pied à terre et poursuivirent : prudemment d'arbre en arbre. Les derniers mètres, ils les couvrirent sur les mains et les genoux, pour se retrouver à plat ventre sous le couvert précaire des derniers arbustes. Mallory sortit ses jumelles, déglivra les lentilles.

Devant eux, le tapis de neige ne se prolongeait pas au-delà de trois ou quatre cents mètres ; puis c'était une combinaison de terre foncée et d'affleurements rocheux ; puis, encore au-delà, une ceinture d'herbes rases et tristement clairsemées, le long de laquelle passait une route goudronnée. De loin, cela frappa Mallory, cette route semblait remarquablement bonne. Parallèlement, distante d'une centaine de mètres, passait ensuite une unique voie ferrée extrêmement étroite, rouillée, envahie par les touffes d'herbes, comme si elle n'avait plus été utilisée depuis de nombreuses années. Et juste après la voie ferrée,

le terrain semblait tomber vertigineusement dans un lac étroit et sinueux. Et sur la rive opposée du lac, des escarpements non moins vertigineux reliaient d'un seul jet les hauts sommets déchiquetés couverts de neige.

De l'endroit où il se trouvait, Mallory surplombait directement une courbure du lac, quasiment cassée à angle droit. Ce lac était d'une beauté indescriptible. Il scintillait, il étincelait dans le premier soleil de ce matin de printemps comme la plus pure des émeraudes. Çà et là, de légères bouffées de vent troublaient un peu la surface lisse de l'eau, pour lui donner alors la teinte plus profonde et translucide de l'aigümarine. Le lac proprement dit n'était nulle part plus large que quatre cents mètres, mais il s'étirait certainement sur plusieurs kilomètres de longueur. À droite, vers l'est, il serpentait à perte de vue entre les massifs. À gauche, le bras qui virait au sud s'enfermait rapidement entre des parois de plus en plus verticales, à tel point qu'elles donnaient l'impression de se rejoindre vers le haut, et le lac butait contre le rempart de béton d'un barrage. Mais ce qui retenait avant tout l'attention, c'était le prodigieux reflet des sommets lointains sur ce non moins prodigieux miroir d'émeraude.

— « Mon vieux ! murmura Miller. Quelle splendeur ! »

Andréa lui glissa un long regard inexpressif puis revint au spectacle du lac.

L'animosité de Groves s'en trouvait momentanément désamorcée.

— « Comment s'appelle ce lac, monsieur ? »

Mallory baissa ses jumelles.

— « Je n'en ai pas la moindre idée. Maria ?... Maria ? Dites-moi comment s'appelle ce lac !

— C'est le barrage de Neretva, lâcha-t-elle à contrecœur. C'est le plus grand barrage de Yougoslavie.

— Il a une grande importance, alors ?

— Il a une grande importance. Quiconque contrôle ça, contrôle la Yougoslavie centrale.

— Et j'imagine que les Allemands le contrôlent ?

— Ils le contrôlent. Nous le contrôlons ! (Dans le sourire de Maria, c'était plus qu'une nuance de triomphe.) Nous les Allemands contrôlons tout le pourtour, toutes les falaises. De même que le barrage proprement dit. On ne peut y arriver que par des marches, ou plutôt une échelle de fer fixée dans la paroi, juste après le barrage.

— Très intéressant... pour un commando de paras ! dit sèchement Mallory. Nous avons d'autres chats à fouetter. Venez ! »

Il fit signe à Miller, qui entreprit une souple marche arrière, imité par les deux sergents, Maria et Petar. Mallory et Andréa s'attardèrent un petit moment.

— « Je me demande comment c'est ? murmura Mallory.

- Comment c'est, quoi ? demanda Andréa.
- De l'autre côté du barrage.
- Et l'échelle de fer fixée dans la paroi ?
- Et l'échelle de fer fixée dans la paroi. »

* * *

Côté ouest des gorges de la Neretva, au sommet d'une falaise, le général Vukalovic avait pour sa part un point de vue excellent sur l'échelle de fer fixée dans la paroi. En fait, il avait un excellent point de vue sur toute la façade extérieure du barrage, et sur la gorge qui commençait au pied du barrage et descendait vers le sud sur une distance de quinze cents mètres, avant de disparaître à angle droit vers la droite.

Le mur du barrage était très étroit – une trentaine de mètres – mais pour ainsi dire très profond, un peu en forme de V. À sa base, l'eau verte et blanche jaillissait en écumant des boyaux de trop-plein. Au sommet du mur on apercevait la station de contrôle, bâtie en surélévation à l'extrémité est, ainsi que deux petits baraquements dont l'un constituait vraisemblablement la salle des gardes on distinguait nettement les soldats faisant la ronde sur le mur. Au-dessus de ces constructions, les parois de la gorge devaient à la verticale sur une dizaine de mètres, puis s'avançaient en saillie, en un terrifiant surplomb.

À partir de la station de contrôle, une échelle de fer peinte en vert descendait jusqu'au fond de la gorge, assujettie à la paroi par des crampons. Tout en bas, au pied de l'échelle, un petit chemin en corniche longeait le courant sur une centaine de mètres, avant d'être brusquement interrompu par la trace profonde d'un éboulement. Un pont lui faisait alors passer la rivière et prendre la rive droite.

Un pont, c'était beaucoup dire pour une vieille passerelle de bois menaçant de s'effondrer à tout moment dans le torrent sous son propre poids. Et le pire, à première vue, c'était bien que tout se passait comme si un cerveau détraqué avait délibérément choisi de construire ce pont sous un énorme bloc de rocher suspendu en équilibre instable dix mètres plus haut, au-dessus de l'éboulement. Seul le même cerveau détraqué aurait pu avoir le courage de traverser la rivière sur ce pont. Mais il faut avouer qu'il n'y avait pas d'autre endroit possible.

Plus loin, le petit chemin malaisé repassait sur la rive gauche grâce à une sorte de gué d'aspect considérablement hasardeux, puis disparaissait finalement avec : la rivière lorsque celle-ci changeait de direction.

Le général Vukalovic abaissa ses jumelles, et se retourna en souriant vers son voisin.

— « Tout est calme sur le front oriental, hein, colonel Janzy ?

— Tout est calme sur le front oriental, accorda Janzy. (C'était un petit homme au visage malicieux, plein de jeunesse, si on faisait abstraction du fait qu'il avait les cheveux blancs.) Pour ce qui est du front septentrional, j'ai peur que le calme soit moins absolu. »

Vukalovic remonta ses jumelles et se tourna au nord, tout sourire disparu. À moins de cinq kilomètres de là, inondé par le soleil matinal, on voyait très bien le col de Zenica. C'était une épaisse forêt que se disputaient chaudement depuis des semaines la défense nord de Vukalovic, sous le commandement du colonel Janzy, et les unités du 11^e corps d'armée d'invasion allemand. En ce moment même s'élevaient de fréquentes bouffées de fumée noire. Sur la gauche, une épaisse colonne de fumée montait en spirale vers le ciel sans nuage, où elle finissait par former un grand voile sombre. Le crépitement lointain des armes portatives, incessant, était ponctué de temps à autre par le fracas étouffé de l'artillerie. Vukalovic se retourna, soucieux.

— « Ça se tasse un peu avant la grande attaque ?

— C'est sûr. L'assaut final.

— Combien de tanks ?

— Difficile à dire. D'après les rapports en sa possession mon état-major estime... cent cinquante.

— Cent cinquante !

— En principe. Dont un minimum de cinquante Tigres.

— Prions le Ciel que votre état-major ne sache pas compter ! (Vukalovic fut obligé de se frotter les yeux : il n'avait pas dormi de la nuit, ni celle d'avant.) Allons voir combien, nous, nous en comptons. »

À présent, c'étaient Maria et Petar qui ouvraient le chemin, tandis que Reynolds et Groves fermaient ombrageusement la marche avec cinquante mètres de retard. Mallory, Andréa et Miller chevauchaient de front sur la route étroite. Andréa lança à Mallory un regard en dessous.

— « Pour la mort de Saunders, une idée ? »

Mallory secoua la tête.

— « Demandez-moi autre chose.

— Le message que vous lui aviez donné à envoyer, qu'est-ce que c'était ?

— Un rapport de notre arrivée sains et saufs au campement de Broznik. Rien de plus.

— Un schizo ! déclara Miller. Je veux parler du type qui joue si bien du couteau. Seul un schizo tuerait pour une raison pareille.

— C'était peut-être pour une autre raison, dit doucement Mallory. Il croyait peut-être que c'était un autre genre de message.

— Un autre genre de message ? (Miller haussait un sourcil comme

seul il savait le faire.) Quel genre de... »

Un regard d'Andréa lui fit changer d'avis : il préféra en rester là. Mallory s'était enfoui dans une réflexion profonde.

Mais cela ne dura pas longtemps. De l'air d'un homme qui vient de tomber sur la bonne conclusion, Mallory releva la tête et cria à Maria de s'arrêter. Ils attendirent ensemble que Reynolds et Groves aient rejoint.

— « Un bon nombre d'options restent ouvertes devant nous, dit Mallory. À tort ou à raison, voici celle que j'ai choisie. (Il sourit légèrement.) À tout prendre, je l'ai peut-être choisie simplement parce que c'est celle qui nous sortira d'ici le plus vite. J'ai parlé avec le major Broznik, et j'ai trouvé ce que je voulais. Il m'a dit que les espions partisans ont découvert où sont retenus nos quatre agents capturés.

— Vraiment ? dit Reynolds. Alors pourquoi les Partisans ne font-ils rien ?

— Pour la bonne raison que l'endroit en question se situe profond en territoire allemand. Dans une forteresse imprenable, en haute montagne.

— Et nous, alors ? Qu'est-ce que nous allons faire pour les agents alliés enfermés dans la forteresse imprenable ?

— C'est très simple, dit Mallory. Enfin, en théorie, c'est très simple. Nous les tirons de là, et ce soir nous filons d'ici. »

Reynolds et Groves se regardèrent, consternés. Andrea et Miller s'efforçaient plutôt de ne regarder nulle part.

— « Vous êtes fou ! dit Reynolds avec une grande conviction.

— Vous êtes fou, monsieur ! » corrigea Andrea.

Reynolds regarda Andrea sans comprendre, puis revint à Mallory.

— « Il faut bien que vous soyez fou ! insista-t-il. Filer ? Filer où, nom de Dieu ?

— On rentre. En Italie.

— En Italie ! (Reynolds eut besoin de quelques secondes pour digérer cette information sensationnelle. Puis il demanda d'un ton sarcastique :) En avion, sans doute ?

— À la nage, ça fait un peu long, même pour un jeune costaud dans votre genre.

— En avion ? (Groves semblait légèrement abasourdi.)

— En avion. À dix kilomètres d'ici, il y a un plateau, très haut dans la montagne ; en gros, les Partisans le contrôlent. Il y aura un avion là-haut, ce soir. À neuf heures. »

— « Il y aura un avion là-haut, ce soir. À neuf heures. C'est vous qui avez simplement arrangé ça ?...

— Comment aurais-je fait ? Nous n'avons plus de radio. »

Le visage méfiant de Reynolds était merveilleusement à la hauteur

du scepticisme contenu dans sa voix.

— « Mais comment pouvez-vous en être si sûr ? Comme ça, à neuf heures ? »

— Parce que, à partir de six heures ce soir, un bombardier Wellington passera toutes les trois heures au-dessus du terrain. Pendant toute la semaine, si nécessaire. »

Mallory talonna son poney, et la troupe se remit en marche, Reynolds et Groves reprenant leur habituelle position à la traîne. Au bout d'un moment, Reynolds cessa de planter des regards soupçonneux et hostiles dans le dos de Mallory, et se tourna vers Groves.

— « Parfait, parfait, parfait. C'est formidable ! Il se trouve qu'on nous a envoyés au camp de Broznik. Il se trouve qu'on savait où étaient les quatre agents disparus. Il se trouve qu'un avion survolera un certain terrain à une certaine heure. Seulement il se trouve aussi que je sais qu'il n'y a pas de piste d'atterrissage sur le haut plateau ! Alors ? Toujours persuadé qu'on joue cartes sur table ? »

L'air sinistre de Groves démontrait le peu de fondement d'une telle question.

— « Quoi faire, bon Dieu ? »

— Surveiller nos arrières. »

Cinquante mètres en avant, Miller s'éclaircit la gorge.

— « Reynolds semble avoir beaucoup moins confiance en vous, monsieur.

— Ce n'est pas surprenant, dit sèchement Mallory. Il croit que c'est moi qui ai planté ce couteau dans le dos de Saunders. »

Cette fois, Andréa et Miller se regardèrent. Consternés. Pour autant que le leur permettaient leurs faciès de vieux joueurs de poker...

VII

VENDREDI 10 heures – 12 heures

Un kilomètre avant d'arriver au campement de Neufeld, ils rencontrèrent le capitaine Droshny et une demi-douzaine de Cetniques. Si l'accueil de Droshny manquait notablement de cordialité, du moins se maintenait-il, au prix de Dieu sait quels efforts, dans un semblant d'inoffensive neutralité.

— « Alors vous êtes revenus ? »

— Comme vous pouvez voir ! » dit Mallory.

Droshny montra les poneys.

— « On voyage dans le confort ? »

— Cadeau de notre bon ami le major Broznik. (Mallory sourit largement.) Il croit que cela nous fera arriver plus vite à Konjic ! »

Ce que pouvait croire ou non le major Broznik ne semblait présenter aucun intérêt pour Droshny. Il haussa les épaules, fit pivoter son cheval et reprit au grand trot la direction du campement de Neufeld.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre dans le camp, Droshny conduisit immédiatement Mallory au baraquement de Neufeld. L'accueil de Neufeld ne fut pas non plus réellement extatique, mais sa neutralité demeurait empreinte d'une petite ombre de bienveillance. D'un rien de surprise, également.

— « Je vous avoue, capitaine, que je ne m'attendais pas à vous revoir. Il y a tellement de... euh... d'impondérables ! Croyez bien que je suis enchanté de vous voir là : vous ne seriez pas revenus sans les renseignements que je vous ai demandés. Et maintenant, capitaine Mallory, passons à nos affaires ! »

Mallory contemplait Neufeld sans enthousiasme.

— « J'ai peur que vous ne fassiez pas un associé très valable. »

— Non ? dit poliment Neufeld. En quel sens ?

— Les bons associés en affaires ne se font pas de mensonges. Bon, vous aviez dit que Vukalovic massait ses troupes, et c'est exact. Mais pas pour attaquer, comme vous le prétendiez. Pour se défendre, au contraire, contre l'assaut final allemand, contre l'assaut qui doit les exterminer une fois pour toutes. Et ils pensent que cet assaut est imminent.

— Allons, allons ! raisonna Neufeld. Vous n'attendiez quand même pas de moi que je dévoile nos secrets militaires – que vous auriez pu, je dis auriez pu, passer à l'ennemi – avant d'avoir fait vos preuves. Ne vous faites pas si naïf ! À propos de cet assaut éventuel : qui vous a donné l'information ?

— Le major Broznik. (Le souvenir fit sourire Mallory.) Il était très expansif. »

Neufeld se pencha en avant, sa tension d'esprit se reflétant sur l'immobilité de son visage, dans la façon dont il scrutait Mallory.

— « Et ont-ils dit s'ils savaient d'où viendrait l'attaque ?

— Je n'ai que le nom. Le pont de Neretva. »

Neufeld se laissa aller sur son siège, exhala un long soupir silencieux, et sourit pour effacer l'offense de ce qu'il allait dire.

— « Mon ami, si vous n'étiez pas anglais, traître, déserteur et trafiquant de drogue, vous mériteriez la Croix de Fer. À propos, vous êtes dédouané par Padoue... Le pont de Neretva ? Vous en êtes sûr ?

— Vous ne croyez pas ce que je vous dis ? s'irrita Mallory.

— Mais si, mais si ! Façon de parler. (Neufeld se concentra un instant, puis répéta doucement :) Le pont de Neretva... Cela concorde avec tout ce que nous supposions.

— Épargnez-moi ce que vous supposiez, dit grossièrement Mallory. Maintenant, occupons-nous de mes affaires, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Nous vous avons donné satisfaction, n'est-ce pas ? Nous avons satisfait vos désirs, vous avez le renseignement que vous vouliez ? Alors faites-nous ficher le camp d'ici, faites-nous envoler pour un territoire sous contrôle allemand. En Autriche ou en Allemagne, si vous voulez ; le plus loin d'ici, ce sera le mieux. Vous savez ce qui nous attend si nous retombons jamais aux mains des Anglais ou des Yougoslaves ?

— Ce n'est pas difficile à deviner, dit cordialement Neufeld. Mais ne me jugez pas si mal, cher ami. Votre départ pour un endroit sûr est déjà organisé. Un certain chef du Renseignement militaire d'Italie du Nord aimerait beaucoup faire personnellement votre connaissance. Il a ses raisons de croire que vous pourriez lui être d'une grande utilité. »

Mallory pencha la tête. Il comprenait.

* * *

Le général Vukalovic braqua ses jumelles sur le col de Zenica. De plus près, c'était une très étroite vallée forestière, serrée entre deux hauts massifs escarpés à peu près identiques d'aspect comme de taille.

Les chars du 11^e corps d'armée allemand n'étaient pas difficiles à repérer : les Allemands ne s'étaient pas donné la peine de les camoufler, ni même de les dissimuler, tant étaient grandes leur

confiance en eux-mêmes et leur certitude quant à l'issue de la bataille à venir. On distinguait très bien les hommes de troupe en train de travailler sur quelques véhicules immobilisés. D'autres chars reculaient, faisaient demi-tour, manœuvraient pour venir se ranger en formation, comme si l'assaut n'avait plus posé qu'un problème de minutes. On entendait rugir sans relâche les énormes moteurs des Tigres.

Vukalovic posa ses jumelles pour crayonner quelques chiffres de plus sur une feuille de papier qui en était déjà couverte, se livra à quelques exercices d'addition, repoussa papier et crayon de côté en soupirant, et se tourna vers le colonel Janzy, lequel était en train de se livrer au même genre de calculs. Vukalovic lui fit la grimace.

— « Toutes mes excuses à votre état-major, colonel. Ils savent compter tout aussi bien que moi. ».

* * *

Pour une fois, l'éclatant et avantageux sourire de pirate du capitaine Jensen marquait une pause. À vrai dire, pour le moment il n'y avait plus de sourire du tout. Les généreuses proportions de la physionomie de Jensen rendaient difficile une réelle décomposition de ses traits. Mais son visage tiré, grave, trahissait sans nul doute la tension, l'angoisse, l'insomnie, alors qu'il faisait les cent pas au Q.G. opérationnel de la 5^e Armée.

Il ne se livrait pas seul à cet exercice. À ses côtés, pas pour pas, un solide officier grisonnant, portant uniforme de général de division de l'armée anglaise, accomplissait exactement la même allée et venue avec un même visage. Alors qu'ils atteignaient ensemble l'extrémité de la pièce, le général s'arrêta pour lancer un regard interrogateur au sergent casqué d'écouteurs, assis devant un imposant émetteur RCA. Ledit sergent secoua lentement la tête. Les deux hommes reprirent leur alerte footing.

— « Le temps passe ! dit brusquement le général. Vous admettez, Jensen, que lorsque vous lancez une action importante, il vous est ensuite difficile de l'arrêter.

— Je m'en rends compte, soupira Jensen. Quels sont les derniers rapports de reconnaissance, monsieur ?

— Les rapports, ce n'est pas ce qui manque, répondit amèrement le général, mais Dieu seul saurait qu'en faire. Une intense activité règne le long de la Ligne Gustav, qui met en jeu, à ce qu'il semble, deux Panzerdivision, une division d'infanterie allemande, une division d'infanterie autrichienne, et deux Jaegerbattalion – leurs merveilleux chasseurs alpins. Ils ne préparent pas une offensive. Premièrement, ce serait difficile à partir de la région où ont lieu toutes ces manœuvres.

Deuxièmement, s'ils préparaient une offensive, ils prendraient un soin du diable à tenir leurs préparatifs secrets.

— Toute cette activité, alors ? S'ils n'ont pas l'intention d'attaquer ? »

Le général soupira.

— « De source autorisée, on considère que tous ces préparatifs annoncent un retrait éclair. De source autorisée ! Tout ce que je vois, c'est que ces divisions pourries sont toujours sur la Ligne Gustav ! Jensen, qu'est-ce qui a mal tourné ? »

Jensen releva les épaules, sans espoir.

— « Un rendez-vous radio était prévu toutes les deux heures à partir de quatre heures du matin, et...

— Aucune espèce de contact n'a eu lieu. »

Jensen resta silencieux.

Le général le considéra d'un air méditatif.

— « Le meilleur en Europe occidentale, aviez-vous dit !

— Oui, c'est ce que j'avais dit. »

* * *

Les silencieux soupçons du général quant à la qualification des agents sélectionnés par Jensen pour l'opération Force 10 se seraient considérablement aggravés s'il avait pu se transporter en ce moment même auprès de ces agents, dans la hutte de passage du campement bosnien du Hauptmann Neufeld. Ils ne faisaient aucunement preuve de l'harmonie, de la compréhension, de la confiance mutuelle implicite auxquelles on pourrait s'attendre de la part d'une équipe opérationnelle cotée parmi les meilleures. L'atmosphère était au contraire singulièrement chargée de ressentiment et de suspicion, de mésentente et d'hostilité, une atmosphère si lourde qu'elle en était presque palpable. Reynolds se confrontait à Mallory sans parvenir à se contrôler.

— « Je veux savoir maintenant ! criait-il.

— Parlez moins fort, dit sévèrement Andréa.

— Je veux savoir maintenant ! répéta Reynolds d'une voix qui pour avoir considérablement baissé n'en demeurerait pas moins exigeante.

— Vous saurez quand le moment sera venu. (Mallory gardait toujours une voix aussi neutre, aussi paisible.) Nous n'y sommes pas encore. Ce que vous ne savez pas, on ne pourra pas vous le faire dire. »

Reynolds serra les poings et fit un pas en avant.

— « Est-ce que vous essayez d'insinuer que...

— Je n'insinue rien du tout... J'avais raison à Termoli, sergent. Vous ne valez pas mieux qu'une bombe à retardement.

— C'est possible ! (Maintenant, Reynolds était carrément hors de lui.) Mais au moins, une bombe, c'est quelque chose d'honnête !

— Répétez ce que vous venez de dire demanda tranquillement Andrea.

— Quoi ?

— Répétez ce que vous avez dit.

— Écoutez, Andrea...

— Colonel Stravos, fiston.

— Oui, monsieur.

— Répétez ça, et je vous garantis un minimum de cinq ans pour insubordination en première ligne.

— Oui, monsieur. (L'effort physique de Reynolds pour se dominer était sensible à chacun.) Mais pourquoi ne nous dit-il pas ses plans pour l'après-midi, alors que, d'un autre côté, il nous explique que nous partons ce soir de cet endroit, Ivenici ?

— Parce que, nos plans, c'est quelque chose que les Allemands, peuvent contrarier, dit patiemment Andrea. S'ils en ont connaissance. S'ils font parler l'un de nous sous la contrainte. Mais ils ne peuvent rien contre Ivenici : le plateau est aux mains des Partisans. »

Pacifique, Miller détourna la conversation.

— « Vous avez dit deux mille mètres d'altitude, dit-il à Mallory. La neige doit être drôlement épaisse. Comment quelqu'un peut-il espérer enlever tout ça, bon sang ?

— Je ne sais pas, dit vaguement Mallory. Quelqu'un aura peut-être une idée. »

* * *

Sur le plateau d'Ivenici, à plus de deux mille mètres d'altitude, quelqu'un avait eu effectivement une idée.

Le plateau d'Ivenici était un désert de blancheur désolée, et, pendant de nombreux mois de l'année, un désert de froid terriblement mordant, mugissant, hostile, totalement opposé à toute vie humaine, à toute présence humaine. Le plateau butait à l'ouest sur une paroi de cent cinquante mètres plus ou moins verticale, sur laquelle subsistaient çà et là, parmi les plaques de glace, de rares bouquets de sapins rabougris qui étaient parvenus à croître sur de minuscules corniches, et dont les branches pendaient pauvrement sous le poids de la neige gelée. À l'est, le plateau ne butait sur rien du tout : une ligne coupée au couteau marquait le sommet de la paroi qui tombait directement dans les vallées inférieures.

Le plateau proprement dit consistait en une surface de neige absolument uniforme, sur laquelle la réverbération du soleil devenait dangereuse pour la vue. Cela faisait peut-être huit cents mètres en

longueur, et jamais plus d'une centaine de mètres de largeur. À l'extrémité sud, le plateau remontait brusquement pour se confondre avec la paroi un peu plus haut.

Sur cette proéminence avaient été montées deux tentes blanches, une petite et une grande. Debout devant la petite, deux hommes discutaient. Le plus grand et le plus âgé, celui qui portait un gros pardessus et des lunettes noires, c'était le colonel Vis, commandant une brigade de Partisans basée à Sarajevo. L'autre, plus jeune et plus frêle, c'était son adjoint le capitaine Vlanovic. Les deux hommes couvraient du regard toute la longueur du plateau.

— « Il doit sûrement y avoir des moyens plus faciles de faire ça, dit le capitaine Vlanovic d'une voix contrariée.

— Indiquez-les-moi, Baris, mon garçon, et je les emploierai immédiatement. (Et la voix et l'aspect du colonel Vis dégageaient une impression de très grand équilibre et de compétence.) Des bulldozers, je vous l'accorde, nous auraient été bien utiles ; de même que des chasse-neige. Mais vous conviendrez que l'escalade par de tels engins des parois verticales qui montent jusqu'ici aurait demandé de la part des conducteurs une habileté considérable. D'ailleurs, à quoi sert une armée, sinon à marcher ?

— Oui, mon colonel ! » dit Vlanovic d'un ton respectueux et dubitatif.

Face à eux, au nord du plateau et au-delà, une vingtaine de pics, les uns sombres et déchiquetés, les autres adoucis de neige et de reflets roses, montaient en flèche dans le bleu pâle du ciel sans nuage. C'était un panorama grandiose.

Mais le spectacle offert à ce moment-là par le plateau lui-même était encore plus impressionnant. Une solide phalange d'un millier de soldats en uniformes gris chamois de l'armée yougoslave – du moins pour sa moitié, le reste de la phalange présentant une diversité vestimentaire aussi bigarrée qu'internationale – avançait sur la neige vierge à une vitesse de tortue.

La phalange était large de cinquante personnes soudées bras dessus bras dessous, penchées en avant, cinquante personnes qui avançaient péniblement dans la neige avec une douloureuse lenteur. Et il y avait vingt rangs de cinquante personnes. La lenteur de leurs pas ne recelait aucun mystère : la première ligne d'hommes labourait littéralement la neige de la moitié de leurs corps, enfoncés jusqu'à la taille. Et l'épuisement avait déjà gagné les visages. C'était un travail réellement exténuant, impitoyable, qui faisait battre le pouls deux fois plus vite, à cette altitude. Il fallait lutter pour aspirer un souffle d'air. Les jambes devenaient de plomb, les membres étaient au supplice et, seule, la douleur pouvait convaincre leur propriétaire qu'ils lui appartenaient toujours.

Il n'y avait pas que des hommes. Après les cinq premières lignes de soldats, il y avait à peu près autant de femmes et de jeunes filles que d'hommes. Mais tout le monde était tellement emmitoufflé pour se protéger du froid glacial et du vent cinglant qu'il était presque impossible de faire la différence. Les deux derniers rangs se composaient exclusivement de *partisankas*, et elles-mêmes enfonçaient encore dans la neige jusqu'aux genoux, ce qui démontrait, s'il en avait été besoin, l'ampleur, de la tâche à accomplir.

Ce spectacle fantastique n'était pas si rare dans la Yougoslavie en guerre. Les terrains d'aviation des plaines, entièrement investis par les divisions blindées de la Wehrmacht, demeuraient interdits en permanence aux Yougoslaves, et c'était de cette façon que les Partisans avaient aménagé leurs propres pistes dans les montagnes. Devant une telle épaisseur de neige, et dans des zones totalement inaccessibles aux moyens mécaniques, il leur fallait en passer par là.

— « Eh bien, Boris, mon garçon ! dit le colonel Vis en s'arrachant à sa contemplation. Vous croyez que nous sommes ici pour les sports d'hiver ? Occupez-vous un peu du ravitaillement et des popotes. Nous allons dépenser aujourd'hui les rations de toute une semaine en repas chauds et en soupe.

— Oui, mon colonel ! (Vlanovic ôta sa toque de fourrure à oreillettes afin de mieux entendre une rumeur lointaine d'explosions qui commençait à monter du nord. Mais qu'est-ce que c'est ?

— Le son porte loin, dans l'air pur de nos montagnes yougoslaves, n'est-ce pas ? dit Vis d'un air rêveur.

— S'il vous plaît, mon colonel ?

— Ceci, mon garçon, dit Vis avec une satisfaction certaine, c'est la base de chasseurs Messerschmitts de Novo Derventa qui est en train de prendre la plus belle dégelée de sa carrière.

— Mon colonel ?... »

Vis eut un profond soupir de longue patience.

— « Un jour ou l'autre, je finirai bien par faire de vous un soldat. Les Messerschmitts, Boris, ce sont des avions de chasse équipés de méchants canons et de mitrailleuses. Or, quelle est en ce moment même, en Yougoslavie, la cible la plus idéale pour de tels chasseurs ?

— Quelle est la... (Vlanovic s'interrompt et reporta son regard vers la laborieuse phalange.) Oh !...

— Oui : oh ! La British Air Force a retiré six de ses meilleurs bombardiers lourds Lancaster du front italien, seulement pour s'occuper de nos petits amis de Novo Derventa. (Lui aussi se découvrit afin de mieux entendre.) Durs à la tâche, hein ? Quand ils en auront fini, pas un seul Messerschmitt ne pourra décoller de ce terrain avant une semaine. En admettant qu'il en reste un seul capable de prendre l'air.

— Vous me permettez une remarque, mon colonel ?

— Ne vous gênez pas, capitaine Vlanovic.

— Il y a d'autres bases de chasseurs.

— C'est vrai. (Vis montra le ciel.) Vous voyez quelque chose ? »

Vlanovic se démancha le cou, plissa les yeux dans le soleil aveuglant, examina le ciel bleu d'un vide étonnant et secoua la tête.

— « Moi non plus, avoua Vis. Pourtant, à sept mille mètres – et leurs équipages doivent être aussi frigorifiés que nous : – plusieurs escadrilles de Beaufighters vont continuer à patrouiller jusqu'à ce que la nuit tombe.

— Mais enfin, qui est-ce, mon colonel ? Qui peut se permettre de mobiliser tous nos hommes, et des escadrilles de bombardiers, et des escadrilles de chasseurs ?

— Un certain capitaine Mallory, je crois.

— Un capitaine ? Comme moi ?

— Un capitaine. Mais je ne sais pas s'il est exactement comme vous. De toute façon, ce n'est pas le grade qui compte. C'est le nom. Mallory.

— Jamais entendu parler de lui.

— Ça viendra, mon garçon, ça viendra !

— Mais... cet homme, Mallory, qu'est-ce qu'il cherche exactement à faire, avec tout ça ?

— Vous lui demanderez ce soir quand vous le verrez.

— Quand je... il va venir ici ce soir ?

— Oui, ce soir. S'il est encore en vie à ce moment-là. »

* * *

Suivi de Droshny, Neufeld entra d'un pas rapide et assuré dans la hutte-radio : une pauvre table, deux chaises boiteuses, un gros émetteur portatif, et rien de plus. Le caporal allemand assis devant la radio tourna une tête interrogative.

— « Le Q.G. du 7^e corps de blindés au pont de Neretva, lui ordonna Neufeld. (Il semblait au mieux de sa forme.) Je voudrais parler au général Zimmermann personnellement ! »

Le caporal acquiesça, composa l'indicatif d'appel, et obtint une réponse en quelques secondes. Il écouta un instant, puis s'adressa à Neufeld : « Le général arrive tout de suite, mon capitaine. »

Neufeld tendit la main, se saisit des écouteurs et indiqua la direction de la sortie. Le caporal se leva et quitta la hutte. Neufeld prit sa place et se coiffa des écouteurs. Quelques secondes plus tard, alors qu'une voix se mettait à crépiter dans ses oreilles, il se redressa automatiquement sur son siège.

— « Hauptmann Neufeld à l'appareil, Herr General ! Les Anglais

sont revenus. Ils m'ont informé que la division de Partisans de la Cage de Zenica s'attendait à une attaque à grande échelle à partir du sud, du pont de Neretva. »

— « Vraiment ?... »

Confortablement installé sur un siège pivotant à l'arrière du camion-radio garé sur la première ligne d'arbres, exactement au sud du pont de Neretva, le général Zimmermann ne prenait pas la peine de cacher sa satisfaction. On avait roulé la capote du camion. Il ôta sa casquette, afin de mieux profiter de ce petit soleil de printemps.

— « Très intéressant ! reprit-il. Quelque chose d'autre ?

— Oui. (La voix de Neufeld sortait métalliquement du haut-parleur.) Ils ont demandé à être envoyés à l'abri par avion. Loin derrière nos lignes, ou même en Allemagne. Ils ne se sentent pas... euh... en sécurité, ici.

— Bien, bien, bien ! Ils ne se sentent pas en sécurité ! (Zimmermann y trouva matière à une rapide réflexion.) Vous êtes pleinement informé de la situation, Hauptmann Neufeld ? Vous êtes conscient de l'équilibre minutieux des... des subtilités que cela comporte ?

— Oui, Herr General !

— Cela demande un instant de réflexion. Ne quittez pas. »

Nonchalant, Zimmermann se balança d'avant en arrière pour mieux ruminer sa décision. Il regardait sans les voir les prairies bordant la rive sud de la Neretva, la rivière filant sous le pont d'acier, puis les prairies de l'autre rive qui montaient rapidement jusqu'à la redoute de rochers constituant la première ligne de défense des Partisans du colonel Lazlo. S'il orientait son regard vers l'est, il pouvait voir venir quasiment de face le flot tumultueux, blanc-vert, alors que sur les deux rives les prairies se rétrécissaient de plus en plus à mesure que la Neretva s'incurvait au nord et disparaissait finalement derrière les parois de la gorge d'où elle jaillissait sans relâche. Un quart de tour de plus, vers le sud, et il pouvait plonger dans la forêt de pins. C'était une forêt de pins déserte et inoffensive. Puis les yeux s'habituèrent à la pénombre, et surgissaient alors des dizaines et des dizaines de formes rectangulaires rendues invisibles et du ciel et de la rive nord de la Neretva par quantité de bâches, de filets de camouflage, et d'énormes tas de branches mortes. La vue de ces premiers éléments camouflés de ses deux Panzerdivision aida quelque peu Zimmermann à retrouver ses esprits. Il saisit le micro.

— « Hauptmann Neufeld ? J'ai décidé d'une ligne de conduite, et vous voudrez bien l'exécuter en suivant scrupuleusement les détails... »

Droshny ôta l'autre paire d'écouteurs, dont il était coiffé, et s'adressa à Neufeld d'un air dubitatif :

— « Est-ce que le général n'y va pas un peu fort ? »

— Le général Zimmermann sait toujours ce qu'il fait, le rassura Neufeld. Sa connaissance psychologique des capitaines Mallory de ce monde s'avère toujours juste à cent pour cent.

— Je l'espère ! (Droshny n'était pas convaincu.) Je l'espère, pour nous ! »

Ils quittèrent la hutte. Au passage, Neufeld dit à l'opérateur radio : « Vous m'enverrez le capitaine Mallory. Et le sergent Baer. »

Quand Mallory entra dans le bureau de Neufeld, Droshny et Baer étaient là. Neufeld se montra sec et affairé.

— « Un avion-ski doit vous emmener, ce sont les seuls appareils qui peuvent se poser sur ces saletés de montagnes. Le départ aura lieu à quatre heures, vous avez le temps de dormir quelques heures. Des questions ? »

— Où est la piste d'atterrissage ?

— Une clairière à un kilomètre d'ici. Autre chose ?

— Non, rien. Faites-nous partir d'ici, c'est tout.

— N'ayez aucun souci à mon endroit ! scanda Neufeld. Ma seule ambition est de vous voir filer à l'abri. Franchement, Mallory, vous n'êtes pour moi qu'un embarras, et le plus tôt vous serez parti, ce sera le mieux. »

Mallory acquiesça et sortit, Neufeld se retourna vers Baer.

— « J'ai un petit travail à vous confier, sergent Baer. Petit mais très important. Écoutez-moi bien. »

Dehors, Mallory traversa le dégagement, l'air pensif. Alors qu'il approchait de la hutte de passage, Andréa en sortit et le croisa sans un mot, auréolé de fumée de cigare, les sourcils froncés. Mallory pénétra dans la hutte, où Petar était encore en train de jouer sa version yougoslave de *The girl I left behind me*. C'était sûrement son morceau favori. Maria, Reynolds et Groves, assis par terre, ne disaient rien.

Miller, à demi allongé dans son sac de couchage, compulsait son volume de poésie.

Mallory montra la porte.

— « Il y a quelque chose qui dérange notre ami ? »

Miller ricana quelque peu et montra Petar.

— « Il joue l'air préféré d'Andréa, une fois de plus. »

Mallory sourit brièvement et se retourna vers Maria.

— « Dites-lui de cesser de jouer. Nous partons cet après-midi, et nous avons tous besoin d'un maximum de sommeil. »

— On pourra dormir dans l'avion, se renfrogna Reynolds. On pourra dormir en arrivant à destination, quelle qu'elle soit.

— Non, dormez maintenant.

— Pourquoi maintenant ?

— Pourquoi maintenant ? (Les yeux de Mallory semblaient

examiner un objectif lointain.) Parce que, dit-il d'une voix tranquille, maintenant, c'est le seul moment dont on puisse disposer. »

Cela eut un effet bizarre sur Reynolds. Pour la première fois de la journée, son visage ne montrait ni hostilité ni soupçon. Il était, surtout intrigué. On pouvait même déceler en lui comme une première et vacillante lueur de compréhension.

* * *

Sur le plateau d'Ivenici, la phalange était toujours en mouvement. Mais elle ne semblait plus constituée d'êtres humains. Des automates en mauvais état, des zombies revenus d'entre les morts en trébuchant, leurs visages tordus de douleur et d'une fatigue inimaginable, leurs membres en feu et leurs esprits ? paralysés. À chaque seconde, quelqu'un tombait et ne se relevait pas. On l'emportait, et il allait rejoindre les dizaines de corps allongés dans un état proche du coma, à côté de ce chantier des premiers âges. Des *partisankas* faisaient tout leur possible pour aider la vie et la chaleur à reprendre le dessus, à grand renfort de gamelles de soupe fumante et de généreuses rasades de *raki*.

Le capitaine Vlanovic parlait au colonel Vis d'une voix défaite, où perçait une gravité infinie.

— « C'est de la folie, mon colonel, de la pure folie ! Ce n'est pas possible, vous voyez bien que ce n'est pas possible ! Jamais nous, ne... regardez, mon colonel : rien que pour les deux premières heures, deux cent cinquante évanouissements ! L'altitude, le froid, l'épuisement physique total. C'est de la folie !

— La guerre, en général, c'est de la folie, répondit Vis avec simplicité. Allez à la radio, demandez encore cinq cents hommes. »

VIII

VENDREDI 15 heures – 21 heures 15

C'était parti, Mallory le savait. Il regarda Andrea, et Miller, et Reynolds, et Groves, et il sut qu'eux aussi savaient. Il voyait se refléter sur leurs visages ce qui se passait exactement en lui-même. Une tension explosive, une vigilance susceptible de passer à l'action sur un simple déclic de détente. Il venait toujours, ce moment de vérité qui montrait quiconque sous son vrai jour. Mallory s'était demandé ce qu'il fallait attendre de Reynolds et de Groves : il savait maintenant qu'ils seraient à la hauteur. Il ne se posait aucune question sur Miller et Andrea, il les connaissait trop bien. Quand tout semblait perdu, Miller se surpassait encore, tranquillement. Quant à Andrea le nonchalant, il pouvait sortir instantanément de sa torpeur pour devenir alors une fantastique machine à se battre, un être fou furieux commandé par un esprit froidement calculateur, tel que Mallory n'en avait jamais rencontré en dépit de toute son expérience.

Quand Mallory prit la parole, ce fut d'une voix aussi impersonnelle qu'à l'ordinaire.

— « Notre départ est prévu pour quatre heures. Il est trois heures. Avec un peu de chance, on devrait les prendre au dépourvu. Tout est bien clair ? »

Reynolds avait du mal à en croire ses oreilles.

— « Vous voulez dire que s'il y a un os, on tire ? »

— Vous tirez, et vous tirez pour tuer. C'est un ordre, sergent.

— Vrai de vrai, dit Reynolds, je n'ai pas la moindre idée de ce qui se prépare ! »

Il était clair à chacun que Reynolds avait fini par renoncer à essayer de se faire sa petite idée de ce qui se préparait.

Mallory et Andréa quittèrent la hutte et se dirigèrent avec désinvolture vers le baraquement de Neufeld.

— « Ils ne se font pas d'illusions sur nous, vous savez, dit Mallory.

— Je sais. Où sont Petar et Maria ? »

— Peut-être en train de dormir ? Ça fait deux heures qu'ils sont sortis. Nous les retrouverons plus tard.

— Ce sera peut-être trop tard... Ils sont en grand danger, mon Keith !

— On ne peut pas faire l'impossible, Andréa. Je n'ai pensé qu'à ça pendant ces dix dernières heures. C'est un risque insupportable, mais je suis obligé de le prendre. Éléments sacrificiables, Andréa. Vous savez ce que cela signifierait si j'abattais mon jeu tout de suite.

— Oui, soupira Andréa. La fin de tout. »

Ils entrèrent chez Neufeld sans se donner la peine de frapper. Assis à son bureau, Droshny à ses côtés, Neufeld montra sa surprise avec mauvaise humeur.

— « J'avais dit quatre heures, pas trois !

— Vous n'y êtes pour rien, s'excusa Mallory. (Il referma la porte.) Veuillez ne pas faire de folies. »

Neufeld et Droshny n'en firent guère. Comme tout le monde en pareil cas, ils se contentèrent de contempler avec ahurissement la gueule des deux Lüger munis de longs silencieux de tôle perforée. Passa lentement un ange frappé de stupeur. Puis Neufeld prit la parole avec une certaine difficulté d'élocution.

— « Je suis impardonnable de vous avoir mésestimé à ce point !...

— Restez tranquille. Les espions de Broznik ont découvert l'endroit où se trouvent les quatre prisonniers anglais. En gros, nous savons où ils sont. Vous allez nous y conduire. Tout de suite.

— Vous êtes fou ! dit Neufeld d'un ton convaincu.

— Nous n'avons pas besoin de votre avis », dit Andréa.

Il se porta derrière Neufeld et Droshny, leur prit leurs pistolets, en éjecta les balles, et leur remit leurs pistolets dans leurs holsters. Puis il alla prendre dans un coin de la pièce deux pistolets mitrailleurs Schmeisser, et revint les déposer sur la table, l'un devant Neufeld, l'autre devant Droshny.

— « Gentlemen, dit affablement Andréa, vous voilà armés jusqu'aux dents !

— Et si nous refusions de venir avec vous ? » dit rageusement Droshny.

L'affabilité d'Andréa s'envola. Il fit posément le tour de la table et appliqua le silencieux de son Lüger sur la mâchoire de Droshny. Celui-ci hoqueta de douleur.

— « Je vous en prie, dit Andréa d'une voix presque suppliante, je vous en prie, ne me tentez pas. »

Droshny ne fit miroiter aucune tentation. Mallory s'approcha de la fenêtre. Dehors, à moins de dix mètres de là, déambulaient une douzaine de Cetniques, tous armés. À l'autre bout du dégagement, les portes des écuries étaient ouvertes. Cela signifiait que Miller et les deux sergents avaient pris position.

— « Vous allez traverser le dégagement jusqu'aux écuries, dit Mallory. Vous ne parlerez à personne, vous ne ferez aucun geste, aucun signal. Nous vous suivrons à dix mètres.

— À dix mètres ? Vous n'oserez pas braquer vos armes sur nous, là, dehors !

— En effet, convint Mallory, à partir du moment où vous aurez ouvert cette porte, vous vous trouverez dans la ligne de tir de trois Schmeisser, depuis les écuries. Si vous tentez quoi que ce soit – quoi que ce soit – vous serez hachés en morceaux. C'est pourquoi nous nous tiendrons assez loin derrière vous, nous ne tenons pas à subir le même sort. »

Sur un geste d'Andréa, Neufeld et Droshny accrochèrent à l'épaule leur Schmeisser déchargé, dans un silence hostile.

Mallory les examina un instant.

— « Je crois que vous feriez bien de penser un peu à l'allure que vous avez. Il y a quelque chose qui vous tracasse, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Si vous ouvrez la porte avec des têtes pareilles, Miller va vous descendre avant que vous ayez mis un pied dehors. Je vous prie de me croire ! »

Ils voulurent bien. Le temps que Mallory leur ouvre la porte, ils étaient parvenus à donner à leurs traits une expression fort voisine de la normale. Ils sortirent et prirent la direction des écuries. Quand ils furent à moitié chemin, Andréa et Mallory sortirent à leur tour et les suivirent. On leur accorda bien deux ou trois regards d'oisive curiosité, sans plus. Tout le monde avait le droit de se diriger vers les écuries, cela ne présentait aucun intérêt particulier.

C'est ainsi que, deux minutes plus tard, ils quittaient le campement. Comme il se devait, Neufeld et Droshny chevauchaient en tête. Droshny semblait particulièrement belliqueux, avec son Schmeisser, son pistolet, et sa collection de poignards de pirate à la ceinture. Derrière lui venait Andréa, qui avait manifestement des ennuis avec son propre Schmeisser : il le tenait à deux mains et l'examinait de près. Personne n'aurait fait la remarque saugrenue qu'il lui suffisait de relever le canon de dix centimètres et de presser la détente pour exterminer les deux hommes qui le précédaient. Derrière Andréa, Mallory et Miller chevauchaient de front. Tout comme Andréa, ils avaient plutôt l'air de s'ennuyer. Fermant la marche, Reynolds et Groves parvenaient presque à afficher la même nonchalance. Mais leurs regards montraient un rien d'attention en trop. Ils auraient fort bien pu s'en passer, car les sept hommes étaient sortis du camp, non seulement sans coup férir, mais sans provoquer le moindre zèle.

Le trajet dura deux heures et demie, presque entièrement consacrées à l'escalade. Un soleil rouge sang déclinait à l'ouest, entre les sapins raréfiés, lorsqu'ils débouchèrent dans une clairière qui, pour une fois, n'avait pas forme d'entonnoir mais se trouvait à niveau, comme un palier. Neufeld et Droshny firent halte et attendirent les autres. Mallory retint son poney, afin d'examiner à son aise la

construction posée au centre de la clairière : un blockhaus très bas, très ramassé, impressionnant de force avec ses fenêtres étroites munies de barreaux, surmonté de deux cheminées dont l'une fumait.

— « C'est ici ? demanda Mallory.

— Ce n'est pas la peine de le demander, dit Neufeld, la voix mauvaise. Vous croyez que j'aurais passé tout ce temps à vous conduire à un mauvais endroit ?

— Vous en êtes bien capable, dit Mallory. En tout cas, c'est un endroit charmant.

— L'armée yougoslave n'installait pas ses parcs à munitions dans des hôtels de luxe.

— Bien évidemment ! » convint Mallory.

À son signal, ils lancèrent leurs poneys au-travers de la clairière. Deux plaques de blindage s'escamotèrent du mur de façade, révélant ainsi deux embrasures où pointaient des mitrailleuses. Exposés comme ils l'étaient, les sept cavaliers s'en remettaient à la merci de ces menaçantes bouches à feu.

— « Vos hommes savent monter la garde ! reconnut Mallory. Il ne doit pas en falloir beaucoup, pour tenir une telle place forte. Combien sont-ils ?

— Six, dit Neufeld à contrecœur.

— Sept et vous êtes mort, avertit Andréa.

— Six », répéta Neufeld.

Comme ils approchaient, et sans doute en vertu de l'ostensible présence de Neufeld et de Droshny, les canons firent marche arrière, les embrasures se refermèrent, et la lourde porte métallique de façade s'ouvrit. Un sergent apparut sur le pas de la porte et salua respectueusement, non sans un certain étonnement.

— « Quelle bonne surprise, Hauptmann Neufeld ! dit le sergent. Nous n'avons pas reçu de message radio nous informant de votre venue.

— C'est sans rapport avec le service. »

Neufeld les invita à entrer, mais Andréa insista courtoisement pour que l'officier allemand passât le premier, courtoisie appuyée d'une menaçante secousse de son Schmeisser. Neufeld entra, suivi de Droshny et des cinq autres.

Les fenêtres étaient si étroites que les lampes à huile ne constituaient pas un luxe. Leur pauvre lumière se trouvait heureusement doublée par la vertu d'un grand feu de bois ronflant dans la cheminée. Rien ne pouvait lutter contre la mélancolie des énormes murs de pierre brute, mais la pièce en elle-même se révélait étonnamment bien meublée d'une table, de chaises, de deux fauteuils et d'un divan. Il y avait même quelques mètres carrés de tapis. Des trois portes en vue, l'une était garnie de grosses barres de fer. Compte

tenu du sergent qui les avait accueillis, cela faisait trois soldats armés dans la pièce. Mallory fit signe à un Neufeld surtendu de fureur.

— « Amenez les prisonniers », dit Neufeld à l'un des gardes.

Le garde décrocha du mur une lourde clef et se dirigea vers la porte renforcée. Le sergent et le deuxième garde étaient occupés à fixer les panneaux blindés dans les embrasures. Andréa fit quelques pas qui le rapprochaient de ce côté-là, puis, tout d'un coup, projeta violemment le garde contre le sergent. Les deux hommes allèrent percuter l'autre garde, qui venait juste d'enfoncer la clef dans la serrure, et qui tomba lourdement au sol. Les deux autres hommes chancelaient à qui mieux mieux, mais ils réussirent à conserver un semblant d'équilibre, ou du moins à tenir sur leurs jambes. Furieux, tous trois s'étaient retournés vers Andréa sans comprendre, et tous trois se figèrent, fort sagement. Confronté à trois pas avec un pistolet mitrailleur Schmeisser, le sage ne manque jamais de se figer.

— « Il y a trois autres hommes, dit Mallory au sergent. Ou sont-ils ? »

Pas de réponse, sinon la hargne d'un regard furibond. Mallory répéta sa question, cette fois-ci en allemand aisé. Le garde l'ignora et consulta silencieusement Neufeld, qui lui présentait un visage de pierre aux lèvres serrées.

— « Vous êtes fou ? lança Neufeld au sergent. Vous ne voyez pas que ces hommes sont des tueurs ? Répondez-lui !

— Les gardes de nuit. Ils dorment. (Le sergent montra une porte.) Celle-ci.

— Ouvrez-la. Dites-leur de sortir. À reculons et les mains derrière la tête.

— Faites exactement ce qu'on vous dit ! » ordonna Neufeld.

Le sergent fit exactement ce qu'on lui disait, et les trois gardes au repos dans la pièce suivante ne se conduisirent pas autrement, tout esprit de rébellion semblant alors leur faire défaut. Mallory se retourna vers le garde qui tenait la clef, et qui s'était relevé péniblement, et lui indiqua la porte renforcée.

— « Ouvrez-la ! »

Le garde l'ouvrit en grand. Quatre officiers britanniques sortirent lentement, pleins d'hésitation. Une longue détention leur avait fait le teint pâle et la silhouette mince, cela dit ils étaient indemnes. Celui qui venait en premier, avec ses galons de major et sa moustache très Sandhurst – et, lorsqu'il prit la parole, un accent très Sandhurst – s'arrêta brusquement et fixa Mallory et ses hommes sans en croire ses yeux.

— « Dieu du Ciel, les gars, qu'est-ce que...

— Je vous en prie, l'interrompit sèchement Mallory. Désolé, mais plus tard ! Ramassez ce que vous avez de plus chaud et allez attendre

dehors.

— Mais... mais où nous emmenez-vous ?

— Home ! En Italie. Ce soir même. Je vous en prie, dépêchez-vous !

— En Italie ! Vous voulez dire que...

— Dépêchez-vous ! (Quelque peu exaspéré, Mallory jeta un coup d'œil à sa montre.) Nous sommes déjà en retard. »

Aussi rapidement que le leur permettait leur médiocre santé, les quatre officiers rassemblèrent ce qu'ils pouvaient avoir de plus chaud et filèrent dehors. Mallory s'adressa de nouveau au sergent :

— « Vous devez avoir des poneys, une écurie...

— Tout à fait derrière le blockhaus, répondit promptement le sergent. (Il avait opéré une rapide réadaptation aux nouvelles données de l'existence.)

— Voilà un bon garçon, approuva Mallory. (Il s'adressa à Groves et à Reynolds.) Il nous faut deux poneys de plus. Allez les seller, voulez-vous ? »

Les deux sergents sortirent. Sous la garde vigilante de Mallory et de Miller, Andréa fouilla les six gardes chacun à son tour, ne trouva rien, les poussa dans la cellule, tourna la lourde clef et la raccrocha à son clou. Puis, tout aussi méticuleusement, il fouilla Neufeld et Droshny. Lorsqu'il jeta tous les couteaux de Droshny dans un coin de la pièce, la physionomie de Droshny tourna à l'orage.

— « Je pourrais vous tuer, dit Mallory aux deux hommes, mais ce n'est pas nécessaire. On ne s'inquiétera pas de vous avant demain.

— Ni même avant plusieurs jours, probablement, insista Miller.

— Ce sont des poids morts, remarqua distraitement Mallory. (Il sourit.) Je ne résiste pas au plaisir de vous laisser un agréable petit sujet de réflexion, Hauptmann Neufeld. Histoire de vous occuper l'esprit en attendant que quelqu'un vienne vous sortir de là. (Comme Neufeld ne disait rien, il poursuivit :) Je veux dire, à propos de cette information que je vous ai donnée ce matin ? »

Neufeld se mit sur ses gardes.

— « Quoi, à propos de l'information que vous m'avez donnée ce matin ?

— Ceci. Ce n'était pas tout à fait exact, j'en ai peur.

Vukalovic s'attend à être attaqué du nord, du col de Zenica, pas du sud, pas du tout du pont de Neretva. Il y a, nous le savons, près de deux cents de vos chars massés juste au nord du col de Zenica, mais ils n'y seront plus, demain, à deux heures du matin, au moment prévu pour le lancement de l'offensive. Entre-temps, j'ai pu communiquer avec l'Italie, avec nos escadrilles de Lancaster. Réfléchissez, pensez à la jolie cible. Deux cents chars coincés dans un minuscule espace de cent cinquante mètres sur trois cents. La R.A.F. y sera à une heure trente. À deux heures, il n'y aura plus un seul char en service. »

Visage masqué, Neufeld le fixa un long moment. Puis, lentement, à voix basse, il lâcha : « Salopard ! Salopard ! Salopard !

— Insultez-moi, c'est tout ce que vous pouvez faire ! dit aimablement Mallory. Le temps qu'on vienne vous délivrer – en admettant que quelqu'un y pense –, ce sera de l'histoire ancienne. Rendez-vous après la guerre. »

Andrea boucla les deux hommes dans une pièce latérale, et pendit la clef avec celle de la cellule. Puis ils sortirent, fermèrent la porte d'entrée, accrochèrent la clef à un clou près de la porte, enjambèrent leurs poneys – Groves et Reynolds en avaient déjà sellé deux de plus – et se remirent aussitôt à grimper, Mallory étudiant la carte à la dernière lueur du crépuscule.

Leur chemin les faisait suivre la lisière d'un bois de pins. Moins de trois kilomètres après avoir quitté le blockhaus, Andrea arrêta son poney, mit pied à terre, souleva le pied droit de la bête et se mit à l'examiner attentivement. Les autres s'arrêtèrent.

— « Il a une pierre enfoncée dans le sabot, annonça, Andrea. Ça se présente mal, mais ça ira, j'arriverai à l'avoir. Ne m'attendez pas, je vous rattrape dans cinq minutes. » Mallory les invita à continuer. Resté seul, Andrea sortit un couteau et se mit au travail avec une conscience exemplaire. Au bout d'une minute il releva la tête et vit que les autres avaient disparu au coin du bois. Il rangea son couteau, puis emmena le poney, qui semblait se porter le mieux du monde, à l'abri des arbres, à l'un desquels il l'attacha. Il redescendit à pied en direction du blockhaus, s'arrêta, s'installa derrière un tronc et sortit ses jumelles de leur étui.

Il n'eut pas longtemps à attendre. En bas, au bord de la clairière, une silhouette apparut prudemment à côté d'un arbre. Andrea, couché dans la neige, ses jumelles glacées enfoncées dans ses orbites, n'eut aucune difficulté à opérer une identification immédiate : seul un débile mental aurait pu avoir oublié en un aussi bref délai la face de pleine lune et les quarante kilos excédentaires du petit et rondouillard sergent Baer.

Baer rentra dans la forêt, puis réapparut en tirant derrière lui une cordée de poneys dont l'un transportait sur le flanc un gros objet trapu. Deux autres poneys transportaient des personnes, mains liées au pommeau de leurs selles. Petar et Maria, aucun doute. Ensuite venaient quatre cavaliers armés. Le sergent Baer leur fit signe de le suivre dans la clairière, et bientôt ils furent tous hors de vue derrière le blockhaus. Andrea considéra pensivement la clairière à nouveau déserte, puis s'offrit un cigare et remonta la pente.

Le sergent Baer sortit une clef de sa poche. Mais il vit celle qui pendait au clou, à côté de la porte, et il remit la sienne dans sa poche. Il décrocha l'autre, ouvrit la porte et entra. Il examina les lieux un instant, puis décrocha l'une des clefs pendues au mur et ouvrit une porte. Hauptmann Neufeld apparut, souriant, et jeta un coup d'œil à sa montre.

— « Vous êtes très ponctuel, sergent Baer. Vous avez la radio ?

— Elle est dehors.

— Parfait, parfait ! (Neufeld regarda Droshny et sourit de nouveau.) Je crois qu'il est temps pour nous d'aller au rendez-vous que nous avons au plateau d'Ivenici. »

Le sergent Baer était plein de respect.

— « Comment pouvez-vous être si sûr que c'est bien le plateau d'Ivenici, Hauptmann Neufeld ?

— Comment j'en suis sûr ? Très simple, mon cher Baer. Parce que Maria... vous l'avez emmenée avec vous ?

— Mais certainement, Hauptmann Neufeld !

— Parce que Maria me l'a dit. C'est le plateau d'Ivenici et nulle part ailleurs. »

* * *

Sur le plateau d'Ivenici, la nuit était venue. Mais la phalange n'avait pas cessé, malgré l'épuisement des hommes, d'aplanir pied à pied une piste pour l'avion. Le travail se faisait maintenant moins cruel, moins terriblement exigeant, car on avait déjà considérablement piétiné la neige. Mais, même en tenant compte des forces neuves des cinq cents soldats supplémentaires, l'intensité de l'effort à fournir ne permettait pas à la phalange de montrer plus d'allant que la première ligne qui s'était acharnée contre la neige vierge.

D'autre part, la disposition n'était plus la même : au lieu de vingt rangs de cinquante, on avait cinquante rangs de vingt. En effet, après avoir dégagé un espace libre suffisant pour les ailes de l'appareil, il s'agissait maintenant de tasser une bande de roulement dont la dureté serait presque celle d'une piste de métal.

Le vent du nord filait des rubans déchirés de nuages devant la lune à son dernier quartier, blanche et étincelante. Et de longues ombres noires balayaient paresseusement le plateau. Un instant baignée d'une lueur d'argent la phalange disparaissait l'instant d'après dans l'obscurité. C'était un spectacle fantastique, féérique, d'une étrangeté à donner le frisson. Le colonel Vis disait au capitaine Vlanovic que, d'après lui, cela ressemblait à *L'Enfer de Dante*, mais en plus froid de cent degrés. En plus froid d'au moins cent degrés, avait corrigé le colonel : il ne connaissait pas la température exacte de l'enfer.

À vingt heures cinquante, ce fut ce spectacle qui s'offrit soudain aux yeux de Mallory et de ses hommes, alors qu'ils débouchaient au sommet d'une hauteur et qu'ils stoppaient leurs poneys à l'extrême bord du précipice, directement au-dessus de la limite ouest du plateau d'Ivenici. Durant deux bonnes minutes, ils restèrent sans bouger, sans parler, hypnotisés par la présence de mille hommes d'un autre monde qui, tête baissée, dos voûté, s'exténuaient à frotter le parquet de toute une plaine. C'était un spectacle unique, jamais vu auparavant, et qui ne leur serait jamais redonné. Enfin Mallory se secoua. Miller et Andrea lui rendirent lentement son regard où l'émerveillement le disputait à l'incrédulité. Tout cela était réel au-delà de toute contestation, mais quelque chose en eux refusait d'y croire. Mallory fit pivoter son poney à droite et ouvrit le chemin le long de la falaise, vers le point où elle voulait bien offrir une descente plus progressive.

Dix minutes plus tard les accueillait le colonel Vis.

— « Je n'espérais pas vous rencontrer, capitaine Mallory ! (Vis lui pompait le bras avec enthousiasme.) Grands dieux, je n'espérais pas vous voir là ! Vous... et vos hommes... devez avoir une remarquable faculté de survie !

— Vous me répétez ça d'ici quelques heures, dit ironiquement Mallory, et je vous jure que ça me fera plaisir !

— Mais c'est gagné, à présent ! L'avion doit être là dans... (Vis regarda sa montre.) Dans exactement huit minutes. Tout est prêt, sa piste l'attend, il pourra se poser et décoller sans difficulté, pourvu qu'il ne s'attarde pas trop dans le coin. Vous avez mené votre mission à bien de façon magistrale, vous avez eu la chance avec vous.

— On en reparlera dans quelques heures, répéta Mallory.

— Excusez-moi. (Vis ne pouvait pas cacher sa perplexité.) Mais vous croyez que quelque chose puisse arriver à l'avion ?

— Je ne pense pas qu'il arrive quoi que ce soit à l'avion. Mais ce qui est fait, ce qui est passé, c'est – ou plutôt... c'était – seulement le prologue.

— Le... le prologue ?...

— Laissez-moi vous expliquer. »

* * *

Neufeld, Droshny et le sergent Baer laissèrent leurs poneys à l'attache des derniers arbres et gravirent à pied la légère éminence, le sergent Baer s'empêtrant dans la neige sous le poids du gros émetteur fixé sur son dos. Non loin du sommet, ils s'aplatirent au sol et franchirent en rampant les derniers mètres. Ils s'arrêtèrent un peu avant le bord de la paroi qui tombait sur le plateau d'Ivenici. Neufeld décrocha ses jumelles de son épaule, puis les y remit : la lune venait

de sortir d'une écharpe de nuages, illuminant à flots la scène qui se déroulait en bas. Chaque détail se détachait noir sur blanc avec une telle phosphorescence, que l'usage de jumelles ne pouvait se justifier.

À droite, les tentes de commandement de Vis, à proximité desquelles avaient été hâtivement dressées les cuisines de campagne. Devant la plus petite des tentes, on voyait très bien une dizaine de personnes en train de discuter. Les trois hommes voyaient en même temps la phalange arriver au bout du terrain, juste sous le monticule où se trouvaient les tentes, et commencer à faire demi-tour avec une terrible lenteur, avec une terrible fatigue, pour refaire en sens inverse, sur la neige déjà terriblement martelée, le même piétinement inhumain. Tout comme Mallory et ses hommes quelque temps plus tôt, Neufeld, Droshny et Baer restèrent momentanément saisis par l'aspect surnaturel de la vision qui s'offrait à eux. Neufeld dut rassembler toute sa volonté pour détourner le regard et réintégrer un univers plus terre à terre.

— « Nos amis yougoslaves, murmura-t-il, sont vraiment trop aimables de se dépenser ainsi à notre seul profit. (Il se retourna vers Baer et lui montra l'émetteur.) Demandez le général, voulez-vous ? »

Baer se débarrassa de l'émetteur, le planta fermement dans la neige, monta l'antenne télescopique, régla la fréquence et tâtonna la manette. Il trouva le contact presque immédiatement, parla brièvement, et tendit le casque et le micro à Neufeld, qui les prit sans cesser de regarder en bas, toujours à demi hypnotisé par ce millier d'hommes et de femmes transformés en fourmis. Une voix grésilla dans les écouteurs, et le charme fut rompu.

— « Herr General ?

— Ah ! Hauptmann Neufeld ! Alors ? Qu'en est-il de mon interprétation de la mentalité britannique ?

— Vous avez raté votre vocation, Herr General ! Tout s'est passé exactement comme vous l'aviez prévu, il ne vous sera pas indifférent, Herr General, d'apprendre que la Royal Air Force doit pilonner le col de Zenica ce matin à une heure trente précise.

— Parfait, parfait ! dit pensivement Zimmermann. C'est intéressant. Mais guère surprenant.

— Non, Herr General. (Neufeld fut interrompu par Droshny qui lui touchait l'épaule pour lui signifier de regarder ce qui se passait au nord.) Un instant, Herr General !

Neufeld ôta le casque d'écoute et regarda vers le nord, il alla jusqu'à prendre ses jumelles, mais il n'y avait rien à voir. Par contre, il y avait indubitablement quelque chose à entendre : le vrombissement des moteurs d'un avion qui approchait. Neufeld reprit le casque.

— « Les Anglais sont d'une ponctualité sans reproche, mon général. Voilà l'avion.

— Excellent. Tenez-moi informé de ce qui se passe. »

Neufeld releva un de ses écouteurs. Au nord, il n'y avait toujours rien à voir, d'autant qu'un nuage avait étouffé la lune, mais le bruit des moteurs de l'avion se rapprochait de plus en plus. Brusquement, quelque part en bas sur le plateau, retentirent trois grands coups de sifflet. Immédiatement, la phalange se disloqua, hommes et femmes trébuchant pour escalader le remblai de neige. Environ quatre-vingts personnes restèrent le long de la piste, également espacées de chaque côté, comme il était manifestement prévu à l'avance.

— « Au moins, on peut dire qu'ils sont organisés », apprécia Neufeld.

Droshny eut son sourire de loup.

— « C'est tant mieux pour nous, hein ? »

— Tout le monde a l'air de faire de son mieux pour nous donner satisfaction, ce soir ! » convint Neufeld.

Le nuage fut emporté vers le sud, et la lumière blanche de la lune jaillit sur tout le plateau. Neufeld put immédiatement voir l'avion, à moins d'un kilomètre. Malgré son camouflage, on en distinguait tous les détails alors qu'il se laissait descendre vers le bout de la piste. Un autre grand coup de sifflet ; et les hommes alignés le long de la bande de roulement allumèrent leurs lampes de poche. Pour le moment, c'était du luxe, l'atterrissage pouvait se faire comme en plein jour, mais la lune pouvait toujours disparaître à la seconde.

— « Voilà, il va toucher, commenta Neufeld dans son micro. C'est un bombardier Wellington.

— Espérons que tout se passe bien, dit Zimmermann.

— Espérons, mon général ! »

Tout se passa bien, le Wellington se posa de façon parfaite, compte tenu des conditions extrêmement difficiles. Il ralentit en un espace très court, puis continua à rouler à vitesse constante vers la fin de la piste.

— Pourquoi ne s'arrête-t-il pas ? s'inquiéta Zimmermann.

— Un avion ne peut pas accélérer sur la neige comme sur du béton. Ils ont besoin de chaque mètre de terrain pour décoller. »

Le pilote du Wellington partageait sans contredit la même opinion. Il avait encore cinquante mètres devant lui quand deux groupes d'hommes abandonnèrent leurs postes le long de la piste, l'un pour se porter auprès de la porte de l'appareil, déjà ouverte, l'autre pour se regrouper dans son sillage. Au moment même où l'avion s'arrêtait avec la piste, une douzaine d'hommes s'agglutinaient à la queue de l'appareil et commençaient aussitôt à faire opérer au Wellington une rotation de 180°.

Droshny était très impressionné.

— « Sacré bon Dieu, ils ne perdent pas de temps, hein ? »

— Ils ne peuvent pas se le permettre. Si l'avion s'attarde un tant

soit peu, il risque de se recouvrir de neige. (Neufeld reprit ses jumelles et parla dans le micro.) Ça y est, ils embarquent, Herr General. Un, deux, trois... sept, huit, neuf. Neuf en tout, (Neufeld soupira de soulagement.) Toutes mes félicitations, Herr General ! Ils sont neuf, il n'y a pas d'erreur. »

L'avion faisait déjà face à la direction d'où il était venu. Le pilote lâcha les freins, emballa ses moteurs, et vingt secondes après le moment où il s'était immobilisé, le Wellington courait déjà en sens inverse, en pleine accélération. Le pilote ne prit aucun risque, il attendit le dernier moment pour arracher son zinc, les derniers mètres de la piste, mais il s'éleva alors avec une facilité déconcertante et se mit aussitôt à grimper sans à-coups dans le ciel noir.

— « Parti, Herr General, rapporta Neufeld. Aucune anicroche au plan prévu. (Il couvrit le micro de la main, regarda disparaître l'appareil, puis sourit à Droshtny.) Vous ne croyez pas qu'on aurait dû leur souhaiter bon voyage ? »

Mallory, qui faisait partie des hommes alignés de chaque côté de la piste, baissa ses jumelles.

— « Et bon voyage à eux tous ! »

Le colonel Vis hocha tristement la tête.

— « Tout ce travail pour envoyer cinq de mes hommes passer des vacances en Italie !

— Ils avaient besoin d'un peu de repos, c'est le moins qu'on puisse dire ! dit Mallory.

— Qu'ils aillent au diable ! dit Reynolds. Et nous ? (Il ne se fâchait nullement. Il était sidéré, voilà tout.) Qu'est-ce qu'on, fait maintenant ? Je n'avais aucune envie de monter à bord de ce foutu avion !

— Oh ! dit amèrement Mallory, je crois que je vais vous faire changer d'avis... »

À bord du Wellington, le major moustachu considéra ses trois compagnons d'évasion, les cinq Partisans, puis secoua la tête afin de mieux renoncer à comprendre.

— « C'est quand même pas ordinaire ! dit-il au capitaine assis à côté de lui.

— Pas ordinaire du tout, monsieur ! dit le capitaine. (Il jeta un coup d'œil curieux aux papiers que le major tenait à la main.) Que tenez-vous là ?

— Une carte et des papiers que je suis censé remettre à un barbu de la marine en débarquant en Italie. C'est quand même pas un type ordinaire, ce Mallory !

— Vraiment pas ordinaire ! » dit le capitaine.

Mallory et ses hommes, ainsi que Vis et Vlanovic, s'étaient écartés de la foule pour se regrouper devant la tente de Vis.

— « Vous avez pu avoir les cordes ? demanda Mallory à Vis. Il faut que nous partions immédiatement.

Qu'est-ce qu'il y a de tellement pressé, monsieur ? demanda Groves. (Tout comme Reynolds, son animosité avait laissé place libre à un ahurissement sans bornes.) Je veux dire, comme ça, tout d'un coup !

— Petar et Maria, dit gravement Mallory. Voilà ce qu'il y a de pressé.

— Quoi, Petar et Maria ? soupçonna Reynolds. Qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans ?

— Ils sont prisonniers dans le blockhaus-arsenal. Et quand Neufeld et Droshny y seront revenus...

Y seront revenus ? dit Groves avec des yeux ronds. Qu'est-ce que vous voulez dire, y seront revenus ? Nous... nous les y avons bouclés ! Et comment pouvez-vous savoir que Petar et Maria sont gardés prisonniers dans le blockhaus ? Bon Dieu, ce n'est pas possible ! Je veux dire, ils n'y étaient pas quand nous sommes partis et... Ça ne fait pas tellement longtemps !

— Quand le poney d'Andrea a eu une pierre dans son sabot, dans la montée en quittant le blockhaus, en fait il n'avait rien du tout dans son sabot. Andréa surveillait ce qui se passait. »

— « Vous comprenez, expliqua Miller, Andréa ne fait confiance à personne.

— Il a vu le sergent Baer qui amenait Petar et Maria, reprit Mallory. Ligotés. Baer a délivré Neufeld et Droshny, et vous pouvez parier vos derniers ronds que nos joyeux duettistes étaient là en haut de la falaise, en train de vérifier que nous nous envolions pour de bon.

— Vous ne nous dites pas grand-chose, n'est-ce pas, monsieur ? dit Reynolds avec amertume.

— En tout cas, je vous dis ceci ! insista Mallory. Si nous n'intervenons pas rapidement, Maria et Petar sont bons pour le grand saut. Neufeld et Droshny ne savent pas encore, mais ils doivent commencer à être joliment convaincus que c'est Maria qui nous a dit où se trouvaient les quatre agents. Ils ont toujours su ce que nous étions exactement. Maria le leur avait dit. À présent, ils savent qui est Maria. Juste avant que Droshny tue Saunders...

— Droshny ? (Reynolds n'en pouvait plus.) Maria ?

— J'ai commis une erreur de calcul, reprit Mallory avec une certaine sorte de lassitude. Cela arrive à tout le monde, mais celle-là était particulièrement malheureuse. (Il sourit, d'un sourire qui n'atteignait pas son regard.) Vous vous souvenez que vous avez eu quelques réflexions amères à l'égard d'Andrea, quand il a déclenché ce combat avec Droshny, devant la cantine du camp de Neufeld ?

— Bien sûr, je m'en souviens. Je suis le plus stupide de...

— Vous ferez vos excuses à Andréa plus tard, ce n'est pas le moment, l'interrompt Mallory. Andréa a provoqué Droshny parce que je le lui avais demandé. Je savais que Neufeld et Droshny avaient manigancé quelque chose dans la cantine après notre départ, et je voulais avoir l'occasion de demander à Maria de quoi ils avaient parlé. Elle m'a dit qu'ils comptaient envoyer deux Cetniques derrière nous au camp de Broznik – déguisés, évidemment – pour nous espionner. C'étaient deux des hommes de notre escorte, dans ce camion à charbon de bois. Andréa et Miller les ont tués.

— Puisque vous nous le dites ! lâcha Groves comme un automate. Andréa et Miller les ont tués.

— Ce que je ne savais pas, c'est que Droshny lui aussi nous suivait. Il nous a vus ensemble, Maria et moi. (Il regarda Reynolds.) Comme vous. Je n'en savais rien alors, mais je le sais depuis quelques heures. Pratiquement, Maria est condamnée à mort depuis ce matin. Mais je ne pouvais rien faire, jusqu'à maintenant. Si j'avais abattu mes cartes, c'était foutu. »

Reynolds avait toujours du mal à suivre.

— « Mais vous venez de nous dire que Maria nous avait dénoncés...

— Maria, dit Mallory, est un agent de premier ordre du Renseignement britannique. Père anglais, mère yougoslave. Elle vivait dans ce pays bien avant l'arrivée des Allemands. Elle était étudiante à Belgrade. Elle a rejoint les Partisans, qui l'ont formée comme opérateur-radio, puis ont organisé sa défection pour le camp Cetnique. Par ailleurs, les Cetniques avaient capturé l'opérateur-radio d'une des premières missions anglaises. Ils ont donc – ou plutôt les Allemands – entraîné Maria à imiter le style de cet opérateur – tous les opérateurs-radio ont leur façon bien à eux de s'exprimer – jusqu'à ce qu'on puisse les confondre. Et son anglais, évidemment, était parfait. Elle s'est donc trouvée mise en contact direct avec le Renseignement allié en Afrique du Nord et en Italie. Les Allemands pensaient ainsi nous avoir totalement bernés. En fait, c'était exactement le contraire.

— À moi non plus, vous ne m'aviez rien dit de tout ça ! se plaignit Miller.

— J'avais tellement à penser moi-même... Quoi qu'il en soit, elle a été officiellement avertie du parachutage de nos quatre derniers agents. Et cela va de soi, elle a prévenu les Allemands. Et tous ces agents étaient porteurs d'informations susceptibles de renforcer les Allemands dans leur idée qu'un second front – une invasion à grande échelle de la Yougoslavie – était imminent.

— Ils savaient que nous allions venir, nous aussi ? demanda lentement Reynolds.

— Évidemment ! Ils savaient tout de nous dès le début, ce que nous étions réellement. Mais ce qu'ils ne savaient pas, c'était que nous

savions qu'ils savaient. Ce qu'ils savaient de nous était vrai, mais ce n'était qu'un morceau de la vérité. »

Reynolds digéra un instant.

— « Monsieur ?

— Oui.

— Je me suis trompé sur vous, monsieur.

— Ce sont des choses qui arrivent, accorda Mallory. De temps en temps, cela arrive. Vous aviez tort, sergent, ça ne l'ait aucun doute, mais c'était pour le bon motif. L'erreur, c'est moi qui l'ai commise, moi seul. Mais j'avais les mains liées. (Il lui prit l'épaule.) Un de ces jours, vous pourrez peut-être arriver à ne plus m'en vouloir.

— Petar ? dit Groves. Ce n'est pas son frère ?

— Petar, c'est Petar. Rien d'autre. Une couverture.

— Il y a encore un tas de... » commença Reynolds.

Mallory lui coupa la parole.

— « Ça pourra attendre ! Colonel Vis, une carte, s'il vous plaît. »

Le capitaine Vlanovic alla en chercher une dans la tente, et Mallory y dirigea une lampe-torche.

— « Regardez. Ici. Le barrage de Neretva et la Cage de Zenica. J'ai dit à Neufeld que Broznik m'avait dit que les Partisans croyaient à une attaque venant du sud, du pont de Neretva. Mais, comme je viens de le dire, Neufeld savait – avant même que nous arrivions – ce que nous étions en réalité. C'est pourquoi il était sûr que je lui mentais. Il en a donc conclu que j'étais convaincu que l'attaque viendrait du nord, là, du col de Zenica. Et ce n'était pas sans bonnes raisons, remarquez bien : il y a deux cents chars allemands à cet endroit-là. »

Vis le dévisagea fixement.

— « Deux cents !

— Dont cent quatre-vingt-dix en contre-plaqué. C'est pourquoi Neufeld – et sans aucun doute le Haut-Commandement allemand – tenait à ce que cette utile information parvienne effectivement en Italie. Et le seul moyen qu'ils avaient de s'en assurer, c'était de nous permettre de mener à bien notre mission de secours. Ce qu'ils ne se sont pas privés de faire, en nous prêtant toute l'assistance possible, au point de collaborer de bon cœur avec nous en se laissant enlever. Ils savaient, bien sûr, que nous ne pouvions nous en sortir qu'en les enlevant et en les forçant à nous conduire au blockhaus, puisqu'ils avaient pris soin de nous priver de la seule autre personne qui aurait pu le faire : Maria. Et, bien sûr, sachant cela à l'avance, ils avaient chargé le sergent Baer de venir les délivrer.

— Je comprends ! dit le colonel Vis qui n'en avait vraiment pas l'air. Et ce pilonnage de la R.A.F. sur le col de Zenica, vous allez maintenant le transférer sur le pont !

— Non. Nous ne voudrions pas manquer de parole envers la

Wehrmacht, n'est-ce pas ? Comme promis, le bombardement s'effectuera sur le col de Zenica. En tant que diversion. Afin de les convaincre, au cas où les taquineraient quelques derniers soupçons, qu'ils nous ont bernés bel et bien. D'ailleurs, vous savez aussi bien que moi que ce pont ne risque rien sous une attaque aérienne à haute altitude. Il devra être détruit d'une autre façon.

— Comment ?

— Nous trouverons bien une idée. La nuit commence à peine. Deux dernières choses, colonel Vis. Il y aura un autre Wellington à minuit, et un autre à trois heures du matin. Laissez-les repartir. Le suivant, celui de six heures, dites-lui que nous arrivons. Enfin, en principe. Si nous arrivons. Avec un peu de chance, nous nous envolerons avant l'aube.

— Avec un peu de chance, dit sombrement Vis.

— Et contactez par radio le général Vukalovic, voulez-vous ? Répétez-lui ce que je vous ai dit, la situation exacte. Et dites-lui de déclencher un tir intensif d'armes portatives à une heure du matin.

— Sur quoi sont-ils censés tirer ?

— Sur la lune, pour ce que ça peut me faire ! (Mallory sauta à cheval.) Allez ! Fichons le camp d'ici. »

— « La lune, convint le général Vukalovic, est une cible de bonne taille, mais ça fait un peu loin. Enfin, si cela peut faire plaisir à notre ami, nous lui donnerons toute satisfaction en ce sens. (Vukalovic marqua une pause, regarda le colonel Janzy assis à côté de lui sur une bûche, sous les arbres, au sud du col de Zenica, puis reprit le micro.) En tout cas, merci infiniment, colonel Vis... Certainement, il ne fera pas bon dans les parages immédiats sur le coup d'une heure du matin. N'ayez crainte, nous n'y serons pas. (Vukalovic ôta ses écouteurs et se retourna vers Janzy.) Nous nous replions tranquillement, à minuit. En laissant quelques hommes sut place pour faire un maximum de vacarme.

— Ceux qui doivent tirer sur la lune ?

— Oui, ceux qui doivent tirer sur la lune. Contactez par radio le colonel Lazlo à Neretva, voulez-vous ? Dites-lui que nous l'aurons rejoint avant le début de l'attaque. Puis, contactez le major Stephan. Dites-lui de laisser en position un effectif réduit au minimum, d'abandonner la Trouée Ouest et de se diriger vers le Q.G. du colonel Lazlo. (Vukalovic réfléchit un instant.) Les heures qui viennent s'annoncent très intéressantes, ne pensez-vous pas ?

— Est-ce que ce Mallory a la moindre chance de réussir ? demanda Janzy sur un ton qui contenait la réponse.

— Je vais vous dire comment il faut voir les choses, expliqua Vukalovic. Bien sûr, il y a une chance ! C'est obligatoire. Après tout, mon cher Janzy, c'est une question de décision à prendre en faisant un

choix. Et pour nous, il n'y a rien d'autre à choisir. »

Pour toute réponse, Janzy hocha la tête plusieurs fois, lentement, comme si Vukalovic ; venait juste de dire quelque chose de très profond.

IX

VENDREDI 21 heures 15-

SAMEDI 0 heure 40

Du plateau d'Ivenici au blockhaus, Mallory et ses hommes dévalèrent les épaisses forêts de pins en moins du quart du temps que leur avait demandé le trajet inverse. Perfide au plus haut degré, la neige variait de profondeur dans le seul but, semblait-il, d'organiser de retentissantes rencontres entre cavaliers et troncs d'arbres. Aucun des cinq ne prétendait donner des leçons d'équitation à quiconque. Glissades, dégringolades, lourdes culbutes étaient aussi fréquentes que douloureuses. Personne n'échappa à l'involontaire indignité de vider les arçons pour piquer une tête dans la neige, Dieu merci, cette neige faisait aussi fonction d'amortisseur, et la diabolique agilité de leurs poneys de montagne leur épargnait le pire. Quoi qu'il en soit, si les trente-six étoiles purent être souvent comptées, par miracle il n'y eut point d'os cassés.

Ils arrivèrent en vue du blockhaus. Mallory leva les bras pour ralentir sa troupe. Parvenus à deux cents mètres de leur objectif, ils mirent pied à terre et allèrent attacher leurs montures dans un bouquet d'arbres particulièrement touffu.

— « J'en ai plein le dos de ces foutus poneys, mais encore plus de la marche à pied dans un foutu mètre de neige ! râla : Miller. Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout à cheval ?

— Parce qu'ils ont aussi des poneys, en bas, qui vont se mettre à hennir en voyant, ou en entendant, ou en sentant arriver d'autres poneys, dit Mallory.

— De toute façon, rien ne les empêche de se mettre à hennir ?

— Et il doit y avoir des hommes de garde, fit remarquer Andréa. Je ne crois pas, caporal Miller, que nous puissions faire une arrivée furtive et modeste sur le dos de ces bestioles.

— Des hommes de garde, contre quoi ? En ce qui concerne Neufeld et compagnie, nous sommes en ce moment en plein milieu de l'Adriatique !

— Andréa a raison, dit Mallory. Quoi que vous puissiez penser de Neufeld, c'est un officier de premier ordre qui ne prend aucun risque.

Il doit y avoir des hommes de garde. (Il leva les yeux au ciel, où une étroite barre nuageuse approchait de la lune.) Vous voyez ça ?

— Je vois, dit lamentablement Miller.

— Trente secondes, d'après moi. On court jusqu'au dernier pignon du blockhaus – là où il n'y a pas d'embrasures. Et pour l'amour de Dieu, une fois là, on fait le mort ! S'ils entendent quoi que ce soit, s'ils suspectent tant soit peu que nous sommes dehors, ils vont barricader les portes et se servir de Petar et de Maria comme otages. Et tout ce que nous pourrons faire, ce sera de les abandonner à leur sort.

— Vous feriez ça monsieur ? demanda Reynolds.

— Certainement. J'aimerais mieux me couper la jambe, mais je le ferais. Je n'ai pas le choix, sergent.

— Non, monsieur. Je comprends. »

La barre nuageuse masqua la lune. Les cinq hommes abandonnèrent la protection des sapins et se mirent à descendre malaisément dans la neige aussi haute que compacte, en direction du dernier contrefort du blockhaus. À une trentaine de mètres, Mallory leur fit signe de ralentir, de peur que le crissement des pas ne parvienne aux oreilles des éventuelles sentinelles postées aux embrasures. Ils terminèrent le parcours en file indienne, le plus légèrement et le plus rapidement possible, chacun utilisant les empreintes du précédent.

Ils atteignirent sans se faire remarquer l'extrémité aveugle du blockhaus, la lune étant toujours absente. Mallory ne se donna pas le loisir de féliciter ni lui-même ni personne. Il se jeta immédiatement sur les mains et les genoux et tourna en rampant le coin du mur de pierre, en s'y collant le plus possible.

Un peu plus d'un mètre après le coin, se trouvait la première embrasure. Mallory ne prit pas la peine de s'enfoncer plus profondément dans la neige : les embrasures étaient si enfoncées dans le mur si épais qu'il devait être impossible, de l'intérieur, de voir quoi que ce soit à moins de deux mètres. Il se contenta de concentrer toute son attention à faire le moins de bruit possible, et il y parvint puisqu'il passa l'embrasure sans déclencher aucune espèce d'alarme. Les quatre autres connurent la même réussite. La lune creva son nuage au moment où le dernier d'entre eux, Groves, se trouvait juste sous l'embrasure, mais lui aussi passa inaperçu.

Mallory atteignit la porte. Il fit signe à Miller, à Reynolds et à Groves de rester aplatis où ils étaient. Lui et Andréa se relevèrent silencieusement et collèrent l'oreille à la porte.

Ils entendirent immédiatement la voix de Droshny, menaçante, haineuse :

— « Une traîtresse ! C'est tout ce qu'elle est ! Traîtresse à notre cause. Tuez-la sur-le-champ !

— Pourquoi as-tu fait ça, Maria ? (En comparaison, la voix de Neufeld semblait mesurée, posée, presque gentille.)

— Pourquoi elle a fait ça ? gronda Droshny. L'argent, voilà pourquoi ! L'argent et rien d'autre.

— Pourquoi ? insistait tranquillement Neufeld. Est-ce que le capitaine Mallory t'a menacée de tuer ton frère ? »

C'est à peine s'ils purent percevoir la voix de Maria.

— « Pire que ça. Il m'a menacée de me tuer. Et qui se serait occupé de mon frère aveugle, après ?

— Nous, perdons notre temps, s'impatienta Droshny. Laissez-moi les emmener dehors.

— Non ! (S'il restait très calme, le ton de Neufeld ne supportait aucune contradiction.) Un aveugle ? Une fille effrayée ? Mais qui êtes-vous donc, mon vieux ?

— Un Cetnique !

— Et moi, je suis un officier de la Wehrmacht ! »

Andréa souffla à l'oreille de Mallory : « Encore une minute, et quelqu'un va finir par découvrir nos traces dans la neige. »

Mallory acquiesça, se redressa, et fit un petit geste de la main. Quand le moment venait d'ouvrir à la volée les portes qui donnent sur des pièces pleines de gens armés, Mallory ne se faisait plus d'illusions : c'était Andréa le meilleur. De tous les ouvreurs de portes au monde, c'était Andréa le meilleur, et il allait une fois de plus en faire la preuve meurtrière.

Une torsion de la poignée, un violent coup de chausson du pied droit, et la silhouette d'Andréa se découpa dans l'encadrement. La porte battante n'avait pas encore atteint la fin de sa course, que la pièce s'emplissait du sourd staccato de son Schmeisser. Par-dessus l'épaule d'Andréa, à travers les tourbillons de fumée de cordite, Mallory vit deux soldats allemands, fauchés par la mort avant d'avoir pu réagir, s'effondrer progressivement vers le sol. Pistolet mitrailleur braqué, Mallory suivit Andréa à l'intérieur.

Mais de Schmeisser il n'était plus guère besoin. Aucun des autres soldats présents ne portait d'arme. Quant à Neufeld et Droshny, il fallait renoncer momentanément à les voir sortir de leur stupéfaction, accomplir le moindre mouvement, fût-ce un mouvement de résistance purement suicidaire.

Mallory dit à Neufeld : « Vous venez de sauver votre peau. » Il se tourna vers Maria, lui montra la porte, attendit qu'elle eut emmené son frère dehors, se retourna vers Neufeld et Droshny et leur dit sèchement : « Vos armes ! »

Neufeld, les lèvres ; agitées de soubresauts mécaniques, tentait d'exprimer une pensée diablement profonde :

— « Mais nom de Dieu qu'... »

Mallory ne se sentait pas disposé à la conversation. Il leva, son Schmeisser.

— « Vos armes ! »

Comme perdus dans un rêve, Droshny et Neufeld ôtèrent leurs pistolets et les laissèrent tomber.

— « Les clefs ! »

Droshny et Neufeld le regardaient sans comprendre quoi que ce soit.

— « Les clefs ! répéta Mallory. Tout de suite, sinon je n'en aurai plus besoin. »

Pendant plusieurs secondes, le silence régna dans la pièce. Enfin, Neufeld bougea, se tourna vers Droshny et hocha la tête. Grimaçant, Droshny chercha dans ses poches et tendit les clefs. Miller les prit, ouvrit sans un mot la porte de la cellule, et invita du pistolet mitrailleur Neufeld, Droshny, Baer et les autres soldats à entrer. Quand ce fut fait il claqua la porte, la boucla et empocha la clef. La pièce résonna de nouveau quand Andréa appuya sur la détente pour détruire définitivement la radio. Cinq secondes plus tard ils étaient tous dehors. Mallory, sorti le dernier, ferma la porte à clef et envoya celle-ci dinguer dans la neige à plusieurs mètres de là, hors de vue.

Les poneys attachés dehors étaient au nombre de sept. Exactement le nombre qu'il fallait. Mallory courut à l'embrasure de la cellule et cria : « Nos poneys sont attachés deux cents mètres plus haut sur la colline, dans les sapins. N'oubliez pas. » Puis il revint en courant et ordonna aux autres de monter à cheval. Reynolds avait l'air étonné.

— « Vous pensez à ça, monsieur ? Dans un moment pareil ? »

— Je pense à ça n'importe quand. (Mallory se tourna vers. Petar qui venait juste ; d'enfourcher maladroitement son poney, puis vers Maria.) Dites-lui d'enlever ses lunettes. »

Maria eut l'air surpris, puis sembla comprendre et parla à son frère. Lui aussi eut l'air surpris, puis il baissa humblement la tête, ôta ses lunettes et les rangea avec soin dans les profondeurs de sa veste. Reynolds avait suivi la scène. Il se tourna vers Mallory.

— « Je ne comprends pas, monsieur. »

Mallory fit pivoter son poney et lança sèchement :

— « Vous n'avez pas besoin de comprendre.

— Excusez-moi, monsieur. »

Mallory fit encore retourner son poney.

— « Il est déjà onze heures, mon garçon, et c'est presque déjà trop tard, pour ce que nous avons à faire.

— Monsieur... (Obscurément, mais profondément, Reynolds n'était pas mécontent de s'entendre appeler « mon garçon ».) Je n'ai pas tellement besoin de savoir, monsieur.

— Vous avez demandé. Nous devons aller aussi vite que les poneys

nous le permettront. Un aveugle ne peut pas voir les obstacles, ne peut pas calculer son équilibre d'après l'aspect du terrain, ne peut pas se préparer à se recevoir exactement comme il faudrait en cas de chute sérieuse, ne peut pas se pencher du bon côté avant un changement de direction. Bref, un aveugle a cent fois plus de chances que nous de tomber en dévalant une pente au galop. Il est amplement suffisant qu'il soit aveugle pour le restant de ses jours. Nous n'avons pas besoin de l'exposer à une lourde chute avec ses lunettes, qui pourraient se casser, et lui faire sauter un œil, et le faire souffrir pour le restant de ses jours.

— Je n'y avais pas pensé... je veux dire... je suis désolé, monsieur.

— Arrêtez de vous excuser, mon garçon. Ce serait plutôt mon tour, vous, comprenez. Gardez un œil sur lui, voulez-vous ? »

* * *

Le colonel Lazlo, jumelles en main, sous la lumière de la lune, inspectait la pente rocheuse qui descendait au pont de Neretva. Au sud, sur l'autre rive, sur les prés qui séparaient la rivière de la forêt de pins, et pour autant que pouvait en juger Lazlo, au-delà même de la lisière de la forêt, l'absence de tout mouvement, de tout signe de vie, avait quelque chose de déconcertant, Lazlo pesait en lui-même la sinistre signification de cette peu naturelle et ostensible inertie, quand une main se posa sur son épaule. Il pivota, et reconnut l'allure du major Stephan commandant de la Trouée Ouest.

— « Bonsoir, salut. Le général m'a averti de votre arrivée. Vous avez votre bataillon avec vous ?

— Ce qu'il en reste. (Stephan fit semblant de sourire.) Tous les hommes qui pouvaient marcher. Et tous ceux qui ne pouvaient pas.

— Plaise à Dieu que nous n'ayons pas besoin d'eux cette nuit ! Le général vous a parlé de ce Mallory ? (Comme le major Stephan acquiesçait, Lazlo poursuivit :) S'il échoue ? Si les Allemands traversent la Neretva cette nuit...

— Et alors ? (Stephan haussa les épaules.) De toute façon, nous devions tous mourir cette nuit, non ?

— Parfaitement raison ! » dit Lazlo.

Il reprit ses jumelles et sa contemplation du pont de Neretva.

* * *

C'était quasiment incroyable, mais jusqu'ici, ni Mallory ni aucune des six personnes galopant derrière lui n'avait encore faussé compagnie à sa monture. Pas même Petar. Au vrai, la pente était moins raide que du plateau d'Ivenici au blockhaus, mais Reynolds soupçonnait Mallory d'avoir imperceptiblement ralenti l'allure. Peut-

être, pensait Reynolds. Mallory essayait-il inconsciemment de protéger le chanteur aveugle qui s'accrochait désespérément au pommeau de sa selle, guitare sur le dos, à côté de lui. Puis Reynolds laissa dériver ses pensées vers la scène qui venait de se dérouler dans le blockhaus. Un moment plus tard, il talonna son poney pour remonter au niveau de Mallory.

— « Monsieur ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Mallory d'un ton irrité.

— Juste un mot, monsieur. C'est urgent. Vraiment, c'est urgent. »

Mallory leva la main pour inviter tout le monde à une halte.

— « Soyez bref ! dit-il sèchement.

— Neufeld et Droshny, monsieur. (Reynolds marqua une légère hésitation.) Est-ce que vous admettez qu'ils savent où nous allons ?

— Qu'est-ce que cela vient faire ?

— S'il vous plaît...

— Oui ; ils le savent. À moins qu'ils soient complètement idiots. Et ? ils ne le sont pas.

— C'est dommage, dit Reynolds après une très courte réflexion, que vous ne les ayez pas tués, après tout.

— Venez-en au fait ! s'impacienta Mallory.

— Oui ; monsieur. Vous admettez que, auparavant, c'est le sergent Baer qui les avait délivrés ?

— Évidemment ! (Mallory se retenait.) Andréa les a vu arriver. J'ai déjà expliqué tout ça. Neufeld et Droshny voulaient monter au plateau d'Ivenici pour assister à notre départ.

— Je comprends bien, monsieur. Donc, vous saviez que Baer nous suivait. Comment a-t-il fait pour entrer dans le blockhaus ?

— Avec la clef que j'avais accrochée près de la porte ! s'exaspéra Mallory.

— Oui, monsieur. Vous vous attendiez à sa venue. Mais le sergent Baer ne savait pas que vous vous attendiez à sa venue. Et même s'il l'avait su, il ne se serait pas attendu à trouver les clefs comme ça, à portée de la main.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Un double des clefs ! (De chagrin, Mallory se frappait la paume de la main de son poing fermé.) Imbécile ! Imbécile ! mais évidemment, il devait avoir ses propres clefs !

— Et Droshny, dit pensivement Miller, doit connaître tous les raccourcis.

— Et ce n'est pas tout. (Mallory avait retrouvé tout son calme, physiquement du moins.) Pire ! Il peut rentrer tout droit à son camp et prévenir Zimmermann par radio de retirer ses divisions blindées de Neretva. Vous avez remboursé votre billet, ce soir, Reynolds. Merci, mon garçon. À combien d'ici, le camp de Neufeld, d'après vous,

Andréa ?

— Un kilomètre et demi ! » dit Andréa par-dessus son épaule.

Comme en toute situation requérant manifestement l'exercice de ses talents hautement spécialisés, Andréa était déjà parti.

Cinq minutes plus tard, ils étaient à plat ventre au bord de la forêt, à moins de vingt mètres du périmètre du camp de Neufeld. Bon nombre de baraquements étaient éclairés, on entendait de la musique venir de la cantine, et plusieurs combattants déambulaient sur le dégagement.

— « Comment allons-nous nous y prendre, monsieur ? murmura Reynolds à Mallory.

— Rien. Nous allons juste laisser faire Andréa.

— Andréa ? dit Groves à voix basse. Un seul homme ? Nous allons laisser faire ça à un seul homme ? »

Mallory soupira.

— « Dites-leur, caporal Miller.

— J'aimerais mieux pas. Enfin, puisque vous me le demandez. Voilà : en fait, ce qu'il y a, c'est que Andréa n'est pas mauvais, pour ce genre de choses.

— Nous non plus, dit Reynolds. Nous sommes dans les commandos. Nous avons de l'entraînement, pour ce genre de choses.

— Un entraînement très poussé, je n'en doute pas, accorda Miller. Encore une demi-douzaine d'années d'expérience, et une demi-douzaine de gars comme vous serez tout juste capables de lui tenir tête. Bien que j'en doute énormément. Je ne cherche pas à vous dévaloriser, sergents, mais avant la fin de cette nuit il va vous être donné de comprendre qu'à côté de lui, le loup, vous êtes de petits agneaux. (Miller réfléchit d'un air grave.) Tout comme quiconque se trouve en ce moment dans la hutte-radio.

— Quiconque se trouve en ce... (Groves pivota pour jeter un coup d'œil derrière lui.) Où est Andréa ? Il est parti ? Je ne l'ai pas vu partir.

— On ne le voit jamais partir, dit Miller. Et ces pauvres diables ne le verront pas arriver. (Il s'adressa à Mallory) Ça va faire court. »

Mallory jeta un regard à sa montre lumineuse.

— « Onze heures trente. Ça fait court ! »

Pendant une minute, on n'entendit plus que le bruissement continu des poneys attachés loin de là dans la forêt, derrière eux. Groves eut une exclamation étouffée quand Andréa se matérialisa soudain à côté de lui.

— « Combien ? » demanda Mallory.

Andréa montra deux doigts et se dirigea silencieusement vers les poneys. Les autres se levèrent et le suivirent. Groves et Reynolds échangèrent un regard plus significatif que toute parole, indiquant

qu'ils s'étaient peut-être encore plus lourdement trompés sur le compte d'Andréa que sur celui de Mallory.

* * *

Au moment précis où Mallory et ses compagnons remontaient à cheval dans les bois bordant le campement de Neufeld, un bombardier Wellington descendait sur un aérodrome illuminé, celui même d'où avaient décollé Mallory et ses hommes moins de vingt-quatre heures plus tôt. Termoli, Italie. Il effectua un atterrissage parfait. Alors qu'il roulait sur la piste, un véhicule-radio de l'armée vira comme pour l'intercepter et parcourut à côté de lui les derniers cent mètres. Sur les sièges avant gauche et arrière droit, étaient assis deux personnages immédiatement identifiables : à l'avant, le splendide pirate barbu de capitaine Jensen ; à l'arrière, le général de division britannique avec qui Jensen avait récemment passé tant de temps à faire les cent pas au Q.G. opérationnel de Termoli.

L'avion et la jeep firent halte au même moment. Jensen, déployant une surprenante agilité pour un homme de sa corpulence, sauta lestement à terre, traversa vivement l'aire de stationnement, et arriva au Wellington à l'instant même où la porte s'ouvrait et où le premier des passagers, le major à moustache, sautait au sol.

D'un mouvement de la tête, Jensen indiqua les papiers que le major tenait à la main.

— « C'est pour moi ? » dit-il pour tout préambule.

Le major cligna des yeux, hésita, puis retourna à Jensen un mouvement de tête très guindé. Il était clair qu'à son idée on n'accueillait pas ainsi un homme à peine sorti d'un vil emprisonnement. Jensen prit les papiers sans ajouter un seul mot et alla se rasseoir dans la jeep. Il alluma une lampe de poche et étudia brièvement les documents. Il se retourna sur son siège et dit à l'opérateur-radio assis à côté du général :

— « Plan de vol inchangé, mêmes objectifs. Immédiatement ! »

L'opérateur-radio se mit à tourner ses manettes.

À quelques quatre-vingts kilomètres au sud-est, dans la région de Foggia, les bâtiments et les pistes de la R.A.F. retentissaient du tonnerre de dizaines et de dizaines de moteurs d'avion : sur le *dispersal*, à l'extrémité ouest de la piste principale, plusieurs escadrilles de bombardiers lourds Lancaster étaient alignées, prêtes à décoller au signal. Et le signal ne se fit pas attendre.

Au milieu du terrain, non loin de la piste, stationnait une jeep identique à celle où était assis Jensen à Termoli. À l'arrière, un opérateur-radio se penchait sur son appareil, casqué de ses écouteurs. Il écouta attentivement, puis releva la tête et déclara fort

prosaïquement : « Instructions inchangées. Immédiatement ! Immédiatement ! Immédiatement ! »

— « Instructions inchangées, répéta le capitaine assis à l'avant. Immédiatement ! Immédiatement ! Immédiatement ! »

Il sortit trois pistolets Very d'une caissette, les pointa directement au-dessus de la piste et fit feu de chacun d'eux à son tour. Les tracées lumineuses des fusées éclairantes éclatèrent en bouquets de vert, de rouge, et encore en vert, avant de retomber lentement à terre en trois courbes d'un dessin parfait. Au bout du terrain, le tonnerre éclata en un crescendo étourdissant, et le premier des Lancaster se mit en mouvement. En quelques minutes à peine, le dernier Lancaster avait pris l'air et s'élevait dans les cieux noirs et hostiles de l'Adriatique.

Sur le ton de la conversation, et d'un air quelque peu avantageux, Jensen faisait remarquer au général :

— « J'avais dit, je crois, que c'étaient les meilleurs, dans la spécialité. Ça y est, nos amis de Foggia sont en chemin.

— Les meilleurs dans la spécialité, répéta le général assis à l'arrière. Peut-être. Je ne sais pas. Ce que je sais, par contre, c'est que ces satanées divisions allemandes et autrichiennes sont toujours en position sur la Ligne Gustav. Heure H de l'offensive contre la Ligne Gustav dans... dans exactement trente heures.

— Ça ira, dit Jensen avec confiance.

— Votre confiance aveugle, j'aimerais bien la partager. »

Jensen lui lança un sourire chaleureux, la jeep démarra, et il se retourna vers l'avant. Ce faisant, son sourire disparut totalement de son visage, et il se mit à tambouriner des doigts la moleskine du siège.

* * *

La lune perçait une fois de plus quand Neufeld, Droshny et leurs hommes entrèrent au galop dans le camp, leurs poneys écumants prenant des allures d'apparitions surnaturelles dans le pâle clair de lune. Neufeld sauta à terre et se tourna vers le sergent Baer.

— « Il reste combien de poneys, dans l'écurie ?

— Vingt. À peu près.

— Faites-les seller en vitesse. Prenez autant d'hommes que de poneys. »

Il fit signe à Droshny, et tous deux coururent vers la hutte-radio. Fait sinistre, compte tenu de cette nuit glaciale, la porte en était grande ouverte. À trois mètres de l'entrée, Neufeld criait déjà : « Le pont de Neretva sur-le-champ ! Dites au général Zimmermann... »

Il s'arrêta sèchement dans l'encadrement de la porte, Droshny sur ses talons. Pour la deuxième fois ce soir-là, les deux hommes subirent un terrible choc.

Une seule petite lampe éclairait la hutte-radio, mais c'était bien suffisant. Deux hommes gisaient sur le sol dans des positions grotesques, à moitié avachis l'un, sur l'autre. Ils étaient morts. À Côté d'eux gisaient les restes de l'émetteur. Au bout d'un moment, Neufeld secoua violemment la tête, comme pour briser les maléfices qui l'accablaient.

— « Le gros ! dit-il. C'est le gros qui a fait ça !

— C'est le gros ! (Droshny en souriait presque.) Vous vous souvenez de votre promesse, Hauptmann Neufeld ? Le gros. Il est pour moi.

— Vous l'aurez. Venez. Ils n'ont que quelques minutes d'avance. »

Les deux hommes revinrent en courant sur le dégagement, où le sergent Baer et un groupe de combattants étaient déjà en train de seller les poneys.

— « Mitraillettes seulement ! cria Neufeld. Pas de fusils. Il va y avoir du combat rapproché, cette nuit ! Sergent Baer ?

— Hauptmann Neufeld ?

— Informez les hommes que nous ne ferons pas de prisonniers. »

* * *

Tout comme ceux de Neufeld et de ses hommes, les poneys de Mallory et de ses six compagnons disparaissaient dans la vapeur de leurs flancs en sueur. Leur démarche titubante ne soutenait même plus l'allure du trot. Ils approchaient des limites de l'épuisement. Mallory regarda Andréa.

— « Oui, dit celui-ci. On irait plus vite à pied, à présent.

— Je dois me faire vieux, dit Mallory. (Et l'espace d'un instant, il en eut l'air.) Ça ne tourne pas bien rond dans ma tête, ce soir, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas !

— Les poneys. Neufeld et ses hommes vont trouver des bêtes fraîches dans leurs écuries. Nous aurions dû les tuer, ou au moins les disperser.

— Il ne faut pas confondre l'âge et le manque de sommeil. Ça ne m'est pas venu à l'idée à moi non plus. On ne peut pas tout le temps penser à tout, mon Keith. »

Andréa arrêta son poney. Il allait en descendre lorsque quelque chose attira son attention, devant lui, en bas de la pente, qu'il montra du doigt.

Une minute plus tard, ils s'alignaient devant une voie de chemin de fer à écartement très étroit, d'un type courant en Yougoslavie centrale. À ce niveau, la neige n'avait pas tenu. La voie était rouillée, envahie par les herbes, mais elle n'en semblait pas moins en bon état,

mécaniquement parlant. Il s'agissait indubitablement de la ligne qui avait attiré leurs regards dans la matinée, lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour admirer les eaux vertes du barrage de Neretva, en venant du camp du major Broznik. Mais ce qui intéressait soudain Mallory et Miller, ce n'était pas la voie elle-même, mais une petite voie de garage sur laquelle stationnait une toute petite locomotive à bois, ou plutôt un solide bloc de rouille qui n'avait pas dû bouger de là depuis le début de la guerre.

Mallory sortit de sa veste une carte à grande échelle et alluma sa lampe-torche.

— « Aucun doute, c'est bien la ligne que nous avons vu ce matin. Elle longe la Neretva pendant au moins huit kilomètres avant de filer au sud... Je me demande si nous pourrions arriver à faire bouger ce bazar...

— Quoi ? (Miller était horrifié.) Si vous y touchez, elle va tomber en morceaux : elle ne tient plus que par la rouille ! Et vous avez vu la pente ? (Lui la voyait à sa grande consternation.) Vous savez avec quelle vitesse acquise nous arriverons sur un sapin géant, d'ici deux ou trois kilomètres ?

— Les poneys, c'est fini, lui fit remarquer Mallory, et vous connaissez votre grand amour de la marche à pied. »

Écœuré, Miller regardait la locomotive.

— « Il doit bien y avoir un autre moyen !

— Chut ! (Andréa pencha la tête.) Ils arrivent. Je les entends venir.

— Enlevez les cales des roues avant ? » cria Miller.

Il se précipita, et à grands coups de pied convenablement dirigés, sans tenir compte des dommages et intérêts que lui réclameraient ses orteils, réussit à dégager le bloc triangulaire maintenu par des chaînes à l'avant de la locomotive. Non moins énergiquement, Reynolds fit subir le même choc à l'autre bloc.

Tous, même Maria et Petar, poussèrent de tout leur poids à l'arrière de la locomotive, et la locomotive demeura rigoureusement immobile. Ils essayèrent encore, avec toute l'énergie du désespoir ; les roues refusèrent de bouger d'un pouce. Groves hésita à donner son point de vue, mais il y avait urgence.

— « Monsieur, sur une rampe comme ça, on l'a sûrement laissée freins serrés.

— Oh ! bon Dieu ! se lamenta Mallory. Andréa ! Vite ! Le levier de frein ! »

Andréa sauta sur la plate-forme.

— « Mais il y a au moins une douzaine de leviers, là-dessus !

— Bon, alors baissez les douze ! »

Mallory regarda anxieusement la voie derrière lui. Peut-être Andréa avait-il entendu quelque chose, peut-être pas : en tout cas, il n'y avait

personne en vue. Mais Mallory savait que Neufeld et Droshny, qui avaient dû ressortir du blockhaus à peine quelques minutes après leur départ, et qui connaissaient ces bois et ces sentiers beaucoup mieux que lui, ne devaient plus être bien loin, à présent.

Jurons et grincements métalliques jaillissaient de la cabine, et au bout de trente secondes, Andrea déclara que tous les leviers avaient changé de position.

— « Poussez ! » ordonna Mallory.

Ils poussèrent, talons calés sur les traverses et dos contre la locomotive, et cette fois-ci la locomotive bougea si facilement, encore que dans un horrible crissement d'essieux rouilles, que la plupart des pousseurs se retrouvèrent le derrière sur la voie. Un instant plus tard, ils couraient derrière la locomotive, qui commençait déjà à prendre de la vitesse. Andrea se pencha au-dehors de la cabine, embarqua Maria, puis Petar, puis tendit une main secourable aux autres. Le dernier, Groves allait prendre pied sur la plateforme quand il lâcha prise, sauta sur lui-même pour se retourner et repartit en courant vers les poneys. Il attrapa les rouleaux de corde, les flanqua sur son épaule, et se relança à la poursuite de la locomotive. Mallory se pencha et l'aïda à sauter à bord.

— « Décidément, ce n'est pas mon jour ! dit tristement Mallory. Ou plutôt ma soirée. D'abord, le double des clefs. Ensuite, les poneys. Ensuite, les freins. Et maintenant, les cordes. Je me demande ce que je vais oublier, la prochaine fois.

— Neufeld et Droshny, dit Reynolds d'une voix soigneusement impersonnelle.

— Quoi, Neufeld et Droshny ? »

Du canon de son Schmeisser, Reynolds montra la voie, derrière.

— « Autorisation de tirer, monsieur ? »

Mallory pivota. Neufeld, Droshny, et un nombre indéterminé de combattants montés sur poneys, débouchaient de la dernière petite courbe de la voie, à moins de cent mètres.

— « Autorisation de tirer, accorda Mallory. Les autres, baissez-vous. »

Il décrocha et braqua son Schmeisser alors que Reynolds appuyait déjà sur la détente du sien. Pendant à peu près cinq secondes, la petite cabine faillit éclater dans le fracas assourdissant que se renvoyaient ses parois métalliques. Puis, sur un coup de coude de Mallory, les deux hommes cessèrent de tirer. Il n'y avait plus d'objectif. Neufeld et ses hommes n'avaient lâché que quelques coups de fusils avaient immédiatement compris que tirer à cheval est beaucoup plus difficile que tirer d'une locomotive, et ils s'étaient enfoncés dans la forêt de chaque côté de la voie. Mais tous n'avaient pas dégagé à temps : deux hommes étaient allongés, inertes, face dans la neige, tandis que leurs

poneys galopèrent tout seuls le long de la voie, dans le sillage de la locomotive.

Miller se releva, contempla sans un mot ce spectacle, puis posa sa main sur le bras de Mallory.

— « Je pense à un petit détail, monsieur. Comment arrête-t-on cet engin ? (Il jeta un regard inquiet par la lucarne.) On doit déjà faire du quatre-vingt-dix !

— Oui, c'est-à-dire un bon trente ! corrigea Mallory avec le sourire. Mais ça suffit pour distancer ces poneys. Demandez à Andréa. C'est lui qui a desserré les freins.

— Il a desserré une douzaine de leviers, rectifia Miller. N'importe lequel pouvait être le frein.

— Écoutez, raisonna Mallory, on ne va pas attendre que ça se fasse tout seul, n'est-ce pas. Trouvez-moi comment on arrête cette foutue machine ! »

Miller le regarda froidement et se mit en devoir de trouver un moyen d'arrêter la foutue machiné. Mallory se retourna vers Reynolds qui lui tirait la manche.

— « Oui ? »

À présent, la plate-forme s'était mise à osciller sérieusement, et Reynolds avait passé un bras autour de Maria pour l'empêcher de tomber.

— « Ils vont nous avoir, monsieur, murmura-t-il à Mallory. Ils vont finir par nous avoir, c'est sûr. Si nous nous arrêtons pour laisser ces deux-là, monsieur ? Pour leur donner une chance de disparaître dans la forêt.

— Merci d'y avoir pensé. Mais réfléchissez un peu. Avec nous, ils ont une chance. Une petite, c'est sûr, mais une chance quand même. Si nous les laissons derrière nous, ils se feront égorger. »

La locomotive avait maintenant dépassé les trente kilomètres à l'heure mentionnés par Mallory, et si la vitesse n'atteignait pas encore le chiffre dû à l'effroi de Miller, elle suffisait largement à faire tressauter et osciller la machine, dont la stabilité avait manifestement des limites. À droite, les derniers arbres avaient filé rapidement, pour laisser la place aux eaux ténébreuses du barrage de Neretva. La voie se rapprochait dangereusement du bord de ce qui devait être un à-pic fort impressionnant. Mallory rentra la tête dans la cabine. À l'exception d'Andrea, tout le monde était inquiet et personne n'avait peur de le montrer.

— « Quelqu'un a trouvé comment on arrête cet engin de malheur ? demanda Mallory.

— Facile. (Andréa montra un levier.) Ce machin, là.

— Okay, serre-freins ! Je voudrais une démonstration. »

Au grand soulagement de la plupart des passagers, Andréa tira sur

le levier de freinage. Il y eut un effroyable crissement à vous faire tomber toutes les dents, des gerbes d'étincelles jaillirent de chaque côté de la cabine. La plupart des roues bloquées sur les rails, la locomotive ralentit sans encombre, feu d'artifice et grincements de dents se calmant peu à peu. Devoir accompli, Andréa se pencha au-dehors avec tout l'aplomb et toute la nonchalance du grand chauffeur de loco : on avait l'impression que tout ce qu'il aurait demandé à la vie, à ce moment-là, se serait ramené à une burette à huile et un cordon de sonnette.

Mallory et Miller descendirent et coururent vers le bord de la falaise, à moins de dix mètres de là. Du moins, c'est ce que fit Mallory. Miller s'approcha avec infiniment plus de prudence, accomplissant la fin du trajet à quatre pattes. Il risqua un œil précautionneux dans le précipice, le ferma aussitôt et recula comme il était venu. Miller prétendait qu'il ne pouvait pas monter sur le premier barreau d'une échelle sans succomber aussitôt à l'impulsion irrésistible de se jeter lui-même dans l'abîme.

Mallory regardait pensivement ce gouffre ouvert devant lui. Il constata qu'ils dominaient directement le sommet du mur de barrage : dans le jeu d'ombres de l'étrange faux-jour diffusé par la lune, cela semblait se situer à une profondeur infinie. Le large sommet du mur était brillamment éclairé par des projecteurs, et y patrouillaient une bonne douzaine de soldats allemands casqués et bottés. Au-delà du mur, du côté bas, du côté de la rivière, on ne pouvait pas voir l'échelle dont avait parlé Maria. Par contre, on distinguait la frêle passerelle suspendue, toujours menacée par l'énorme bloc resté en suspens sur l'éboulis de la rive gauche, et plus loin, l'écume blanche marquant ce qui pouvait constituer un gué, en principe. Momentanément perdu dans ses pensées, Mallory se rappela que leurs poursuivants devaient se rapprocher à une allure vertigineuse, et il se hâta de revenir à la locomotive.

— « Deux kilomètres et demi, d'après moi, dit-il à Andréa. Pas plus. (Il se tourna vers Maria.) Vous savez qu'il y a un gué – en tout cas, on dirait un gué – à une certaine distance après le barrage. Est-ce qu'il est franchissable ?

— Pour une chèvre de montagne.

— Ne l'insultez pas, dit Miller avec réprobation.

— Je ne comprends pas.

— Ne faites pas attention, dit Mallory. Prévenez-nous seulement quand nous y serons. »

* * *

Neuf ou dix kilomètres en aval du barrage de Neretva, le général

Zimmermann arpentait la lisière de la forêt de pins, devant la prairie qui s'étendait au sud du pont de Neretva. Un colonel marchait à côté de lui, l'un de ses commandants de division. Derrière eux, au sud, on pouvait à peine discerner la présence de centaines d'hommes, de dizaines de chars et de dizaines d'autres véhicules, tous débarrassés de leur camouflage, chaque tank, chaque véhicule entouré de ses servants absorbés dans des vérifications de dernière minute, probablement inutiles. Le temps de se cacher était révolu. L'attente arrivait à sa fin. Zimmermann regarda sa montre.

— « Zéro heure trente. Les premiers bataillons d'infanterie commenceront à traverser à une heure quinze, et dégageront le long de la rive droite. Les chars, à deux heures.

— Oui, mon général ! »

Tous les détails avaient été mis en place de nombreuses heures auparavant, mais dans ces moments-là on ne peut s'empêcher de répéter les instructions à qui est là pour les entendre.

Le colonel se tourna vers le nord.

— « Parfois, je me demande s'il y a au moins une personne, de l'autre côté.

— Ce n'est pas le nord qui me donne du souci, dit sombrement Zimmermann. C'est l'ouest.

— Les Alliés ? Vous... vous pensez que leurs armadas aériennes vont arriver d'un moment à l'autre. Herr General ?

— Je le sens dans mes os. C'est pour bientôt. Pour moi, pour vous, pour chacun de nous. (Il frissonna, puis se força à sourire.) C'est comme si un malappris était en train de marcher sur ma tombe. »

X

SAMEDI 0 heure 40 – 1 heure 20

— « On arrive ! » dit Maria.

Ses cheveux blonds filaient dans le vent. La locomotive trépidait, ballottait en tous sens. Maria rentra la tête et se retourna vers Mallory.

— « Encore trois cents mètres, lui dit-elle.

— Compris, serre-freins ? lança Mallory à : Andréa.

— Compris ! »

Andréa s'arc-bouta sur le levier, le résultat ne se fit pas attendre : sinistre crissement de roues bloquées sur des rails rouillés, déploiement pyrotechnique d'étincelles. La locomotive finit par s'immobiliser après force trépidations. Andréa mit la tête à la fenêtre et remarqua une échancrure, en forme de V coupant le bord de la falaise.

— « À un mètre près, le bord de la falaise.

— À un mètre près, convint Mallory. Si vous cherchez une situation, après la guerre, présentez-vous dans une gare de triage. (Il sauta à terre, tendit la main à Maria, à Petar, attendit que Reynolds et Groves aient débarqué, puis lança impatientement à Andréa.) Alors ? Dépêchez-vous !

— J'arrive ! »

Andréa repoussa à fond le levier, sauta à terre et donna une poussée à la locomotive. L'antique véhicule s'ébranla immédiatement et accéléra peu à peu.

— « On ne sait jamais, dit Andréa d'un air songeur. Avec un peu de chance, ça peut blesser quelqu'un. »

Ils coururent jusqu'à la coupure au bord de la falaise. C'était là qu'avait dû se déclencher le glissement de terrain préhistorique transformant la Neretva, juste en dessous, en un maelstrom d'eau blanche, en une succession de rapides bouillonnants. Avec un peu d'imagination, il n'aurait pas été impossible de doter cette cicatrice à flanc de falaise du nom de couloir. En réalité, ce n'était qu'une chute presque verticale, faite d'éboulis, de schiste et de petits blocs rocheux, le tout instable et perfide à un degré effrayant. Cette dangereuse coulée n'était interrompue que par une petite corniche de rocher en surplomb, à peu près à mi-chemin. Miller étudia instantanément là

terrifiante perspective, recula vivement et lança à Mallory un regard incrédule de silencieuse consternation.

— « Moi aussi, j'ai peur, dit Mallory.

— Mais ça, c'est terrible ! Même quand j'ai fait l'ascension de la falaise sud de Navarone...

— Vous n'avez pas fait l'ascension de la falaise sud de Navarone, dit Mallory sans pitié. Andréa et moi vous avons monté au bout d'une corde.

— Vraiment ? J'avais oublié. Mais ça, c'est... c'est le cauchemar de l'ascensionniste !

— Mais là il n'est pas question d'ascension. Juste de se laisser descendre. Tout ira bien, tant que vous ne vous mettez pas à rouler.

— Tout ira bien tant que je ne me mettrai pas à rouler, répéta machinalement Miller. (Il regardait Mallory nouer deux cordes bout à bout et les boucler sur un sapin rabougri.) Et Maria et Petar ?

— Petar n'a pas besoin d'y voir pour faire cette descente. Tout ce qu'il a à faire, c'est de se descendre sur cette corde. Quelqu'un l'attendra sur la corniche pour lui guider le pied. Andréa prendra soin de la jeune femme. Maintenant, pressons. Neufeld et ses hommes vont nous tomber sur le dos d'une minute à l'autre. S'ils nous surprennent sur cette paroi, ça va être vite réglé. Andréa, vous passez le premier avec Maria. »

Immédiatement, Andréa et la fille enjambèrent le rebord et commencèrent à descendre rapidement le long de la corde. Groves les regarda faire, hésita, puis s'approcha de Mallory.

— « Je vais descendre le dernier, monsieur, en amenant la corde. »

Miller le prit par le bras et l'entraîna un peu à l'écart.

— « C'est très généreux, fiston, mais ça ne tient pas, tant que la vie de Dusty Miller en dépend. Je m'explique. Dans une situation comme celle-ci, la vie de chacun de nous dépend d'un premier de cordée. Je suis en mesure de vous dire que le capitaine est le meilleur premier de cordée au monde.

— Il est quoi ?

— Ce n'est en rien par hasard, s'il a été choisi pour conduire cette mission. La Bosnie est réputée pour ses rochers, ses falaises, ses montagnes dominant tout le pays. Mallory escaladait l'Himalaya, mon petit gars, avant que vous ne commenciez à grimper aux barreaux de votre parc. Mais vous n'êtes pas si jeune que vous n'ayez jamais entendu parler de lui.

— Keith Mallory ? Le Néo-Zélandais ?

— Exactement. Je crois qu'il s'y connaît, pour aller chercher les moutons. Allez, c'est à vous ! »

Les cinq premiers atteignirent la corniche sains et saufs. Même l'avant-dernier, Miller, descendit sans incident, grâce au bien-fondé de

sa technique personnelle consistant à fermer énergiquement les yeux pendant tout le parcours. Mallory descendit le dernier, lovant la corde au fur et à mesure, se déplaçant avec autant d'assurance que de promptitude, sans même regarder où il mettait les pieds, sans pour autant déranger le moindre caillou. Groves était au spectacle, mais il avait du mal à y croire.

Mallory se pencha au-dessus de la corniche pour étudier la deuxième pente. À cause d'une légère courbure de la gorge, le clair de lune marquait une sévère coupe sombre, juste en dessous de l'endroit où ils se tenaient, tandis que la blancheur phosphorescente des rapides prenait toute la lumière. Qui plus est, la lune elle-même fut obscurcie à ce moment-là, et le peu de détails discernables disparut complètement. Mallory savait qu'ils ne pouvaient pas se permettre d'attendre la réapparition de la lune : cela donnerait à Neufeld le temps d'arriver.

Mallory assura une corde autour d'une saillie rocheuse.

— « Celle-là, elle est vraiment dangereuse, dit-il à Andréa et Maria. Attention aux blocs détachés ! »

Andréa et Maria mirent plus d'une bonne minute pour accomplir leur invisible descente. Une double saccade de la corde annonça leur arrivée à bon port. Entre-temps, ils avaient déclenché plusieurs petites avalanches, mais Mallory ne redoutait pas que le suivant à descendre provoque la chute d'un rocher qui risquerait de blesser, voire de tuer Andréa et Maria. Andréa avait trop longtemps et trop dangereusement vécu pour mourir de façon aussi inutile et stupide, et il ne manquerait pas de prévenir les suivants contre un tel danger. Pour la dixième fois, Mallory releva la tête vers le sommet de la pente qu'il venait de descendre ; mais si Neufeld, Droshny et les autres étaient arrivés, ils faisaient preuve d'une bien grande circonspection, en vérité ! Or, après les événements de ces dernières heures, il n'était pas difficile d'arriver à la conclusion que la circonspection serait le dernier de leurs soucis.

La lune perça alors que Mallory descendait à son tour, il maudissait l'exposition qu'il offrait ainsi, au cas où l'ennemi serait soudain apparu en haut, même en sachant qu'Andrea ne pensait qu'à le protéger de ce danger. Mais d'un autre côté, cela lui permettait de descendre deux fois plus vite que l'obscurité précédente ne le lui aurait permis. En bas, les spectateurs retenaient leur souffle : Mallory descendait sans corde, et n'avait pas l'air de devoir même éviter de commettre une faute. Il prit pied sur la grève rocailleuse et se mit aussitôt à examiner les rapides.

— « Vous savez ce qui se passera s'ils arrivent en haut et nous surprennent au milieu de la traversée, avec le clair de lune ? »

Personne ne répondit, mais tout le monde savait.

— « Maintenant ou jamais reprit Mallory. Reynolds, vous croyez pouvoir ?... Alors donnez votre arme. »

Mallory noua une ligne autour de la taille de Reynolds et en confia le mou à Andrea et Groves. Reynolds se lança résolument dans les rapides, en direction du premier rocher, dont l'arrondi offrait bien peu de prise dans l'écume tourbillonnante. Par deux fois, il perdit l'équilibre et parvint à se rattraper, avant d'atteindre le rocher. Mais alors il fut immédiatement emporté sens dessus dessous par le courant. Les hommes le halèrent sur la rive et il se retrouva à son point de départ, toussant et crachant comme un enragé. Sans un mot ni un regard à quiconque Reynolds se rua de nouveau dans les rapides, cette fois avec une telle détermination, une telle fureur, qu'il réussit à atteindre la rive opposée sans avoir perdu prise une seule fois.

Il se hissa sur le rivage de galets, consacra quelques instants à récupérer, puis se releva et se dirigea vers un petit arbre qui avait réussi à pousser au pied de cette paroi-ci. Il dénoua la corde de sa taille et l'assura autour du tronc. De l'autre côté, Mallory lui fit faire deux tours sur un gros rocher, et fit signe à Andréa et à la jeune femme.

Mallory fit à nouveau monter son regard jusqu'au sommet du ravin. L'ennemi ne donnait toujours aucun signe de présence, mais Mallory sentait qu'il ne fallait pas s'attarder une seule seconde, qu'ils avaient déjà trop joué avec la chance. Andréa et Maria étaient à peine parvenus à mi-chemin qu'il ordonna à Groves de prêter main-forte à Petar pour traverser, tout en priant le Ciel que la corde veuille bien tenir. Elle tint, car Andréa et Maria abordèrent sans accident de l'autre côté, et Mallory fit aussitôt partir Miller, un paquet d'armes automatiques sur l'épaule gauche.

Groves et Petar traversèrent eux aussi sains et saufs. Mallory attendit lui-même que Miller ait abordé l'autre rive, car il savait que le risque d'être emporté était grand, et que dans ce cas Miller partagerait le même sort et qu'il leur faudrait dire adieu à leurs armes.

Quand il vit Andréa tendre la main à Miller, de l'autre côté, Mallory n'attendit plus. Il déroula la corde du rocher, se la noua à la ceinture et se jeta à l'eau. Il fut emporté tout comme l'avait été Reynolds à sa première tentative, au même endroit, et ses amis durent le haler au sec, une bonne ration des eaux de la Neretva dans l'estomac, mais intact.

— « Personne n'est blessé ? Pas d'os cassés, pas de crânes fêlés ? demanda Mallory. (Lui-même avait l'impression d'avoir descendu les chutes du Niagara dans une barrique.) Non ? Parfait ! (Il se tourna vers Miller.) Vous, vous restez ici avec moi. Andréa, emmenez les autres jusqu'au premier tournant, là-bas, et attendez-nous.

— Moi ? objecta doucement Andréa. Et que faites-vous des petits

copains qui vont descendre de là-haut d'un moment à l'autre ? »

Mallory le prit à part.

— « Il y a aussi des petits copains qui pourraient descendre la rivière à partir de la garnison du barrage. (Il montra les deux sergents, Petar et Maria.) Qu'est-ce qui leur arriverait s'ils se trouvaient nez à nez avec une patrouille de chasseurs alpins, à votre avis ?

— Je vous attends après le tournant. »

Andréa et les quatre autres se mirent en marche, lentement, glissant et trébuchant sur les rochers vaseux. Mallory et Miller s'abritèrent derrière deux gros blocs et se mirent à surveiller le sommet du ravin.

Plusieurs minutés passèrent. La lune brillait toujours, et personne ne se montrait encore. Miller était mal à l'aise.

— « Qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? Ils en mettent un temps à s'amener !

— Non, je crois seulement qu'ils mettent du temps à revenir.

— À revenir ?

— Ils ne savaient pas où nous allions exactement. (Mallory sortit sa carte, et l'examina d'un minuscule pinceau lumineux de sa lampe.) À un peu plus d'un kilomètre sur la voie, celle-ci prend un virage serré à gauche. En toute probabilité, la locomotive a dû dérailler à cet endroit-là. La dernière fois que Neufeld et Droshny nous ont vus, nous étions à bord de cette locomotive et, en toute logique, ils ont dû suivre la voie en espérant nous retrouver dans les parages quand ils tomberaient sur la locomotive abandonnée. Or, ils ont dû la retrouver complètement écrasée. Ils ont sûrement tout de suite compris, mais cela leur a fait trois kilomètres de plus à couvrir, dont la moitié en côte, avec des poneys fatigués.

— C'est sûrement ça. Bon Dieu, grommela Miller, qu'ils se dépêchent un peu !

— Tiens ! s'étonna Mallory. C'est nouveau ! Dusty Miller impatient de se dépenser ?

— Pas du tout ! dit Miller d'un ton définitif. (Il consulta sa montre.) Mais le temps se raccourcit bigrement.

— Oui, dit Mallory. Bigrement ! »

Et alors ils arrivèrent. Miller décela un faible éclat métallique produit par une tête dépassant avec précaution au bord du ravin. Il toucha le bras de Mallory.

— « Je le vois » murmura Mallory.

Ensemble le deux hommes sortirent leurs Lüger et les débarrassèrent de leur protection étanche. Là-haut, la tête casquée était maintenant devenue une silhouette complète qui se découpait avec précision sur le ciel. Puis la silhouette entreprit ce qui entendait constituer une descente prudente, mais qui se transforma soudain en

une chute brutale et désordonnée. Avec le rugissement des eaux, Mallory et Miller ne purent pas savoir s'il avait crié. Il avait frappé la corniche, rebondi à une hauteur étonnante, pour retomber ensuite verticalement sur la grève, suivi d'une petite avalanche.

— « Vous nous aviez bien dit que c'était dangereux », proféra le sinistre philosophe Miller.

Une autre silhouette apparut au bord du précipice et commença elle aussi à descendre, suivie de plusieurs autres hommes en ordre serré. L'espace de quelques minutes, la lune fut étouffée par un nuage. Mallory et Miller s'arrachaient les yeux à essayer de percer l'impénétrable obscurité où avait fondu la paroi d'en face.

Quand la lune refit surface, le premier équilibriste se trouvait juste au-dessous de la corniche, en train de négocier prudemment la deuxième descente. Mallory pointa soigneusement son Lüger, l'équilibriste fut pris d'une rapide convulsion, se retourna et tomba dans le vide de la mort. La deuxième silhouette, dans l'ignorance manifeste du sort de son compagnon, entama à son tour la deuxième portion de descente. Mallory et Miller visèrent en même temps, mais à ce moment précis la lune fut de nouveau obscurcie et ils durent baisser les armes. Lorsque la lumière revint, quatre hommes avaient déjà atteint sans dommage la terre ferme de la rive. Deux d'entre eux, reliés par une corde, commençaient tout juste à s'aventurer dans la traversée du gué.

Mallory et Miller attendirent qu'ils en aient franchi les deux tiers, constituant ainsi une cible difficile à rater. Mallory et Miller ne la ratèrent pas. Ils imaginèrent plus qu'ils ne virent les eaux blanches des rapides virer momentanément au rouge, tandis que les deux hommes, toujours liés l'un à l'autre, fuyaient à l'incroyable vitesse du courant, leurs corps tellement ballottés, leurs membres tellement désarticulés qu'on pouvait très bien avoir l'impression qu'ils luttaienent encore, désespérément, pour sauver leur peau. Quoi qu'il en soit, les deux hommes restés sur l'autre rive ne semblaient pas prendre cet incident en mauvaise part. Perplexes, ils regardèrent disparaître les corps de leurs compagnons, inconscients du cours réel des événements. Deux ou trois secondés plus tard ils seraient devenu, totalement inconscients de quoi que ce soit, si une traînée flottante de nuages, une fois de plus, n'était venue masquer la lune. Ils eurent ainsi encore un peu de temps, très peu, à vivre. Mallory et Miller baissèrent leurs armes.

Agacé, Mallory jeta un coup d'œil à sa montre.

— « Quand est-ce qu'ils vont se mettre à tirer, bon sang ? Il est une heure cinq !

— Quand qui doit se mettre à tirer ? demanda prudemment Miller.

— Vous le savez. Vous étiez là ! J'ai dit à Vis de demander à Vukalovic de nous donner un tir de couverture à une heure. À partir

du col de Zenica, à moins de deux kilomètres d'ici. Bon, nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. Je vais... (Il fut interrompu par le brusque déchaînement d'un tir au fusil particulièrement nourri, assez impressionnant à cette distance relativement courte, et sourit.) Oh ! cinq minutes par-ci par-là, quelle importance ? Allez ! J'ai l'impression qu'Andréa doit commencer à se faire un souci terrible ! »

Andréa se faisait un sang d'encre. Il sortit silencieusement de l'ombre quand Mallory et Miller débouchèrent au premier tournant.

— « Où étiez-vous passés, vous deux ? leur reprocha-t-il gravement. Je me suis fait du souci !

— Je vous expliquerai ça dans une heure, si nous sommes toujours dans le coup à ce moment-là, s'excusa patement Mallory. Notre bande de lascars est à deux minutes derrière nous. Je crois qu'ils vont se présenter en force, bien qu'ils aient déjà perdu quatre hommes, six avec les deux que Reynolds a eus de la locomotive. Vous allez vous poster au prochain, coude de la rivière et vous les retiendrez. Vous devez le faire seul. Vous croyez que ça ira ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter ! rétorqua dignement Andréa. Et pendant ce temps ?

— Groves, Reynolds, Petar et sa sœur remontent la gorge avec nous, Reynolds et Groves approchant aussi près que possible du barrage, Petar et Maria s'arrêtant dès qu'ils trouveront un abri, par exemple près de la passerelle suspendue, pour autant qu'ils ne risquent pas de recevoir sur la tête ce foutu rocher qui n'attend que ça.

— Une passerelle suspendue, monsieur ? demanda Reynolds. Un rocher ?

— Je les ai vus quand nous avons arrêté la locomotive pour reconnaître le terrain.

— Vous les avez vus. Pas Andréa.

— Mais je lui en ai parlé ! reprit impatiemment Mallory. (Il se désintéressa du sergent et se tourna vers Andréa.) Dusty et moi ne pouvons attendre plus longtemps. Servez-vous de votre Schmeisser. (Il indiqua la direction nord-ouest, du côté du col de Zenica, où le crépitement de la mousqueterie était maintenant continu.) Avec tout ce tintamarre, ils ne feront jamais la différence. »

Andréa acquiesça, s'installa confortablement derrière un double bloc et posa le canon de son Schmeisser dans le v qui les séparait. Le reste de la troupe s'ébranla tant bien que mal sur la rocaïlle glissante à souhait qui constituait la rive droite de la Neretva. Un peu plus loin, ils trouvèrent un rudimentaire sentier tracé en fonction des obstacles. Ils le suivirent sur une centaine de mètres. Ensuite, la gorge tournait légèrement. Sans se consulter, sans qu'aucun ordre ait été donné, ils s'arrêtèrent tous les six et levèrent la tête.

Ils étaient pour ainsi dire devant le barrage de la Neretva, devant

un rempart d'une hauteur à vous couper le souffle. Au-dessus du mur s'élevaient des deux côtés les vertigineuses parois de roc, d'abord quasiment verticales, puis s'inclinant toutes deux en saillie, pour former un immense surplomb semblant rejoindre l'autre à son sommet, mais cela – Mallory le savait pour avoir vu les choses de haut n'était qu'une illusion d'optique. Au sommet du mur de barrage proprement dit, on apercevait nettement les baraquements des gardes et de la radio, de même que de lilliputiens soldats allemands en patrouille. C'était de là, de ces baraquements, à l'est du sommet du mur, qu'une échelle de fer – Mallory savait qu'elle était peinte en vert, mais à l'ombre du barrage elle semblait noire – descendait jusqu'au fond de la gorge ; sertie de haut en bas dans le rocher par des crampons de fer. Au pied de l'échelle, l'eau jaillissait en bouillonnant des tuyaux de trop-plein, Mallory essaya de calculer combien l'échelle pouvait compter de barreaux. Deux cents, peut-être deux cent cinquante. Une fois qu'on avait commencé à monter ou à descendre, il ne restait plus qu'à continuer jusqu'au bout : il n'y avait aucune plateforme, aucun appui-dos permettant de s'accorder le moindre répit. Et de haut en bas, il n'y avait aucun moyen, à aucun moment, de se dissimuler au regard d'un éventuel observateur situé au sommet du mur. En tant que voie d'assaut, c'était sans doute celle que Mallory aurait choisie en dernier, s'en fit-il la remarque. Il aurait été difficile d'en trouver une plus hasardeuse.

Environ à mi-chemin entre l'endroit où ils se trouvaient et le pied de l'échelle, une passerelle passait au-dessus des eaux écumantes de la gorge. Son aspect antique, déjeté, délabré, n'avait rien pour inspirer confiance, ou si peu que ce tout petit restant de confiance n'aurait pas survécu une seconde à la présence d'un énorme bloc de pierre roulé qui se trouvait comme posé juste au-dessus de l'extrémité est du pont, sur la vaste cicatrice de la falaise, et qui semblait devoir à tout instant renoncer à une assise aussi inconcevable.

Reynolds s'imprégna du spectacle qui s'offrait à lui, puis se retourna vers Mallory.

— « Nous avons été très patients, monsieur.

— Vous avez été très patient, sergent, et je vous en remercie. Vous savez, bien sûr, qu'il y a une division yougoslave bloquée dans la Gage de Zenica, juste derrière les montagnes à notre gauche. Vous savez aussi que les Allemands vont lancer deux divisions blindées sur le pont de Neretva à deux heures du matin, et que s'ils arrivent de l'autre côté – et normalement il ne devrait rien y avoir pour les en empêcher – les Yougoslaves, armés de fusils à bouchon sans bouchon, ont toutes les chances de se faire tailler en petits morceaux. Vous savez que le seul moyen de les arrêter consiste à détruire le pont de Neretva ? Vous savez que cette mission de secours et de contre-

espionnage n'était qu'une couverture pour le vrai truc ?

— Je le sais... maintenant ! dit amèrement Reynolds. (Il tendit le bras en direction de l'aval de la gorge.) Et je sais aussi que le pont se trouve de ce côté-là.

— Absolument ! Et moi je sais-que même si nous pouvions nous en approcher – ce qui est tout à fait impossible – nous ne pourrions pas le faire sauter avec un plein camion d'explosifs. Les ponts d'acier montés sur béton armé sont difficilement destructibles. (Il se retourna pour regarder le barrage.) Aussi nous y prenons-nous autrement. Vous voyez ce barrage, là. Derrière, il y a trente millions de tonnes d'eau, assez pour emporter le pont de Sydney. Alors, pour celui de Neretva...

— Vous êtes fou... monsieur ! dit Groves à voix basse.

— Merci, je le savais déjà. Ça ne va pas nous empêcher de faire sauter ce barrage, Dusty et moi.

— Mais... mais tout ce que nous avons comme explosifs, ce sont quelques grenades, dit Reynolds d'une voix proche du désespoir. Et dans ce barrage, il doit bien y avoir six mètres d'épaisseur de béton armé. Vous allez le faire sauter ? Comment ? »

Mallory secoua la tête.

— « Désolé !

— Voilà ! Encore le...

— Calmez-vous. Nom de nom, mon vieux, mettez-vous dans la tête que vous ne savez jamais ! Même à la dernière minute, vous pourriez encore vous faire prendre et être obligé de parler. Qu'arriverait-il alors à la division encerclée de Vukalovic, dans la Cage de Zenica ? Ce que vous ne savez pas, vous ne pourrez pas le dire.

— Mais vous, vous savez ! (La voix de Reynolds était lourde de ressentiment.) Vous, et Dusty, et Andréa, vous savez ! Groves et moi avons toujours su que vous saviez, et que vous, vous pouviez être obligés de parler.

— Faire parler Andrea ? dit Mallory en se dominant. Vous pourriez peut-être... en le menaçant de lui confisquer ses cigares. C'est sûr, Dusty et moi pourrions être obligés de parler, mais il faut bien que quelqu'un sache ! »

Groves prit la contenance de celui qui accepte l'inévitable mais n'en pense pas moins.

— « Comment passerez-vous de l'autre côté du barrage ? On ne peut pas le faire sauter de face, n'est-ce pas ?

— Pas avec les moyens dont nous disposons, convint Mallory. Nous : allons passer de l'autre côté. En grimpant là. (Il montrait la vertigineuse paroi de la gorge, de l'autre côté.)

— En grimpant par là, hein ? reprit Miller d'un air dégagé ; (Il était abasourdi.)

— Oui, par l'échelle. Mais pas tout le temps. Arrivés aux trois

quarts de l'échelle, nous l'abandonnerons et nous attaquerons directement la paroi. Une bonne dizaine de mètres au-dessus du sommet du barrage, juste à l'endroit où la paroi commence à pencher en surplomb, il y a une corniche, enfin, je veux dire... euh... une fissure, j'en suis sûr, et...

— Une fissure ! toussota Miller. (Il était horrifié.)

— Une fissure. Elle passe au-dessus du mur. Elle fait à peu près quarante-cinq mètres de long, pour un angle ascendant de vingt degrés. Nous passerons par là. »

Reynolds était littéralement sidéré.

— « Mais c'est de la folie !

— C'est de la folie ! renvoya Miller.

— Si j'avais à choisir, je ne le ferais pas, admit Mallory. Toujours est-il que c'est le seul chemin.

— Mais vous êtes certains d'être vus ! protesta Reynolds.

— Non, pas certains. »

Mallory fouilla dans son sac à dos et en sortit une tenue d'homme-grenouille en caoutchouc noir. De son côté, Miller fit de même, bien à contrecœur. Les deux hommes entreprirent de passer leurs combinaisons.

— « Nous aurons l'air de mouches noires sur un mur noir, dit Mallory.

— Espère toujours ! marmonna Miller.

— Et puis, avec un peu de chance, ils regarderont de l'autre côté quand la R.A.F. commencera à lancer ses pétards. Et si nous sommes en danger d'être repérés, c'est là que vous intervenez, vous et Groves. Le capitaine Jensen avait raison : du train où sont allées les choses, nous ne nous en serions jamais sortis sans vous.

— Des compliments ? dit Groves à Reynolds, le capitaine nous fait des compliments ? J'ai comme l'impression qu'il doit y avoir quelque chose de pourri quelque part.

— En effet, dit Mallory. (Il avait revêtu combinaison et cagoule, et fixait à sa ceinture quelques pitons, ainsi qu'un marteau, tirés de son sac.) Si nous avons des ennuis, vous deux, vous ferez diversion.

— Quel genre de diversion ? demanda Reynolds avec suspicion.

— Vous serez en bas du barrage, et vous vous mettrez à tirer sur les gardes qui seront en haut.

— Mais... mais nous allons être complètement exposés ! (Groves essaya d'examiner l'éboulis de rocaille qui constituait la rive gauche à la base du barrage et au pied de l'échelle.) Il n'y a pas un centimètre de couvert. Quelle espèce de chance aurons-nous ? »

Mallory enfila son sac et jeta sur son épaule un épais rouleau de cordage.

— « Minuscule, j'en ai peur. (Il consulta sa montre lumineuse.)

Mais à partir de maintenant, pendant quarante-cinq minutes, vous et Groves êtes des éléments sacrificiables. Dusty et moi, non.

— C'est comme ça et voilà tout ? dit carrément Reynolds. Sacrificiables !

— C'est comme ça.

— Vous voulez ma place ? » demanda. Miller plein d'espoir.

Il n'y eut pas de réponse, car Mallory était déjà en route. Miller lança un dernier regard craintif à la paroi qui le dominait comme une tour gigantesque, comme un rempart monstrueux, donna une dernière secousse à son sac, et emboîta le pas. Reynolds allait suivre, mais Groves le retint par le bras et fit signe à Maria de marcher devant avec Petar.

— « Nous allons attendre un peu pour assurer l'arrière, dit Groves à Maria. Juste pour être bien sûrs.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Reynolds à voix basse.

— Voilà notre capitaine Mallory admet qu'il a déjà commis trois erreurs cette nuit. Je crois qu'il est en train d'en faire une quatrième.

— Je ne te suis pas.

— Il est en train de mettre tous les œufs dans le même panier, et il néglige certaines choses. Par exemple, en nous demandant de nous poster tous les deux en bas du barrage. Quand nous devons déclencher une diversion, une rafale de mitrailleuse d'en haut du mur, et nous y passons tous les deux à la seconde. Un homme seul peut créer une diversion avec autant de succès, et quel avantage à se faire tuer tous les deux ? En plus, si l'un de nous deux reste vivant, il sera là s'il faut faire quelque chose pour protéger Maria et son frère. Je vais me mettre en bas du barrage, et toi, tu...

— Pourquoi toi ? Pourquoi pas...

— Attends, je n'ai pas encore fini. Je pense aussi que Mallory est vraiment très optimiste s'il croit qu'Andréa peut retenir indéfiniment toute cette équipe qui remonte la gorge. Ils doivent être au moins vingt, et ils ne sont pas dehors pour jouer à des petits jeux de société. Ils sont dehors pour nous tuer. Et qu'arrivera-t-il s'ils submergent Andréa, arrivent sur la passerelle, et tombent sur Maria et Petar, pendant que nous serons occupés à jouer les cartons de stand en bas du barrage ? Ils leur régleront leur compte le temps que tu clignes de l'œil.

— Peut-être pas aussi vite, murmura Reynolds. Si Neufeld se fait descendre avant d'arriver à la passerelle, si c'est Droshny qui prend le commandement, Maria et Petar mettront peut-être beaucoup plus de temps à mourir...

— Alors tu restes près du pont et tu couvres nos arrières ? Avec Maria et Petar à l'abri quelque part par là ?

— Tu as raison. Je suis sûr que tu as raison. Mais je n'aime pas ça.

(Reynolds ne se trouvait pas à son aise.) Il nous a donné ses ordres, et ce n'est pas le genre à se laisser désobéir.

— Il ne saura pas. Même s'il en revient, ce dont je doute fort, il n'en saura jamais rien. Et surtout, il est parti pour commettre des erreurs.

— Pas ce genre d'erreur. (En lui-même Reynolds n'était pas encore pleinement convaincu.)

— Est-ce que j'ai raison, oui ou non ? insista Groves.

— Oh !... dit Reynolds avec lassitude, au bout du compte, ça ne fera pas une grande différence. Quand nous aurons fini notre journée... D'accord, faisons comme tu crois. »

Les deux sergents se hâtèrent de rattraper Maria et Petar.

Andréa écoutait les bottes racler les pierres, les armes tinter de temps à autre en frappant un rocher. Il attendait, bien installé à plat ventre, son Schmeisser bien calé. Les bruits dénonçant une progression furtive sur la rive ne provenaient plus que d'une quarantaine de mètres. Il se redressa légèrement, dévia légèrement le canon et écrasa la détente.

La réplique fut immédiate : trois ou quatre mitraillettes ouvrirent le feu. Andréa cessa le sien. Sans se préoccuper des balles sifflant au-dessus de sa tête et ricochant tout autour de lui, il s'aligna soigneusement sur les éclats de flamme jaillissant d'un pistolet mitrailleur, et tira une rafale d'une seconde. L'homme qui tenait le pistolet mitrailleur se redressa convulsivement, son bras droit envoyant tournoyer son arme, puis il plongea de côté, lentement, dans les tourbillons blancs de la Neretva, qui remportèrent aussitôt. Andréa lâcha une autre rafale, et un deuxième homme pivota sur lui-même et s'effondra dans les rochers. Un ordre fut aboyé brusquement, et le feu cessa en aval.

En aval, c'était un groupe de huit hommes. L'un d'entre eux se détacha de la protection d'un bloc et se mit à ramper vers le deuxième homme à avoir été touché. Dans le mouvement, on aurait pu croire qu'il s'éclairait d'un grand sourire de loup, mais Droshny était loin de penser à sourire. Il se souleva au-dessus de la silhouette recroquevillée dans les rochers et la retourna sur le dos : c'était Neufeld, saignant abondamment d'une entaille sur le côté de la tête. Droshny se redressa, fou de rage. L'un de ses Cetniques lui toucha le bras.

— « Il est mort ?

— Pas tout à fait. Salement commotionné. Il va rester inconscient pendant des heures, peut-être pendant des jours. Je ne sais pas, il faudrait un médecin pour le dire. (Droshny interpella deux autres hommes :) Vous trois, emportez-le et faites-lui retraverser le gué. Vous deux, vous resterez avec lui à l'abri, toi, tu reviendras. Et pour l'amour de Dieu, dites aux autres de se dépêcher d'arriver ici ! »

Le visage déformé par la colère, totalement inconscient du danger, Droshny sauta soudain sur ses pieds et se mit à tirer une interminable rafale. Rafale qui apparemment laissa Andrea complètement indifférent : le dos bien calé contre son rocher protecteur, il regarda sans grand intérêt les balles ricocher et de petits fragments de roc gicler en tous sens.

Du sommet du barrage, les hommes de garde entendirent nettement cette furieuse décharge. Mais tel était le tohu-bohu des armes légères dans tout le secteur, et la déconcertante variété d'échos renvoyés de haut en bas de la gorge et sur toute la surface du lac de retenue, qu'il devenait pratiquement impossible de localiser ces récentes rafales de mitraillette. Ce qui était significatif, cependant, c'était qu'il s'agissait bien de rafales de mitraillette : le vacarme ambiant consistait exclusivement en tir de mousqueterie. D'autre part, ces rafales avaient semblé émaner du sud, du fond de la gorge. L'un des gardes alla vivement trouver son capitaine, lui parla brièvement, puis se dirigea d'un bon pas vers l'un des petits baraquements de la plate-forme de béton armé construite à l'extrémité est du mur. Le baraquement en question, dont la façade consistait tout bonnement en une bâche qui se trouvait présentement roulée, recelait un vaste émetteur radio servi par un caporal.

— « Ordre du capitaine, dit le sergent. Appelez le pont de Neretva. Passez un message au général Zimmermann. Dites-lui que nous... que le capitaine est inquiet. Dites-lui qu'il y a un grand vacarme d'armes légères dans tout le secteur, et que ça semble en partie provenir de l'aval de la rivière. »

Impatient, le sergent attendit que l'opérateur passe le message, que les écouteurs se mettent à grésiller, deux minutes plus tard, et que l'opérateur transcrive la réponse. Il la lui prit des mains et la tendit à son capitaine, qui la lut à haute voix :

— « Le général Zimmermann dit « qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter, que ce vacarme est produit par nos « amis yougoslaves de la Cage de Zenica, qui se mettent à « tirer contre les fantômes parce qu'ils redoutent à tout « moment une offensive générale des unités du 11^e corps d'armée. Le vacarme sera bien plus impressionnant tout à l'heure, quand la R.A.F. va se mettre à bombarder à tort et à travers. Mais les bombes ne tomberont pas de votre côté, aussi ne vous inquiétez pas. » (Le capitaine baissa son papier.) Ça me va très bien comme ça. Si le général nous dit de ne pas nous inquiéter, pour moi, ça me va comme ça. Vous connaissez la réputation du général, sergent ?

— Oui, mon capitaine. »

À une certaine distance, venant d'on ne savait où, retentirent de nouvelles rafales de mitraillette. Le sergent eut un mouvement de

mauvaise humeur.

— « Il y a encore quelque chose qui vous tracasse ? demanda le capitaine.

— Oui, mon capitaine. Je connais le général de réputations bien sûr, et je lui fais entièrement confiance... Je pourrais jurer que cette dernière rafale de pistolet mitrailleur venait du fond de la gorge, par là.

— Vous avez des terreurs de vieille femme, sergent, dit posément le capitaine. Ne manquez pas d'aller bientôt consulter le médecin de la division. Vos oreilles ont besoin d'un examen. »

En fait ; le sergent n'avait rien d'une vieille femme, ses oreilles se trouvaient en bien meilleur état que celles de l'officier qui lui adressait des reproches. Les actuelles décharges de pistolet mitrailleur provenaient effectivement de la gorge, où Droshny et ses hommes, dont le nombre avait maintenant doublé, progressaient un à un, ou deux par deux, mais jamais plus de deux à la fois, en une série de bonds en avant très courts, rythmés de rafales peu précises, vu le terrain dangereux et glissant qui fuyait sous leurs pieds. Andréa ne leur donnait pas la réplique. Peut-être ne se sentait-il pas en grand danger, plus probablement économisait-il ses munitions. En fait, son Schmeisser accroché à l'épaule, il était en train d'examiner avec intérêt une grenade à manche qu'il venait de retirer de sa ceinture.

Plus haut en amont, le sergent Reynolds se tenait à l'extrémité est de la vieille passerelle de bois qui enjambait le furieux courant où le malheureux qui viendrait à y tomber devrait renoncer à tout espoir de survie. Reynolds était anxieusement tendu vers la source sonore de ces rafales de mitraille. Il se demanda pour la dixième fois s'il devait prendre le risque de retraverser le pont pour se porter au secours d'Andrea. Même à la lumière de sa récente et radicale révision de son jugement sur Andrea, il lui semblait impossible, comme l'avait dit Groves, qu'un homme puisse à lui seul retenir longtemps une vingtaine d'autres hommes assoiffés de vengeance. D'un autre côté, il avait promis à Groves de rester là pour protéger Petar et Maria. De nouvelles rafales remontèrent la rivière. Reynolds prit sa décision. Il laisserait son arme à Maria et s'absenterait le temps de porter à Andréa une aide éventuellement décisive.

Il se retourna pour le lui dire, mais Maria et Petar n'étaient plus là. Reynolds examina vivement les alentours, sa première réaction lui disant qu'ils étaient tombés tous les deux dans les rapides. Instinctivement, il fit remonter son regard le long de la rive, vers le barrage. À ce moment-là il faisait très sombre, mais il vit tout de suite qui se dirigeaient vers l'échelle de fer, au pied de laquelle se tenait Groves. Un instant il se demanda ce qui leur prenait, puis réalisa que, ni lui ni Groves, en fait, n'avaient pensé à leur interdire de

s'éloigner du pont. Ne nous affolons pas, pensa-t-il, Groves les renverra au pont dans un instant, et quand ils seront revenus je leur dirai que je retourne aider Andréa. Il se sentait vaguement soulagé ; non de reculer ainsi le moment de faire face à Droshny et à ses hommes, mais d'ajourner une décision plus ou moins justifiée.

Groves regardait en l'air. Cette échelle de fer semblait ne pas avoir de fin et ne tenir à la paroi que par un dérisoire collage. Il pivota sur lui-même en entendant des pas faire crisser faiblement l'argile. C'étaient Maria et Petar qui arrivaient, main dans la main, comme toujours. Il se mit en colère.

— « Nom de Dieu, qu'est-ce que vous venez faire ici, vous autres ? Vous n'avez pas le droit de rester là ! Vous ne vous rendez pas compte que les gardes n'ont qu'à se pencher de là-haut pour que vous vous fassiez tuer ? Allez-vous-en ! Retournez rejoindre le sergent Reynolds au pont. Tout de suite !

— Vous êtes gentil de vous inquiéter, sergent Groves, dit doucement Maria. Mais nous ne voulons pas partir. Nous voulons rester ici.

— Qu'est-ce que vous croyez ? la brusqua Groves. Vous croyez que ça servira à quelque chose, si vous restez ici ? (il réfléchit un instant, puis se montra plus aimable.) Je sais qui vous êtes, maintenant, Maria. Je sais ce que vous avez fait, je sais ce que vous valez dans votre partie. Mais ceci, ce n'est pas votre rayon. Je vous en prie.

— Non. (Elle secoua la tête.) Et je sais me servir d'une arme !

— Mais vous n'en avez pas. Et Petar ? De quel droit parlez-vous en son nom ? Est-ce qu'il sait où il est ? »

Maria s'adressa rapidement à son frère en un impossible serbo-croate, et il lui répondit de quelques raclements de gorge. Maria se retourna vers Groves.

— « Il dit qu'il sait qu'il va mourir cette nuit. Il a ce que vous autres appelez le don de seconde vue, et il dit qu'il n'y a plus d'avenir au-delà de cette nuit-ci. Il dit qu'il est fatigué de courir. Il dit qu'il va attendre ici que le moment vienne.

— De toutes les têtes de bois que...

— S'il vous plaît, sergent Groves ! (Maria n'élevait pas la voix, mais son ton avait perdu un peu de sa douceur.) Il a pris sa décision, et vous ne pourrez pas lui en faire changer. »

Groves fit signe qu'il avait compris ça.

— « Peut-être que je peux vous en faire changer, vous.

— Je ne comprends pas.

Petar est aveugle, il ne peut pas nous aider. Mais vous, vous pouvez. Si vous voulez.

— Dites-moi comment.

— Andréa doit tenir tête à une vingtaine de Cetniques et de soldats

allemands. (Groves fit la grimace.) J'ai de bonnes raisons de croire qu'Andrea n'a pas son pareil comme combattant de guérilla, mais un seul homme ne peut pas retenir indéfiniment vingt personnes. S'il disparaît, il n'y aura plus que Reynolds pour garder le pont. Et si Reynolds disparaît, alors Droshny et ses hommes arriveront à temps pour avertir les gardes, presque certainement à temps pour sauver le barrage, et certainement à temps pour prévenir par radio le général Zimmermann et pour lui dire de ramener ses tanks sur la terre ferme. Je crois bien, Maria, que Reynolds va avoir besoin de votre aide. C'est vrai que vous ne servez à rien ici. Au contraire, si vous restez près de Reynolds, vous pouvez faire toute la différence entre l'échec et le succès. Et vous avez dit que vous saviez vous servir d'une arme ?

— Et comme vous me l'avez fait remarquer, je n'en ai pas.

— Ça, c'était tout à l'heure. Vous en avez, maintenant. »

Groves décrocha son Schmeisser et le lui tendit avec quelques chargeurs.

— « Mais... (Maria acceptait à contrecœur.) Maintenant, c'est vous qui n'avez pas d'arme !

— Mais si, j'en ai ! (Groves sortit son Luger à silencieux.) C'est tout ce qu'il me faut, cette nuit. Je n'ai pas besoin de faire du bruit, cette nuit, du moment que je suis aussi près de ce barrage.

— Mais je ne peux pas laisser mon frère ! Je ne peux pas !

— Oh ! je crois que si. Je crois que c'est ce que vous allez faire. Plus personne au monde ne peut plus rien pour votre frère. Plus maintenant. Allez, dépêchez-vous s'il vous plaît.

— Très bien ! (Elle s'éloigna de quelques pas, puis s'arrêta et se retourna.) Je suppose que vous vous trouvez très intelligent, sergent Groves ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. »

Elle le regarda un instant dans les yeux, puis repartit le long de la rive. Groves s'accorda un sourire.

Ce sourire ne dura pas plus de temps qu'il n'en fallut au clair de lune pour inonder brusquement toute la gorge. À voix basse mais insistante, Groves appela Maria.

— « Plaquez-vous sur les rochers et ne bougez plus ! »

Maria obéit sans délai. Groves releva la tête. Toute l'angoisse de son visage monta vers l'échelle verte.

À peu près aux trois quarts de toute la hauteur de l'échelle, Mallory et Miller semblaient attirer toute la lumière de la nuit. Ils ne bougeaient pas plus que s'ils avaient été sculptés eux-mêmes dans le roc. Dans leurs visages figés, leurs yeux ne déviaient pas d'un seul et même point de l'espace.

Ce point de l'espace se trouvait au-dessus d'eux, à leur gauche, à quinze malheureux mètres de là. S'y trouvaient réunis deux gardes

manifestement sur les nerfs, anxieusement penchés au-dessus du parapet, au sommet du mur : ils étaient en train de chercher à voir ce qui pouvait bien se passer à une certaine distance en descendant la gorge, dans la direction d'où semblait provenir le bruit de la fusillade » Ils n'avaient qu'à baisser les yeux pour découvrir séance tenant Groves et Maria. Ils n'avaient qu'à tourner très légèrement la tête vers la gauche pour découvrir instantanément Mallory et Miller. Et pour les condamner à une mort immédiate.

XI

SAMEDI 1 heure 20 – 1 heure 35

Tout comme Mallory et Miller, Groves avait immédiatement repéré les deux sentinelles allemandes penchées au-dessus du parapet au sommet du barrage et écarquillant les yeux en direction du fond du défilé. Pour ce qui était du sentiment de nudité absolue, de totale vulnérabilité qu'il pouvait ressentir, Groves n'avait qu'à se fier aux battements de sa poitrine, et penser aussi à ce que pouvaient ressentir Mallory et Miller accrochés à leur échelle, à moins d'un jet de pierre des Allemands, ils portaient tous deux des Luger silencieux – Groves le savait – mais à l'intérieur de leur veste. Et leur combinaison d'homme-grenouille était zippée jusqu'au menton. S'ils avaient voulu atteindre leurs armes, il leur aurait fallu se livrer sur leur échelle à de multiples contorsions, alors que le moindre mouvement de leur part aurait immédiatement attiré l'attention des deux gardes. Que cela ne se soit pas encore produit, même en l'absence de tout mouvement, Groves ne parvenait pas à y croire. Dans cet éclatant clair de lune, équivalant tout au moins à une fin d'après-midi un peu sombre, tout homme doté d'une vision périphérique normale aurait tout de suite décelé leur présence. Il était peu raisonnable de penser que les hommes des troupes de front de la Wehrmacht ne jouissaient pas d'une vision périphérique standard. Groves fut bien obligé de convenir que l'insistance des deux gardes ne traduisait pas nécessairement une intense attention visuelle : peut-être au contraire s'appliquaient-ils à concentrer toute leur énergie dans leurs oreilles, dans l'espoir de localiser le tir de mitraillette syncopé dont résonnait tout le défilé. Avec une précaution infinie, Groves dégagea son Luger de sa veste et le leva. Il ne se faisait pas d'illusions : à cette distance, même en tenant compte de la haute vitesse initiale fournie par ce type de pistolet, ses chances de toucher un des gardes ne valaient pas cher. Enfin, en tant que geste, c'était mieux que rien.

Groves avait raison sur deux points. En haut, les deux sentinelles, que les considérations rassurantes du général Zimmermann n'avaient pas convaincues, consacraient tous leurs efforts à l'écoute des éclats de pistolet mitrailleur, qui non seulement semblaient se rapprocher, mais se détachaient plus nettement maintenant que les munitions

commençant à baisser, les Partisans de la Cage de Zenica pratiquaient un tir beaucoup plus sporadique. Groves avait eu raison également de penser que ni Mallory ni Miller ne se risquerait à dégager son Lüger.

Mais de sa position élevée, Mallory pouvait voir quelque chose qui échappait à Groves : un nouveau bandeau d'épais nuages était sur le point d'aveugler la lune.

En quelques secondes, la nappe d'ombre qui progressait sur le lac vira du vert foncé au plus profond indigo, déborda rapidement le sommet du mur, effaça l'échelle et ses deux occupants, puis plongea toute la gorge dans le noir. Groves poussa un long soupir de soulagement et baissa son Lüger. Maria se releva et reprit son chemin vers le pont. Petar tourna la tête comme font les aveugles quand ils ressentent particulièrement leur infirmité, quand ils auraient besoin de leurs yeux. Et Mallory et Miller se remirent aussitôt à grimper.

Mallory ne tarda pas à abandonner l'échelle, qui à présent déviait quelque peu, pour attaquer carrément la paroi. Par bonheur, celle-ci n'était pas parfaitement lisse ; mais les quelques prises qu'elle offrait se montraient si rares, si ténues, et si peu commodément situées, que l'ascension s'avérait aussi pénible que techniquement difficile. En temps normal, et en utilisant les pitons et le marteau passés dans sa ceinture, Mallory aurait considéré cette ascension comme ne présentant guère plus qu'une difficulté moyenne. Mais il n'était pas question d'utiliser les pitons : le moindre tintement de marteau sur du métal n'aurait pas manqué de frapper l'oreille la moins attentive, l'inattention auditive étant justement la dernière chose que l'on aurait pu reprocher aux sentinelles du barrage. Mallory fut donc obligé de se contenter de l'usage de ses talents naturels et de sa vaste expérience, en transpirant à profusion dans sa combinaison hermétique. Miller se trouvait maintenant douze mètres plus bas que Mallory. Il regardait faire celui-ci avec une telle anxiété qu'il en oubliait sa propre situation, perché sur son échelle, ce qui lui évitait de pousser la petite crise de nerfs qui en aurait normalement résulté.

Au même moment, Andréa aussi regardait quelque chose situé à une quinzaine de mètres de lui, mais il aurait été difficile de détecter le moindre signe d'angoisse sur son visage martelé. De même que les sentinelles du barrage un instant plus tôt, Andréa écoutait plus qu'il ne regardait. Il n'y avait plus aucun signe de vie nulle part. Neufeld et ses hommes avaient changé de tactique. Andréa ne pouvait pas savoir que Neufeld avait été blessé.

Une minute passa ainsi, puis Andréa perçut enfin l'inévitable : un infime « clic », deux cailloux entrechoqués. Il estima la distance à une dizaine de mètres. Il hocha la tête, assez satisfait, arma la grenade, attendit deux secondes, et la lança en douceur, en un lobe particulièrement réussi, non sans s'aplatir lui-même, simultanément à

l'abri-de son rocher protecteur. Il y eut la sourde détonation typique de la grenade, accompagnée d'un bref éclair de lumière blanche ; de part et d'autre duquel étaient violemment projetés deux soldats.

Le bruit de l'explosion était nettement parvenu à Mallory.

Il s'immobilisa, se permettant seulement de tourner lentement la tête afin de porter son regard sur le sommet du barrage, situé à présent six mètres au-dessous de lui. Les mêmes deux gardes cessèrent une deuxième fois leur patrouille, se penchèrent à nouveau sur le parapet, se regardèrent mutuellement, mal à l'aise, haussèrent plus ou moins les épaules et reprirent leur patrouille. Mallory reprit son ascension.

Il s'en sortait plus facilement, à présent, il trouvait çà et là quelques minuscules fissures où il pouvait enfoncer un piton à la main, ce qui lui procurait une puissance de levier nettement supérieure. Il marqua un nouvel arrêt pour voir où il en était. La fissure longitudinale dont il avait parlé à Miller n'était plus qu'à un mètre quatre-vingts plus haut. Mallory allait se remettre au travail, mais quelque chose vint l'en distraire.

D'abord à peine audible au-dessus du rugissement des eaux de la Neretva et du tir sporadique des fusiliers de la Cage de Zenica, mais prenant de la puissance à chaque seconde, se faisait entendre un lointain roulement de tonnerre très étouffé, une rumeur sur laquelle on ne peut pas se tromper en temps de guerre : l'approche d'une vague de bombardiers lourds. Mallory se sourit à lui-même.

De nombreux hommes se sourirent ainsi cette nuit-là, quand ils entendirent venir de l'ouest les escadrilles de Lancaster. Miller, toujours sur son échelle, luttant de toute sa volonté pour ne pas regarder vers le bas, ne put s'empêcher de sourire. Groves non plus, au pied de l'échelle. Ni Reynolds, près du pont. Sur la rive droite de la Neretva, Andréa ôta en souriant une nouvelle grenade de sa ceinture, fort de l'excellente couverture sonore qui lui venait du ciel à grande vitesse. Là-haut, sur la plateau d'Ivenici toujours aussi glacial, debout devant une tente de ravitaillement, le colonel Vis et le capitaine Vlanovic sourirent de contentement et se serrèrent solennellement la main. Dans la redoute sud de la Cage de Zenica, le général Vukalovic et ses trois officiers de commandement, le colonel Janzy, le colonel Lazlo et le major Stephan, abandonnèrent pour une fois leurs jumelles et leur anxieuse surveillance du pont de Neretva et de sa menaçante forêt, pour se regarder les uns les autres sans y croire, mais en souriant de soulagement. Et surtout ; déjà installé dans son command-car à l'orée du bois, au sud du pont de Neretva, souriait aussi le général Zimmermann, et encore plus largement, peut-être, que tous les autres :

Mallory reprit son ascension en se déplaçant encore plus vite. Il

atteignit la fissure longitudinale, la dépassa, trouva un petit craquement où enfoncer son piton, sortit son marteau de sa ceinture et attendit. Il dominait de douze mètres le faite du barrage, pas plus, et le piton qu'il entendait planter ne demandait pas un coup de marteau mais une bonne douzaine, et le plus fort possible. Les moteurs des avions ne suffiraient pas à le couvrir de façon réellement radicale, même si leur vrombissement ne cessait de se rapprocher.

Mallory jeta un regard sous lui. Miller levait la tête en arrière et tapotait son bracelet-montre d'un air exigeant, dans la mesure où on peut tapoter son bracelet-montre avec les deux bras enroulés autour du même barreau d'une échelle. En réponse, Mallory secoua la tête et fit un geste apaisant de la main droite. Miller secoua la sienne avec résignation.

Les Lancaster passaient maintenant à la verticale. L'appareil de tête coupa en diagonale au-dessus du lac, prit un peu de hauteur pour franchir les sommets. Ensuite, la terre trembla. Et des ondes fantasques parcoururent en dépit du bon sens la surface du barrage de Neretva. Ensuite seulement, la première explosion frappa les tympans des deux alpinistes. Le premier chapelet de bombes de cinq cents kilos venait de percuter à l'angle droit le col de Zenica. À partir de cet instant, les explosions se succédèrent à une cadence si rapide qu'il n'y avait pratiquement pas la place d'en loger une de plus. Y aurait-il eu un bref instant de répit, l'écho roulant et cascasant de bas en haut et de haut en bas des sommets et des vallées de Bosnie centrale l'aurait submergé de son tonnerre.

Mallory n'attendit pas une seconde de plus : il ne se serait même pas entendu lui-même parler. À l'ouest, une lueur montait au-dessus de la montagne. Mallory ficha son piton, y assura une corde qu'il fit aussitôt passer à Miller. Celui-ci l'attrapa et se mit à monter. Miller n'avait rien d'un montagnard, pensait Mallory, mais y a pas d'erreur, il savait monter à la corde. En un temps remarquablement court il surgissait à côté de Mallory, s'agrippait des deux-mains au piton, les pieds fermement fichés dans la fissure longitudinale.

— « Vous pouvez tenir à ce piton ? lui hurla Mallory à l'oreille.

— Essayez voir de me faire lâcher !

— J'oserais pas ! »

Avec un grand sourire, Mallory lova la corde, la balança sur son épaule, et commença à progresser rapidement le long de la fissure longitudinale, non sans avoir crié à Miller : « Je fais passer la corde au-dessus du barrage, et je l'assure à un autre piton. Et vous me rejoignez. D'accord ?

— Si vous croyez que je compte rester ici toute la nuit, vous êtes fou ! »

Au sud du pont de Neretva, le général Zimmermann écoutait le vacarme de l'attaque aérienne du col de Zenica. Il regarda sa montre et se tourna vers son aide de camp.

— « Maintenant ! Troupes de première ligne en position. »

Sur-le-champ, les fantassins lourdement armés s'engagèrent au pas de gymnastique sur le pont, presque pliés en deux pour ne pas dépasser le niveau du parapet. Arrivés de l'autre côté, ils dégagèrent à droite et à gauche le long de la rive, dissimulés aux jumelles des Partisans par la crête du massif remblai. En fait, ils se croyaient dissimulés. Un éclaireur yougoslave, équipé de jumelles de nuit et d'un téléphone de campagne, tenait une position suicide, couché sur le ventre dans un semblant de fossé, et adressait un rapport ininterrompu à Vukalovic.

Zimmermann leva la tête pour consulter le ciel.

— « Maintenant, arrêtez-les, dit-il à son aide de camp. La lune va repercer. Lancez les moteurs des chars dans vingt minutes. »

* * *

— « Ils ne traversent plus, alors ? dit Vukalovic.

Non, mon général, dit la voix de l'éclaireur. Je crois que c'est parce que la lune va percer dans une ou deux minutes.

— Je le crois aussi, dit Vukalovic. Je vous suggère de commencer à vous replier avant qu'elle perce. Je crois bien que c'est votre dernière chance. »

* * *

Andréa, aussi, examinait le ciel nocturne avec intérêt. Son repli progressif l'avait présentement amené à une position défensive particulièrement peu satisfaisante : il se trouvait pour ainsi dire démuné de tout couvert, et sa santé risquait d'en prendre un coup dès que la lune jaillirait de ses nuages. Après un instant de réflexion, il arma une nouvelle grenade, puis la lança en direction d'un amas de rochers luisant à peine, à quinze mètres de là. Il n'attendit pas de constater les dégâts. Quand la grenade explosa, il était déjà en train de cavalier tant bien que mal sur la grève. Quoi qu'il en soit, l'explosion eut un effet certain : elle horripila Droshny et ses hommes, qui passèrent à des représailles aussi immédiates que furieuses. Une demi-douzaine de pistolets mitrailleurs furent déchargés sur la position qu'Andréa venait d'abandonner. Une balle lui déchira bien la manche de sa tunique, mais ce fut là un maximum de précision. Il atteignit un groupe de rochers sans autre incident. Quand la lune percerait, ce

seraient Droshny et ses sbires qui se trouveraient confrontés à la désagréable perspective de franchir cette portion de terrain découvert.

* * *

Tapi près du pont, Maria à ses côtés, Reynolds avait perçu l'explosion sourde de la grenade et, d'après lui, Andréa ne devait plus se trouver qu'à une centaine de mètres en aval sur la rive opposée. Et de même que tant de gens au même moment, Reynolds lui aussi étudiait le ciel, ou du moins l'étroite bande nord-sud qu'il pouvait en voir entre les vertigineuses parois de la gorge.

Reynolds avait eu l'intention de se porter à l'aide d'Andréa aussitôt que Groves lui avait renvoyé Maria, mais trois motifs l'avaient dissuadé de mettre immédiatement son projet à exécution. Premièrement, Groves n'avait pas réussi à lui renvoyer Petar. Deuxièmement, les fréquentes rafales de Schmeisser remontant peu à peu la gorge, lui laissaient penser qu'Andrea se repliait en bon ordre et qu'il tenait toujours la forme. Et troisièmement, Reynolds savait qu'en tenant position derrière ce fameux bloc suspendu au-dessus du pont, il pouvait interdire celui-ci indéfiniment à Droshny et ses hommes, ceci au cas où Andréa finirait quand même par se faire avoir.

Mais devant l'approche de cette longue période de clair de lune, Reynolds oublia son raisonnement tactique. Il n'était pas dans sa nature de considérer quiconque comme élément sacrificiable, et il eut le sentiment que Droshny déclencherait l'assaut final contre Andréa avant le retour de l'obscurité. Il posa sa main sur l'épaule de Maria.

— « Même un colonel Stravos a besoin d'un coup de main, de temps en temps. Ne bougez pas. Nous sommes là dans un instant. »

Il n'attendit pas la réponse et fit trembler la passerelle sous ses pas.

* * *

— « Merde ! Merde ! Merde ! Merde ! » pensa amèrement Mallory.

Pourquoi faisait-il beau temps ? Il aurait pu pleuvoir, bon sang ! Pourquoi pas ? Ou neiger ! Qu'est-ce qui empêchait de choisir une nuit sans lune pour mener une opération de ce genre ? Tout Cette nuit-ci était la dernière nuit du monde. Personne n'avait une autre sous la main. Mais elle aurait pu être sans lune !

Le vent du nord balayait implacablement le ciel en se rapprochant de la lune. Bientôt, tout le barrage et toute la gorge seraient baignés de lumière pour un laps de temps considérable, et Mallory aurait aussi bien fait de se trouver en d'autres circonstances.

Il avait maintenant franchi environ la moitié de toute la longueur de la fissure longitudinale. Il se pencha à gauche et calcula qu'il lui restait encore neuf à douze mètres avant d'avoir complètement passé

le barrage et de se retrouver au-dessus des eaux du lac. Il se pencha à droite et ne fut pas surpris de constater que Miller était toujours là, étreignant son piton comme si celui-ci était brusquement devenu pour lui le meilleur ami de la terre, ce qui était probablement le cas. Mallory se pencha vers le bas : il était juste au-dessus du mur, à environ douze mètres, neuf mètres au-dessus du toit du baraquement des gardes. De nouveau, il regarda le ciel : une minute, pas plus, et la lune serait dégagée. Qu'est-ce qu'il avait dit à Reynolds, cet après-midi ? Oui, c'est ça. Il lui avait dit que maintenant était le seul moment disponible. Il commençait à regretter d'avoir dit ça. Il était Néo-Zélandais, mais seulement depuis deux générations. Ses ancêtres éloignés étaient tous écossais, et tout le monde sait que les Écossais s'adonnent aux pratiques païennes de la seconde vue et de la prédiction. Mallory fit un petit exercice mental de seconde vue personnelle et continua sa traversée.

Au pied de l'échelle, Groves ne distinguait plus de Mallory que la moitié de son corps vaguement imaginé sur la paroi, coupé par la ligne du sommet du mur. Il réalisa que Mallory allait complètement sortir du champ d'un instant à l'autre, et que lui ne se trouverait plus en position de le couvrir. Il prit Petar par l'épaule et lui fit comprendre de la pression de sa main qu'il devait s'asseoir au pied de l'échelle. Petar le regarda sans le voir, sans comprendre, puis sembla soudain saisir ce qu'on attendait de lui et le fit. Groves enfonça son Luger à l'intérieur de sa veste et commença à grimper.

Quinze cents mètres à l'ouest, les Lancaster pilonnaient toujours le col de Zenica. Bombe après bombe, avec une étonnante précision pour un objectif si mince, ils faisaient tomber les arbres, creusaient les cratères d'où jaillissaient des éruptions de terre et de pierres, allumaient des dizaines de foyers d'incendie dans lesquels s'étaient déjà consumés presque tous les chars de contre-plaqué allemands.

* * *

Dix kilomètres au sud, Zimmermann tendait l'oreille avec toujours le même intérêt et la même satisfaction, toujours assis dans son command-car à côté de son aide de camp.

— « Vous admettez avec moi que la Royal Air Force mérite un point pour son application, à défaut d'autre qualité. J'espère que nos troupes ont été totalement retirées de cette zone ?

— Il n'y a pas un soldat allemand à moins de trois kilomètres du col de Zenica, Herr General.

— Excellent ! (Zimmermann semblait avoir oublié tous ses sombres pressentiments.) Encore quinze minutes. La prochaine vague d'infanterie pourra traverser en même temps que les tanks. »

Reynolds descendait la rive droite de la Neretva, se rapprochant de plus en plus de l'endroit où ça tirait. Brusquement, il s'immobilisa. Il avait le canon d'une arme à feu dans le cou. Avec une respectueuse prudence, il tourna légèrement la tête vers la droite, et constata avec un indicible soulagement que ce ne serait pas encore pour cette fois-ci. Il savait pouvoir compter sur les nerfs du colonel Stravos.

— « Vous aviez des ordres, dit doucement Andréa. Qu'est-ce que vous faites là ? »

— Je... je pensais que vous pourriez avoir besoin d'aide. (Reynolds se frottait le cou.) Remarquez, j'ai pu me tromper.

— Venez ! Il est temps de revenir et de traverser le pont. »

Pour la bonne mesure, Andréa lança encore deux grenades en aval. Puis il poursuivit son chemin en amont, suivi de près par Reynolds.

La lune perça. Pour la seconde fois la nuit, Mallory entra, en léthargie, ses orteils fichés dans la fissure longitudinale, ses deux mains serrées sur le piton qu'il venait de planter trente secondes plus tôt dans le roc et auquel il avait assuré la corde. À moins de trois mètres de lui, Miller, qui à l'aide de la corde avait déjà franchi le meilleur de la traversée, se figea dans une semblablement rigoureuse immobilité. Les deux hommes ne quittaient pas du regard le faite du barrage.

Il y avait six gardes visibles : deux à l'autre bout du barrage, deux au milieu, et le reste quasiment en dessous de Mallory et Miller. Combien pouvait-il y en avoir à l'intérieur du baraquement, il n'y avait aucun moyen de le savoir. Tout ce dont étaient certains Mallory et Miller, c'était que leur vulnérabilité devenait totale et la situation désespérée.

Aux trois quarts de l'échelle de fer, Groves lui aussi faisait le mort. De sa position, il voyait très bien Mallory, Miller et les deux gardes. Il sut que cette fois-ci ils n'y couperaient pas, que la chance ne pouvait plus durer. Mallory ? Miller ? Petar ? Lui-même ? Lequel serait le premier repéré ? Il pensa qu'il faisait lui-même le meilleur candidat. Lentement, il passa son bras gauche derrière l'échelle, enfonça sa main droite à l'intérieur de sa veste, sortit son Luger et en posa le canon sur son biceps gauche.

À l'extrémité est du barrage, les deux gardes étaient sur le qui-vive, inquiets, pleins de frayeurs indéterminées. Tout comme avant, ils se penchaient au-dessus du parapet et examinaient la vallée.

— « Ils ne peuvent pas ne pas me voir, pensa Groves, ils vont me

voir ! Bon Dieu, ils sont quasiment en train de me fixer. Ils me voient, ça y est, c'est pas possible !... »

Ils virent quelqu'un, mais ce ne fut pas Groves. Un instinct mystérieux amena l'un des deux gardes à lancer un coup d'œil en haut à gauche, et sa mâchoire tomba devant l'incroyable spectacle de deux hommes-grenouilles accrochés à la paroi comme des mollusques. Il lui fallut plusieurs secondes interminables avant d'être physiquement capable de tirer aveuglément la manche de son compagnon. Le deuxième garde suivit le regard du premier, et sa mâchoire subit le même affaissement comique. Avec un ensemble parfait, ils rompirent alors le charme en brandissant leurs armes. L'un, un Schmeisser, l'autre, un pistolet. Ces deux hommes épinglés à la paroi, ils les avaient au bout du canon.

Groves coinça son Luger entre son bras gauche et le montant de l'échelle, s'aligna sans hâte, et pressa la détente. Le garde au Schmeisser lâcha son arme, tressaillit sur ses jambes, vacilla et commença à tomber de côté, par-dessus bord. Son compagnon sursauta et se précipita pour le retenir, mais c'était trop tard. Le cadavre chutait, la tête la première, dans les profondeurs de la gorge.

Le garde au pistolet semblait ne pas encore avoir compris ce qui arrivait. Il se pencha au-dessus du parapet et regarda tomber son camarade, profondément horrifié. Mais il récupéra à la seconde, quand un morceau de béton sauta à quelques centimètres de son coude gauche, cependant qu'une balle lui sifflait aux oreilles. C'était un choc de plus, mais celui-ci salutaire. Il releva les yeux, et comme par réflexe, sans espérer vraiment faire mouche, il tira deux fois d'une seule détente nerveuse. De satisfaction, il en montra les dents : Groves poussa un cri et étreignit de la main droite son épaule gauche fracassée, retenant son Luger de son seul index replié sur le pontet.

La douleur semblait avoir envahi le visage de Groves et voilé ses yeux. Mais les gens qui avaient fait de lui un sergent de commando ne l'avaient pas choisi à pile ou face, et on aurait eu tort de croire qu'il était complètement fini. Il réempoigna son Luger. Il pensa qu'il ne pouvait plus compter sur ses yeux comme avant. Il avait la vague impression que le garde penchait tout son corps au-dessus du vide, tenant son pistolet à deux mains pour être sûr d'achever sa victime sans discussion. Mais c'était peut-être un phantasme, Groves appuya deux fois sur la détente de son Luger. Ensuite, il ferma les yeux. La douleur avait disparu, et il tombait de sommeil.

Le garde ne retrouvait plus son équilibre. Il partait en avant et il n'y pouvait rien. Il lui aurait fallu projeter ses jambes en arrière tout en se repoussant des deux mains sur le parapet. Seulement, deux balles venaient de lui traverser les poumons, et déjà ses membres ne répondaient plus aux ordres. Au dernier moment, sa volonté fut

pourtant la plus forte. Il n'avait aucune idée de la façon dont l'ordre avait été exécuté, mais le fait est que ses mains avaient crocheté le parapet alors qu'il tombait dans le vide. Il pendait, et ses doigts s'ouvrirent.

Tout le côté gauche de l'uniforme de Groves était rouge de sang. Sa tête ballottait sur sa poitrine. Il serait sûrement tombé si son bras droit ne s'était pas trouvé coincé entre la paroi et un barreau de l'échelle. Sa main droite se déplia lentement, laissant échapper le Lüger.

Le Lüger tomba dans l'argile, à trente centimètres de l'endroit où était assis Petar, qui leva instinctivement la tête. Puis il se mit debout, s'assura que sa guitare tenait fermement sur son dos, empoigna les montants de l'échelle et commença à monter.

Mallory et Miller n'avaient d'yeux que pour le chanteur aveugle qui montait régulièrement vers Groves, vers un homme inconscient, en passe de mourir. Après quelques instants, Mallory et Miller se retournèrent l'un vers l'autre, comme par télépathie. Miller semblait hagard. Il lâcha la corde d'une main, pour faire un vrai geste de terrible désespoir en direction du sergent. Mallory secoua la tête.

— « Sacrifiable, hein ? dit Miller d'une voix rauque.

— Sacrifiable. »

Petar n'était plus qu'à trois mètres de Groves, dont le bras droit commençait à glisser dans l'interstice entre le barreau et la paroi. Le coude se dégagea, le bras glissa plus vite, et Groves commença à pencher en arrière, de plus en plus vite. Mais Petar fut plus rapide. Il parvint à poser le pied à temps sur un barreau suffisamment près de celui où se trouvaient les pieds de Groves, et à bloquer celui-ci entre lui-même et l'échelle. Il l'avait, et pour le moment il le tenait. C'était tout ce qu'il pouvait faire.

La lune passa derrière un nuage.

Miller franchit les derniers mètres le séparant de Mallory.

— « Ils vont y passer tous les deux, dit Miller. Vous savez ça ?

— Je sais. (La voix de Mallory semblait traduire encore plus de fatigue que son visage.) Allez ! Encore huit ou neuf mètres et ça ira. »

Mallory laissa Miller où il était et repartit le long de la fissure. À présent il allait très vite, prenant des risques qu'un professionnel de la montagne aurait gravement condamnés. Mais le temps passait et il n'avait plus le choix. En moins d'une minute il atteignit un point qu'il jugea suffisamment éloigné, planta un piton et y assura la corde.

Il fit signe à Miller qu'il pouvait venir le rejoindre, et déballa une nouvelle corde de ses épaules. Celle-là faisait bien vingt mètres. C'était une corde à grimper, nouée tous les quarante centimètres. Il en boucla une extrémité au piton qui retenait déjà la corde permettant à Miller de traverser, et laissa tomber l'autre bout le long de la falaise. Miller arriva. Mallory lui toucha l'épaule et lui montra, en bas, les eaux

noires du barrage de Neretva.

XII

SAMEDI 1 heure 35 – 2 heures

— « Vous allez traverser le premier, dit Andréa en se frottant le menton. Je vous couvrirai. Vous me rendrez le même service quand vous serez de l'autre côté. Ne vous arrêtez pas, regardez droit devant vous. Allez-y ! »

Reynolds se faufila hors des rochers et courut vers l'entrée du pont. Il avait l'impression que ses pieds pesaient un poids phénoménal, surtout lorsqu'il fut sur les planches pourries de la vieille passerelle. Les paumes de ses mains couraient légèrement sur le cordage qui tenait lieu de parapet. Il ne ralentissait pas, il ne tournait pas la tête, suivant les instructions d'Andréa. Il ressentait seulement un bizarre tiraillement entre les omoplates. Il ne fut cependant pas trop étonné d'atteindre la rive gauche et plongea à l'abri d'un bloc. Un instant, il fut fort surpris, par contre, de s'y retrouver à côté de Maria. Mais il pivota aussitôt sur lui-même en décrochant son Schmeisser.

Sur l'autre rive, rien ne trahissait la présence d'Andréa. Reynolds eut d'abord une réaction de colère, à l'idée qu'Andréa s'était servi de ce stratagème dans le seul but de se débarrasser de lui, puis il sourit en entendant exploser coup sur coup deux grenades. Andréa n'était pas du genre à laisser rouiller le matériel. De plus, cela lui laisserait sans doute quelques précieuses secondes supplémentaires pour la traversée du pont. Effectivement, Andréa jaillit aussitôt des rochers et passa d'un trait la rivière, sans le moindre incident, Reynolds l'appela à voix basse et il les rejoignit derrière l'abri de leur bloc.

— « Et maintenant ? chuchota Reynolds.

— Procédons par ordre d'importance. »

Joignant le geste à la parole, Andréa sortit un cigare d'une boîte étanche, une allumette d'une autre boîte étanche, abrita la flamme dans ses immenses mains et tira une première bouffée avec une immense satisfaction, en prenant soin de garder le bout rougeoyant du – cigare au creux de sa main fermée.

— « Et maintenant ? reprit-il. Je vais vous dire ce qu'on va faire maintenant. Nous attendons de la compagnie qui ne va pas tarder. Ils ont pris des risques terribles pour essayer de m'avoir – et ils ont payé le prix –, ce qui montre qu'ils sont mordus par le désespoir. Et les fous

furieux désespérés ne perdent jamais beaucoup de temps. Vous et Maria rapprochez-vous d'une cinquantaine de mètres du barrage et mettez-vous à couvert, sans cesser de pointer vos armes vers l'entrée opposée de la passerelle.

— Vous, vous restez ici ? » demanda Reynolds.

Andréa souffla une bouffée asphyxiante.

— « Pour le moment, oui.

— Alors moi aussi.

— Si vous tenez à vous faire tuer, je n'y vois pas d'inconvénient, dit posément Andréa. Mais cette si jolie jeune femme ici présente ne le sera plus tellement avec la moitié de la tête en moins. »

La crudité des paroles d'Andrea fit bondir Reynolds.

— « Qu'est-ce qui vous prend de...

— Voilà ce que je veux dire, reprit Andréa sans s'émouvoir. Ce bloc vous dissimule parfaitement de l'entrée du pont. Mais Droshny et ses hommes peuvent très bien continuer à remonter l'autre rive sur trente ou quarante mètres. Quelle protection vous restera-t-il ?

— Je n'y avais pas pensé, dit Reynolds.

— Un de ces jours, vous direz ça une fois de trop. »

Une minute plus tard, ils étaient en position. Reynolds caché derrière un énorme rocher qui le dissimulait et du pont et de l'autre rive. Maria, à sa gauche. Il la regarda et elle lui sourit. Il sut que c'était la fille la plus courageuse qu'il ait jamais vue, car les mains qui tenaient le Schmeisser tremblaient. Il sortit un peu la tête. En aval, les seuls signes de vie perceptibles étaient fournis par Andréa : il était monté dans le ravin jusqu'au terrible rocher roulé qui menaçait directement l'existence même de la passerelle. Il s'était faufilé derrière cet écran massif à souhait. Et il passait fort utilement son temps de loisir à en dégager les fondations de la terre et de la rocaille.

Mais comme à leur habitude, les apparences trompaient. Reynolds n'avait pas vu d'autres signes de vie, mais il n'en manquait pas, à condition de se trouver sur l'autre rive, cinq ou six mètres avant le pont, dans les rochers où s'aplatissaient Droshny, un sergent Cetnique, et peut-être une douzaine de soldats allemands et Cetniques.

Droshny avait des jumelles. Il observait les alentours de la passerelle, de l'autre côté. Puis son regard remonta la rive sur la gauche, balaya le rocher qui dissimulait Reynolds et Maria, et atteignit le mur du barrage. Tout naturellement, il éleva ses jumelles pour suivre l'échelle de fer. Soudain, il s'immobilisa, tourna la mollette, s'immobilisa de nouveau. Aucun doute n'était possible : il y avait deux hommes accrochés à l'échelle, à peu près aux trois quarts du chemin avant d'atteindre le sommet.

— « Bonté divine ! (Droshny posa ses jumelles et tourna farouchement la tête vers le sergent Cetnique allongé à côté de lui.)

Vous savez ce qu'ils sont en train de faire ?

— Le barrage ! (Le sergent avait tout de suite deviné, au vu de la seule physionomie de Droshny.) Ils vont faire sauter le barrage ! »

Aucun des deux hommes ne chercha à se demander comment Mallory pouvait avoir la possibilité de faire sauter le barrage. Comme d'autres y étaient venus avant eux, Droshny et le sergent commençaient à considérer Mallory et son *modus operandi* comme un phénomène à progression inéluctable, qui transformait les éventualités lointaines en banales probabilités.

— « Le général Zimmermann ! toussa Droshny. Il faut le prévenir ! Si ce barrage éclate pendant que ses tanks et ses troupes sont en train de traverser le...

— Le prévenir ? Le prévenir ? Comment voulez-vous qu'on le prévienne, nom de Dieu !

— Il y a une hutte-radio sur le barrage. »

Le sergent le regarda en face.

— « Elle pourrait aussi bien être sur la lune. Vous pensez bien qu'ils ont une arrière-garde, c'est forcé ! Nous allons nous faire tuer en traversant ce pont, mon capitaine.

— Vous en êtes sûr, hein ? (Droshny considéra sombrement le barrage.) Et si le barrage explose ? Vous savez ce que ça va vous faire ? »

* * *

Lentement, sans un bruit, quasiment invisibles, Mallory et Miller nageaient vers le nord, le barrage derrière eux. Miller se trouvait légèrement en tête. Soudain il étouffa une exclamation et cessa de nager.

— « Qu'est-ce qui se passe ? demanda Mallory.

— Voilà ce qui se passe ! (D'un effort, Miller souleva au-dessus de la surface une portion de gros câble métallique.) Personne n'avait mentionné ce petit truc.

— En effet ! dit Mallory. (Il tâtonna sous l'eau.) Et il y a un filet d'acier en dessous.

— Un filet anti-torpilles ?

— Exactement.

— Pour quoi faire ? (Miller montrait le nord, où à une distance de moins de deux cents mètres, le lac disparaissait à angle droit entre d'immenses falaises.) Il est impossible à aucun bombardier lance-torpilles de plonger assez près du mur !

— Quelqu'un aurait dû le dire aux Allemands ! Ils ne prennent vraiment aucun risque, et cela ne nous facilite, vraiment pas la vie ! (Un coup d'œil à sa montre.) Nous ferions mieux de foncer. Nous

sommes en retard. »

Ils enjambèrent le câble et se remirent à nager, plus vite. De nombreuses minutes plus tard, ils allaient tourner le coin du lac et perdre de vue le mur du barrage. Mallory toucha l'épaule de Miller. Les deux hommes nagèrent debout, la tête tournée en arrière. Au sud, à moins de trois kilomètres de là, le ciel explosait soudain en dizaines et en dizaines de fusées éclairantes multicolores, rouges, vertes, blanches, orange, qui descendaient doucement à la dérive, chacune avec son parachute, au-dessus de la Neretva.

— « Ah ! c'est très joli ! approuva Miller. Quelqu'un y trouve son compte ?

— Nous. Pour deux raisons. Premièrement, toute personne qui regarde ça – et tout le monde le regarde – devra attendre au moins dix minutes avant de retrouver une vision nocturne normale. Et d'autre part, toute personne qui regarde ça ne regarde pas de notre côté.

— C'est logique ! concéda Miller. Notre ami le capitaine Jensen n'en perd pas une, décidément.

— Je dirais même qu'il sait compter ses billes. (Mallory se retourna vers Test, la tête penchée afin de mieux entendre.) Il faut leur rendre justice : droit sur l'objectif, exacts au rendez-vous. Je l'entends qui arrive. »

À moins de trois cents mètres au-dessus de la surface du lac, le Lancaster apparut à l'est, ses moteurs tournant à la vitesse minimale ou presque. Il avait encore deux cents, mètres à franchir avant de survoler Mallory et Miller, quand soudain deux immenses parachutes de soie noire se déployèrent sous lui. Presque au même instant, ses moteurs s'emballèrent au maximum et le gros bombardier se lança dans un incroyable virage ascensionnel pour éviter de s'écraser sur les montagnes qui fermaient le lac devant lui.

— « Le ciel, déclara Miller, est vraiment en désordre cette nuit ! »

Mallory et lui se mirent à nager vers l'endroit où descendaient les parachutes.

* * *

Petar était au bord de l'épuisement. Les longues minutes s'ajoutaient aux longues minutes, et il maintenait toujours le poids mort de Groves plaqué contre l'échelle, entre ses bras douloureux qui commençaient à trembler. Il serrait les dents, des rigoles de sueur coulaient sans arrêt sur son visage creusé par l'effort et la souffrance. Il ne tiendrait plus très longtemps, désormais.

C'est à la lumière des fusées parachutées que Reynolds, toujours derrière son rocher avec Maria, avait vu soudain dans quelle position fâcheuse se trouvaient Petar et Groves. Le temps de se retourner vers

Maria, il se rendit compte, au visage angoissé qu'elle lui montrait, qu'elle aussi avait vu.

— « Restez ici, dit-il d'une voix enrouée. Il faut que j'aide les aider.

— Non ! (Elle lui avait pris le bras. Ses yeux la faisaient ressembler à la première image d'elle-même qu'elle avait donnée à Reynolds : une bête sauvage.) Non, sergent, il faut que vous restiez ici !

— Votre frère... bredouilla désespérément Reynolds.

— Il y a des choses plus importantes.

— Non, en tout cas pas pour vous. (Reynolds essayait de se lever, mais elle se suspendait à son bras avec une force étonnante. Il ne pouvait pas se dégager sans lui faire mal.) Allons, jeune fille, lui dit-il presque gentiment, laissez-moi aller.

— Non ! Si Droshny et ses hommes traversent... (Elle s'interrompt au moment où la dernière fusée vacillait puis mourait, plongeant toute la gorge dans une relative mais totale obscurité.) Voilà, vous ne pouvez plus y aller, maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, il faut que je reste, maintenant. »

Reynolds se pencha à l'extérieur de l'abri et porta à ses yeux ses jumelles de nuit. La passerelle, la rive opposée semblaient mortellement désertes. Il se tourna vers la gauche. En haut du petit ravin, il pouvait à peine deviner la silhouette d'Andréa. Ses travaux de terrassement terminés, celui-ci se reposait tranquillement derrière son rocher. De nouveau, avec une profonde impression de malaise, Reynolds fit porter ses jumelles sur la passerelle suspendue. Et il devint soudain terriblement attentif. Il ôta ses jumelles, en essuya soigneusement les lentilles, se frotta les yeux, puis les remit.

Momentanément détériorée par les fusées éclairantes, sa vision nocturne était presque redevenue normale, et ce ne pouvait être sa pure imagination qui lui faisait voir sept ou huit hommes, Droshny en tête, en train de progresser sur les coudes et les genoux, centimètre par centimètre, sur les lattes de bois de la passerelle.

Reynolds échangea les jumelles contre une grenade. Il arma celle-ci et la lança aussi loin qu'il put en direction du pont. Elle explosa en arrivant, trente mètres trop court. Si bien qu'elle eut pour tout effet le bruit sourd de son explosion et une inoffensive petite pluie de cailloux. Pour Andréa, ce fut un signal efficace, et il ne perdit pas de temps.

Il leva ses deux pieds et les posa contre le rocher, tout en se calant le dos à la paroi qui montait derrière lui. Ensuite, il poussa. Le rocher bougea d'environ deux centimètres et demi ; Andréa se reposa un instant, et permit au rocher de revenir à sa place. Puis il recommença à pousser. Cette fois-ci, le rocher avança de façon nettement plus perceptible. Andréa se reposa encore. Ensuite, il poussa pour la troisième fois.

En bas, sur le pont, Droshny et ses hommes n'avaient pas compris la signification de cette grenade. À tout hasard, ils s'étaient tous figés dans une immobilité complète. Seuls bougeaient leurs yeux de tous côtés, essayant de localiser la source du danger qui pesait dans l'atmosphère au point d'en être presque palpable.

À présent, le rocher se balançait. À chaque nouvelle poussée qu'il recevait d'Andrea, il se balançait en avant de quelques minuscules centimètres supplémentaires, et en arrière, des mêmes centimètres. Andréa s'était tassé de plus en plus, il se trouvait presque allongé sur le dos. Il respirait comme une forge et transpirait comme le forgeron ! Le rocher roula en arrière comme pour lui tomber dessus et l'écraser. Andréa l'arrêta, prit une profonde aspiration, et lança convulsivement bras et jambes en une dernière poussée titanesque. Pendant un moment, le rocher hésita au point d'équilibre, puis se rendit au point de non-retour et le dépassa.

Droshny n'avait certainement rien entendu, et l'obscurité régnait. Ce ne put être qu'une instinctive conscience de mort imminente qui lui souffla de regarder en l'air, parce que c'était de là que venait le danger. Dès que Droshny y porta un regard horrifié, l'énorme rocher, qui alors roulait doucement, se mit à rebondir de plus en plus fort, de plus en plus sérieusement, toujours dans la bonne direction, suivi d'une légère avalanche, Droshny hurla un avertissement à ses hommes. Ils essayèrent tous de se relever, comme pour faire un geste aussi inutile que symbolique devant la mort, car pour la plupart d'entre eux il était déjà bien trop tard et il n'y avait pas d'issue autre que la mort.

Le rocher rebondit une dernière fois et retomba au beau milieu du pont, absolument insensible un pauvre et antique ouvrage de bois qu'il faisait éclater. Deux hommes qui se trouvaient sur son passage en moururent instantanément. Cinq autres furent catapultés dans le torrent, ce qui équivalait presque à une mort immédiate. Les deux sections du pont restaient retenues chacune à une rive par les cordages de suspension. Elles claquaient furieusement sur les rochers en rebondissant sur la ruée du courant.

* * *

En tout, il devait bien y avoir une douzaine de parachutes attachés aux trois sombres objets cylindriques flottant à présent, encore qu'à demi submergés, sur les eaux également sombres du barrage de Neretva. À coups de couteau, Mallory et Miller se débarrassèrent des parachutes, puis ils rangèrent les trois cylindres en file indienne et les réunirent à l'aide de courtes estropes torsadées dont ils semblaient munis à cet effet. Mallory examina le cylindre de tête et releva

doucement un petit levier. Il y eut un doux ronflement, l'eau bouillonna derrière le cylindre dont l'avant se releva et qui commença à remorquer les deux autres. Mais Mallory baissa la manette : il montra les deux autres cylindres à Miller.

— « Ces leviers, sur le côté, c'est pour contrôler les soupapes de flottaison. Ouvrez, jusqu'à ce que la flottabilité soit juste négative, pas plus. Je m'occupe de celui-là. »

Miller tourna prudemment la soupape et montra le cylindre de tête.

— « À quoi ça sert ?

— Est-ce que vous vous voyez traîner une tonne et demie d'amatol jusqu'au mur du barrage ? C'est l'élément de propulsion, si vous voulez. Moi, ça me fait l'effet d'un tronçon de tube lance-torpille de vingt et un pouces. Air comprimé à cinq mille livres au pouce carré, avec dispositif de réduction. Ça devrait faire l'affaire.

— Du moment que Miller n'a pas à se taper le boulot... (Miller ferma la soupape du cylindre.) Ça ira comme ça ?

— Ça va. — »

Les trois cylindres nageaient maintenant à fleur d'eau. Mallory releva la manette de l'air comprimé du cylindre de tête. Il y eut un gargouillement de gorge, une soudaine flottaison de bulles à l'arrière, et le convoi démarra vers le coin du lac, les deux hommes se faisant eux-mêmes remorquer tout en dirigeant le cylindre de tête.

* * *

Quand la passerelle avait volé en éclats sous l'impact du rocher, sept hommes étaient passés de vie à trépas. Mais il y avait deux survivants.

Furieusement molestés par les secousses du torrent, Droshny et son sergent s'agrippaient désespérément au bout de ce qui restait de la passerelle, côté rive gauche. Tout d'abord, ils ne purent pas faire plus que de tenir le coup. Puis, progressivement, en un combat exténuant, ils réussirent à se hisser au-dessus des rapides. Bras et jambes crochetés sur les bois disloqués, ils reprirent longuement leur respiration. Droshny attira l'attention d'une personne, ou de plusieurs personnes invisibles, de l'autre côté du courant, et indiqua au-dessus de lui la direction d'où était venu le rocher.

Les trois Cetniques terrés dans la rocaïlle de la rive droite – les trois bienheureux qui ne s'étaient pas encore engagés sur le pont au moment de la chute du rocher – comprirent le signal. Vingt mètres plus haut que l'endroit où pendait Droshny – celui-ci, la berge étant verticale, demeurant hors de vue –, Andréa avait commencé à redescendre de son perchoir. Par le fait même qu'il avait réussi dans son entreprise, plus rien ne le dissimulait. Sur la rive opposée, l'un des

trois Cetniques le mit en joue et tira.

Heureusement pour Andréa, le tir de bas en haut en semi-obscurité s'avère neuf fois sur dix d'un accomplissement délicat. Les balles heurtèrent la paroi à moins que rien de son épaule, ricochèrent en piaulant. C'était miracle, mais il ne fut pas touché. Andréa savait que la rafale suivante serait celle de la correction de tir. Il se projeta de côté, perdit le peu d'équilibre qui lui restait, dérapa, et se mit aussitôt à dégringoler sans recours la pente rocailleuse. Les balles, beaucoup de balles, l'accompagnaient dans sa chute : les trois Cetniques de l'autre rive, convaincus qu'Andréa demeurerait la seule personne à qui régler son compte, s'étaient redressés, avancés au bord du torrent, et concentraient généreusement, leur tir.

Heureusement pour Andréa, Reynolds et Maria jaillirent de leur abri et se mirent à courir vers lui. Devant cette menace inattendue, les trois Cetniques oublièrent instantanément Andréa. Celui-ci, au milieu de son avalanche, arrivait alors au niveau de la berge formant quai. Il s'était en vain démené pour trouver des freins, et il prit contact avec une violence effroyable. Sa tête alla donner dans un solide moellon et il perdit connaissance, tout l'avant du corps projeté dans le vide au-dessus du torrent.

Reynolds se jeta à plat ventre. Il visa longtemps, volontairement insoucieux des balles qui sifflaient en tous sens. Enfin, il tira. Une longue rafale. La rafale qui ne s'interrompt que lorsque le chargeur est vide. Les Cetniques s'effondrèrent, morts tous les trois.

Reynolds se releva. Il avait les mains qui tremblaient et cela le surprit vaguement. Il regarda Andréa qui gisait inconscient à deux doigts de la catastrophe. Il fit deux pas dans cette direction, puis changea d'avis : derrière lui, quelqu'un gémissait. Il se retourna. Il se mit à courir.

Maria était moitié assise moitié allongée sur les cailloux, les deux mains en berceau un peu plus haut que les genoux, le sang jaillissant entre ses doigts. Son visage, très pâle en temps ordinaire, avait pris une couleur de cendres. Reynolds jura entre ses dents, sortit son couteau et commença à découper le vêtement autour de la blessure. Il tira doucement le carré de tissu et sourit à la jeune fille. Elle se mordait à toute force la lèvre inférieure, sans cesser de le fixer de ses yeux embués de larmes.

C'était une blessure très vilaine à regarder, mais Reynolds savait qu'elle n'était pas très dangereuse. Il prit sa trousse à pharmacie, sans se défaire de son sourire rassurant. Et soudain, il ne pensa plus du tout à sa trousse à pharmacie : ce n'était plus lui que Maria regardait, et la douleur, dans ses yeux, avait fait place à un affolement incontrôlable.

Reynolds pivota sur lui-même. Droshny venait de se hisser sur la berge, de se relever, et il se dirigeait vers le corps prostré d'Andréa.

Dans un but réfléchi et évident : faire basculer l'homme évanoui dans le torrent.

Reynolds saisit son Schmeisser et tira. Clic ! Il avait oublié que le chargeur était vide. Au bord de la panique, il chercha autour de lui celui de Maria mais n'en vit pas trace. Il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Droshny était presque sur Andréa. Reynolds empoigna son couteau et fonça.

Droshny le vit venir, et il vit aussi que Reynolds n'était armé que d'un couteau en tout et pour tout. Le loup s'accorda un sourire, tira de sa ceinture un de ses outils à dépecer, et attendit.

Les deux hommes s'affrontèrent, chacun essayant de tourner autour de l'autre. De sa vie, Reynolds n'avait manié le couteau sous le coup de la colère, et il ne se faisait pas d'illusions sur ses chances. Neufeld avait bien dit que Droshny était le meilleur piqueur des Balkans. Il en avait tout l'air, en tout cas, pensait Reynolds, la bouche très sèche.

À trente mètre de là. Maria luttait contre les vertiges qui la laissaient sans force. Traînant derrière elle sa jambe blessée, elle rampait vers l'endroit où elle pensait avoir envoyé dinguer son Schmeisser. Après un temps qui lui parut interminable mais qui ne dépassait peut-être même pas dix secondes, elle le trouva, à peine Visible entre deux rochers. La souffrance physique lui donnait des haut-le-cœur. Elle s'obligea à s'asseoir, à épauler son arme. Mais elle la reposa.

Elle se rendait compte, vaguement, que la situation présente ne lui permettait pas de toucher Droshny sans toucher du même coup Reynolds. En fait, elle aurait très bien pu tuer Reynolds et rater complètement Droshny : les deux hommes se trouvaient maintenant au corps à corps, poitrine à poitrine, la main gauche agrippant le poignet droit de l'adversaire.

Les yeux noirs de la jeune femme ne reflétaient plus ni commotion, ni douleur, ni épouvante, mais le seul désespoir. Tout comme Reynolds, elle connaissait la réputation de Droshny. Mais, à la différence de Reynolds, il lui était arrivé de voir Droshny tuer un homme, et elle savait trop bien en quelle meurtrière bonne entente il vivait avec ce couteau.

— « Un loup et un agneau, pensa-t-elle. Un loup et un agneau ! Une fois qu'il aura tué Reynolds, je le tuerai. Mais Reynolds devra mourir d'abord, je ne peux pas l'empêcher de mourir... » Son esprit commençait à s'obscurcir, ses pensées tournaient à l'incohérence, quand soudain se leva en elle un inconcevable espoir. Son intuition lui disait bel et bien que lorsqu'on avait Andréa de son côté on n'avait pas le droit de renoncer à l'espoir.

Pourtant, Andréa ne se trouvait encore du côté de personne, à ce moment-là. Il avait bougé, cependant. Il était là, à quatre pattes, en

train de regarder sans comprendre ce bouillonnement torrentueux qui rugissait sous lui. Il secouait sa tête léonine de-droite et de gauche, comme pour essayer d'y rétablir l'ordre. Puis, toujours secouant la tête, il entreprit de se remettre péniblement sur ses pieds. Et là, il s'arrêta de secouer la tête. Maria sourit à travers sa souffrance.

Lentement, inexorablement, le géant Cetnique tordait la main armée de Reynolds, l'éloignait de lui, en même temps qu'il rapprochait sa propre lame de la gorge de Reynolds.

Celui-ci, dégoulinant de sueur, était sur le point de craquer : la défaite et la mort devenaient imminentes. Il laissa échapper un cri de douleur quand Droshny manqua de lui casser le bras en le forçant à ouvrir sa main et à laisser tomber son couteau, et à s'agenouiller. Simultanément, de sa main gauche maintenant libérée, Droshny donnait une violente poussée à Reynolds et l'envoyait s'abattre sur le dos dans les pierres, haletant et recroquevillé par la sécheresse du coup.

Le loup eut un large sourire de satisfaction. Même s'il avait su que le temps était précieux, Droshny n'aurait pas pu s'empêcher de procéder à l'exécution avec toute la lenteur requise. Il entendait savourer pleinement le moment présent, prolonger à loisir le plaisir exquis que de telles situations ne manquaient jamais de lui procurer. Et ce fut à contrecœur qu'il retourna son couteau dans sa main, lame vers le bas, et qu'il releva lentement le bras au-dessus de Reynolds. Son sourire démesuré sécha sur place quand il sentit qu'on lui arrachait un autre couteau de sa ceinture. Il pivota comme une girouette. Le visage d'Andrea était un masque de pierre.

Droshny retrouva son sourire.

— « Les dieux sont généreux envers moi, murmura-t-il d'une voix extasiée. J'en ai rêvé... C'est comme ça que tu devais mourir, mon ami. Tu vas voir, ça va t'apprendre à... »

Droshny s'interrompit au milieu de sa phrase, dans l'espoir de surprendre Andréa, et il se jeta en avant à une vitesse de chat sauvage. Son sourire se transforma en une expression comique d'incrédulité quand il se rendit compte que la poigne de fer d'Andrea se refermait automatiquement sur son poignet droit.

En quelques secondes se recomposa le tableau précédent, chacun des adversaires bloquant de sa main libre la main armée de l'autre. Les deux hommes semblaient rigoureusement immobiles : Andréa, impassible, Droshny, montrant les dents, mais pas du tout pour sourire. Qui mieux est, il poussait un furieux grondement de haine et de frustration, car Droshny, à sa grande consternation, devait abandonner l'idée d'impressionner en quoi que ce soit son adversaire. Impressionné, cette fois, c'était lui qui l'était.

Maria, que sa jambe oubliait momentanément de faire souffrir, et

un Reynolds encore à moitié abruti, étaient fascinés par la main gauche d'Andrea, animée d'un mouvement millimétrique selon lequel le poignet droit de Droshny se tordait lentement et ses doigts commençaient à s'ouvrir imperceptiblement. Le visage congestionné, les veines du cou gonflées à outrance, Droshny faisait donner toutes ses réserves d'énergie dans son poignet droit. Andréa en eut pleinement conscience et, suivant le bon exemple, fit de même : il arracha son propre poignet adroit de l'emprise négligée de la main gauche de Droshny, et aussitôt son couteau faucha de droite à gauche et de haut en bas avec une puissance fulgurante. Finalement, la lame s'enfonça sous le plexus solaire, jusqu'à la garde. Andréa recula. Un instant, le géant demeura immobile, les lèvres aspirées à l'intérieur de la bouche en un souriant rictus qui devait laisser la Mort parfaitement indifférente. Puis il se pencha en avant et bascula lentement par-dessus la berge du ravin.

Le sergent Cetnique, toujours suspendu aux restes de la passerelle, assista avec horreur et surprise au spectacle de Droshny plongeant la tête la première dans les rapides véhéments qui le happèrent sans délai. Au passage, il avait pu distinguer nettement un manche de couteau.

Reynolds se releva en chancelant et sourit à Andréa.

— « Je me suis peut-être trompé sur vous d'un bout à l'autre. Merci, colonel Stravos. »

Andréa haussa les épaules.

— « Je n'ai fait que vous renvoyer l'ascenseur, mon garçon. Je me suis peut-être trompé sur vous, moi aussi ! (Il regarda sa montre.) Deux heures ! Il est deux heures ! Où sont les autres ?

— Bon Dieu ! j'avais presque oublié ! Maria est là, elle est blessée. Groves et Petar sont sur l'échelle. Je n'en suis pas sûr, mais je crois que ça va très mal pour Groves.

— Ils ont sûrement besoin d'aide. Allez-y tout de suite. Je m'occupe de la fille. »

* * *

À l'entrée sud du pont de Neretva, debout dans son command-car, le général Zimmermann regardait la trotteuse de sa montre arriver en haut.

— « Il est deux heures », dit-il sur un ton assez mondain. Il abaissa le bras droit avec pas mal d'autorité. Un sifflet retentit. Immédiatement, les moteurs des chars mugirent, un piétinement martela le sol, et le fer de lance de la 1^{ère} division blindé de Zimmermann commença à passer le pont de la Neretva.

XIII

SAMEDI 2 heures – 2 heures 15

— « Maurer et Schmidt ! Maurer et Schmidt ! »

Le capitaine responsable de la garde du barrage ressortit en courant de la baraqué, regarda autour de lui d'un air presque affolé et attrapa son sergent par le bras.

— « Pour l'amour de Dieu, où sont Maurer et Schmidt ? Personne ne les a vus ? Personne ? Allumez les projecteurs ! »

Petar, tenant toujours Groves coincé contre l'échelle, entendit les paroles du capitaine mais ne les comprit pas. Les deux bras toujours autour du corps de Groves, il avait maintenant coincé ses avant-bras, en un angle invraisemblable, entre les étauçons et la paroi. Dans cette position, et tant que ses poignets ne casseraient pas, il pouvait retenir Groves à peu près indéfiniment. Mais le visage de Petar, gris et luisant de sueur, distordu, méconnaissable, témoignait suffisamment de la torture inhumaine qu'il endurait.

Mallory et Miller eux aussi entendirent le commandement urgent, mais, comme Petar, furent incapable ! de comprendre ce que l'on criait ainsi, Mallory pensa que ce devait être quelque chose qui ne présageait rien de bon pour eux, puis cela lui sortit de l'esprit : son attention disposait d'objets plus importants et plus immédiats. Il avait le câble métallique du filet anti-torpilles dans une main, un couteau dans l'autre, quand Miller s'exclama et lui saisit le bras.

— « Non ! Par pitié ! Doux Jésus, heureusement que j'ai de la cervelle ! Ce n'est pas un simple câble !

— Ce n'est pas...

— C'est un câble électrique isolé ! Vous ne voyez pas ? »

Mallory regarda de plus près.

— « Ah, si ! Je vois, maintenant !

— Deux mille volts, je parie ! (Miller n'était pas encore remis de ses émotions.) Comme la chaise électrique ! Rôtis vivants ! Et en plus, cela aurait déclenché une sonnerie d'alarme !

— Il n'y a qu'à passer par-dessus », dit Mallory.

Il n'y avait que trente centimètres entre le câble et la surface. Tirant et poussant, ils firent passer le cylindre à air comprimé. Ils venaient à peine de poser le nez du premier cylindre d'amatol sur le

câble, quand à moins de cent mètres de là, sur le mur de barrage, un projecteur de six pouces entra en action, son puissant rayon à l'horizontale. Puis le jet de lumière plongea sur les eaux du lac et se mit à en balayer la surface.

— « On avait besoin de ça ! râla Mallory. (Il essaya de repousser le bloc d'amatol pour le dégager du câble, mais le point d'articulation entre les deux cylindres se coinça de telle sorte que vingt-cinq centimètres de l'engin dépassaient de l'eau.) Laissez. Plongez. Retenez-vous au filet. »

Les deux hommes coulèrent. Sur le mur, le sergent continuait à fouiller la surface du lac. Le faisceau lumineux passa sur le nez du premier cylindre d'amatol. Mais un cylindre noir sur des eaux noires n'est, pas fait pour retenir l'attention, et le sergent ne le vit pas. Pour finir, le projecteur longea le mur, puis s'éteignît.

Mallory et Miller firent surface avec circonspection. Pour le moment, aucun autre danger immédiat ne se présentait. Mallory étudia le cadran lumineux de sa montre.

— « Dépêchons-nous, bonté divine ! Dépêchons-nous ! Nous avons presque trois minutes de retard sur l'horaire ! »

Ils se dépêchèrent. Avec acharnement, ils firent passer les deux cylindres d'amatol, rouvrirent la soupape du cylindre à air comprimé, et en moins d'une minute ils étaient le long du mur. Au même moment, les nuages se dispersaient et la lune argentait tout le paysage. Mallory et Miller n'y pouvaient rien, et il n'était plus temps pour eux de penser à autre chose qu'à fixer et armer aussi rapidement que possible les cylindres d'amatol.

— « D'après les experts, murmura Miller, il faut les mettre à douze mètres sous l'eau et à douze mètres l'un de l'autre. Ce sera trop tard.

— Non. Ce ne sera pas encore trop tard. L'idée, c'est de laisser traverser les chars, et ensuite de détruire le pont avant le passage des camions citernes et des bataillons d'infanterie. »

Sur le mur de barrage, le sergent au projecteur faisait son rapport.

— « Rien, mon capitaine ! Pas trace de qui que ce soit.

— Bon ! Essayez du côté de la gorge ! »

Le sergent essaya de l'autre côté, et il y trouva presque immédiatement quelque chose. Dans les dix secondes, le faisceau de son projecteur ramassa les silhouettes de Groves inanimé et de Petar exténué, plus celle du sergent Reynolds, énergique, sur le point de rejoindre les deux autres. Tous trois étaient magistralement pris au piège sur leur échelle. Reynolds lui-même n'avait aucune arme pour se défendre.

Sur le mur, un soldat de la Wehrmacht aligna sa mitraillette sur le faisceau du projecteur. Son capitaine lui frappa sèchement le bras.

— « Imbécile ! Je les veux vivants. Vous deux, allez chercher des

cordes. Remontez-moi ces gens-là, je veux les interroger. Je dois savoir ce qu'ils manigançaient et je le saurai ! »

À l'instant même, le bombardement avait cessé, sans que reprenne la fusillade. Aussi les paroles du capitaine étaient-elles parfaitement parvenues aux oreilles des deux baigneurs, dans ce silence brutal, dans ce silence de mort.

— « Vous avez entendu ? chuchota Miller.

— J'ai entendu. Fixez les ventouses à flotteur. Je m'occupe de l'autre charge. »

Mallory s'éloigna à la nage le long du mur, en remorquant le second cylindre d'amatol.

Un nouveau nuage, assez mince, était sur le point de passer devant la lune.

Quand le projecteur s'était allumé du côté de la gorge, Andréa s'était attendu à se faire repérer sur-le-champ. Mais la découverte préalable de Groves, de Reynolds et de Petar les en avait sauvés, lui et Maria, car les Allemands semblaient penser qu'ils avaient pris tout ce qu'il y avait à prendre. Au lieu de continuer la pêche, ils s'employaient à remonter, le poisson. Un homme, manifestement sans connaissance – Groves, pensait Andréa – était hissé au bout d'une corde. Les deux autres, le second soutenant le premier, avaient terminé l'escalade de l'échelle par leurs propres moyens. Tout cela, Andréa l'avait vu en bandant la jambe blessée de Maria, à qui il n'en avait rien dit.

Il attacha la bande et sourit.

— « Ça va mieux ?

— Ça va mieux ! (Maria, elle aussi, aurait voulu sourire, mais elle n'y arrivait pas.)

— C'est bien. Il est temps de filer d'ici. Sinon, nous risquons de nous faire drôlement éclabousser ! »

Il se redressa vivement, et ce fut ce mouvement-là qui lui sauva la vie. Le poignard qui allait se ficher dans son dos lui transperça de part en part le biceps gauche. Un instant, Andréa eut du mal à comprendre pourquoi cette lame lui sortait du bras. Puis, apparemment insoucieux de la douleur que cela devait lui coûter, il se retourna lentement, d'un mouvement qui arracha le manche du poignard de la main de son possesseur.

Le sergent Cetnique, le seul homme, sans compter Droshtny, à avoir survécu à la destruction de la passerelle, resta pétrifié, peut-être parce qu'il ne comprenait pas comment il avait pu ne pas réussir à tuer Andrea, plus probablement parce qu'il ne comprenait pas comment un homme pouvait supporter une telle blessure en silence, et, toujours en silence, être encore capable de lui arracher son couteau des mains. Andrea n'avait pas d'arme à sa disposition, mais il n'en avait pas besoin. Avec une lenteur qui touchait au grotesque, il leva le bras

droit. On ne pouvait plus en dire autant de l'épouvantable manchette qui s'abattit comme un foudroyant couperet à la base du cou du sergent Cetnique. L'homme devait être mort avant d'arriver au sol.

Reynolds et Petar étaient assis par terre, adossés à la baraque des gardes. Allongé à côté d'eux, Groves respirait bizarrement, le visage transformé en masque de cire. Du toit de la baraque, un projecteur les aveuglait. À quelques pas, un garde les braquait de sa carabine. Quant au capitaine de la Wehrmacht, il se tenait debout au-dessus d'eux avec un air d'incrédulité mêlée d'un mystérieux respect.

— « Vous espériez faire sauter un barrage de cette dimension avec quelques bâtons de dynamite ? Il faut que vous soyez complètement fous !

— Personne ne nous avait dit que c'était un barrage aussi gros... dit Reynolds avec une pointe d'aigreur.

— Personne ne vous avait dit... Oh ! malheur ! Parlez-moi des Anglais et des chiens enragés ! Et où est-elle, cette dynamite ?

— Le pont de bois a cassé. (Les épaules de Reynolds s'affaissèrent sous le poids d'une défaite misérable.) Nous avons perdu toute la dynamite... et tous nos autres amis.

— C'est incroyable ! C'est tout bonnement incroyable ! (Le capitaine secoua la tête et fit demi-tour, mais Reynolds le rappela.) Qu'est-ce qu'il y a ?

Mon ami, là. (Reynolds montrait Groves.) Vous voyez bien qu'il est très malade. Il a besoin d'une assistance médicale.

— Plus tard. (Le capitaine s'adressa à l'opérateur-radio du baraquement grand ouvert :) Quelle nouvelles du sud ?

— Ils ont tout juste commencé à traverser le pont de Neretva, mon capitaine, »...

Cette réponse, Mallory l'entendit. Il avait juste fini de fixer son flotteur au mur et il se préparait à rejoindre Miller. Du coin de l'œil, il perçut un éclat de lumière. Il s'immobilisa et fit monter son regard sur sa droite.

Penché au-dessus du parapet, un garde avançait en dirigeant sa lampe-torche sur le bord de l'eau. Mallory comprit tout de suite qu'on ne pourrait pas y couper. Le garde ne pourrait pas manquer de remarquer l'un ou l'autre des flotteurs, sinon les deux. Posément, Mallory prit appui sur le sien, tira sur la fermeture Éclair de sa combinaison de caoutchouc, sortit son Luger, le dégagea de son emballage étanche et débloqua le cran de sûreté.

La petite nappe de lumière glissait sur l'eau en longeant le mur. Brusquement, elle s'immobilisa. Parfaitement visible, en son centre, se trouvait un petit objet en forme de torpille maintenu au mur par des ventouses. Et juste à côté de ce petit objet, il y avait un homme vêtu de caoutchouc, un pistolet à la main. La sentinelle nota

machinalement que ce pistolet, qui la visait, était muni d'un long silencieux. La sentinelle ouvrit la bouche pour crier quelque chose, mais une rouge fleur s'ouvrait déjà sur son front et elle se laissa aller en avant, saisie d'une immense lassitude. Elle resta pliée en deux sur le parapet, les bras pendants. La torche lui échappa des mains et tomba dans l'eau.

En arrivant, elle fit un bruit épouvantable. Mallory pensa que les gens du dessus avaient sûrement entendu. Il attendit, sur les nerfs, prêt à tirer, mais comme il ne se passait rien au bout de vingt secondes, il décida qu'il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Il tourna la tête. Là-bas, Miller le regardait en fronçant les sourcils. La lune passa derrière un nuage.

* * *

La manche gauche trempée de sang, Andréa portait plus qu'il ne là soutenait une Maria vraiment peu reluisante, qui avait de la peine à tenir sur sa jambe valide. Clopinant dans l'argile, contournant les rochers, ils arrivèrent au pied de l'échelle. Tous deux levèrent la tête. L'échelle de fer semblait monter jusqu'à la nuit même, cela sans aucune poésie. Avec une fille estropiée et un bras endommagé, pensait Andréa, l'avenir s'annonçait mal. Et Dieu seul savait à quel moment sauterait le barrage. Andréa regarda sa montre. Si l'horaire était respecté, c'était maintenant. Il pria le Ciel que Mallory, avec sa manie de la ponctualité, ait pris du retard, pour une fois. La jeune femme le regarda et comprit.

— « Laissez-moi, dit-elle. Je vous en prie, laissez-moi.

— Pas question ! affirma Andréa. Maria ne me le pardonnerait jamais.

— Maria ?

— Pas vous. (Il l'a pris sur son dos et lui noua les bras autour de son cou.) Ma femme. Si ça continue, elle va me terrifier de plus en plus. »

Il empoigna l'échelle et commença à monter.

* * *

Afin de mieux se rendre compte des dernières manœuvres avant l'assaut final, le général Zimmermann avait fait avancer son command-car jusqu'au milieu du pont, où il se tenait garé sur le côté droit. À moins d'un mètre devant lui ronflaient, bourdonnaient, rugissaient une colonne sans fin de tanks, de canons automoteurs, de camions bourrés de troupes de choc. Au bout du pont, la colonne se divisait en deux branches qui s'écoulaient à l'est et à l'ouest le long de la rive droite, sous le couvert de l'escarpement. Ainsi, au moment

voulu, l'attaque serait-elle générale.

De temps en temps, Zimmermann saisissait ses jumelles et inspectait le ciel vers l'ouest. Dix fois, il crut entendre le tonnerre lointain d'armadas aériennes fonçant vers lui, dix fois il se convainquit de son erreur. Il se répétait qu'il était stupide, qu'il se faisait la proie de fantasmes ridicules pour un général de la Wehrmacht. Mais il continuait à se sentir mal à l'aise, et donc à inspecter le ciel vers l'ouest. Pas une fois ne lui vint à l'idée qu'il regardait dans la mauvaise direction. Il n'y aurait eu aucune raison à cela.

Moins d'un kilomètre plus au nord, le général Vukalovic baissait ses jumelles et se retournait vers le colonel Janzy.

— « Et voilà, dit-il d'une voix lasse et triste au-delà de toute expression. Ils ont traversé... ou presque tous. Encore cinq minutes. Ensuite, nous devons contre-attaquer.

— En un quart d'heure, nous perdrons un millier d'hommes, dit le colonel Janzy d'une voix blanche.

— Nous avons demandé l'impossible, dit Vukalovic. Maintenant, il va falloir payer. »

* * *

Mallory, un long cordon filant dans sa main, rejoignit Miller.

— « Ça y est ?

— Ça y est ! (Miller aussi, avait un cordon à la main.) On amorce les cordeaux des fusées chimiques hydrostatiques et on fiche le camp.

— Trois minutes. Vous savez ce qui nous attend si nous sommes encore dans l'eau dans trois minutes ?

— Laissez-moi la surprise ! » implora Miller.

Soudain, il pencha la tête et lança un clin d'œil à Mallory. Mallory aussi avait entendu : quelqu'un courait sur le barrage. Les deux hommes se laissèrent couler.

Le capitaine de la garde n'aimait pas courir, il était plutôt rondouillard, et puis il avait son idée sur la façon dont devait se conduire en toutes circonstances un capitaine de la Wehrmacht. Aussi se contentait-il d'arpenter nerveusement son barrage, quand il remarqua que l'un de ses gardes était en train de se vautrer sur le parapet avec un laisser-aller à tout le moins peu martial. Pourtant, quand on a envie de s'avachir sur un parapet, tout le confort repose sur une judicieuse utilisation des bras. Et le garde semblait démuné de bras. Le capitaine se rappela soudain la disparition de Maurer et Schmidt. Il se mit à courir.

Le garde ne s'en troubla pas pour autant. Le capitaine l'attrapa par l'épaule et le tira en arrière sans ménagement. Stupéfait, il le vit s'écrouler à ses pieds, le cou tordu. À l'endroit où cet homme avait eu

autrefois un front, s'offrait un horrible spectacle. Frappé de stupeur, le capitaine contemplait le cadavre. Il dut faire un gros effort sur lui-même pour se décider à sortir sa lampe-torche et son automatique. Il alluma l'une, débloqua la sûreté de l'autre, et risqua un rapide coup d'œil au-dessus du parapet.

Il n'y avait rien à voir. Ou plutôt, il n'y avait personne, aucun signe de l'ennemi qui venait de lui tuer un garde pas plus tard que la minute précédente. Mais il y avait quand même quelque chose, à y réfléchir : un objet conique non, deux objets coniques – fixés au mur au ras de l'eau. Dieu seul savait à quoi pouvaient servir ces trucs-là. Puis le capitaine eut l'impression de recevoir physiquement un choc. Littéralement, il sauta en l'air. L'instant d'après, il courait vers l'extrémité du barrage en hurlant : « La radio ! La radio ! »

Mallory et Miller refirent surface. Les hurlements du capitaine de la garde ricochaient sur les eaux silencieuses. Mallory jure et jura :

— « Merde, merde, merde, et merde ! (La frustration de tout son espoir le rendait odieux.) Il va avertir Zimmermann ! Zimmermann va avoir sept ou huit minutes devant lui pour sauver le gros de ses chars !

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? On amorce les cordeaux et on se taille ! »

Le capitaine courait toujours. Il n'était plus qu'à une trentaine de mètres de la hutte-radio et de l'endroit où Petar et Groves attendaient toujours, assis contre les planches de la salle de garde.

— « Le général Zimmermann ! hurla le capitaine. Appelez-le ! Dites-lui de ramener tous ses chars sur la terre ferme ! Ces salauds d'Anglais ont miné le barrage ! »

Petar ôta ses lunettes noires et se frotta les yeux.

— « Eh bien... souffla-t-il, il faut bien que les meilleures choses aient une fin... »

Reynolds en restait baba. Machinalement, il tendit la main pour prendre les lunettes noires que lui passait Petar. Machinalement, il suivit des yeux la main de Petar. Complètement hypnotisé, il vit le pouce de cette main presser un déclic sur le côté de la guitare. Tout le dos de l'instrument bascula, révélant la gâchette, le chargeur, et le mécanisme luisant de graisse d'une mitraillette.

L'index de Petar, se referma sur la détente. La guitare se mit à sauter et à bégayer dans ses mains. Froid et attentif, Petar tirait strictement selon l'ordre de priorité.

Le soldat gardant les trois prisonniers se plia en deux, la taille cisailée par la première rafale. Deux secondes plus tard, le caporal de la hutte-radio subissait le même sort avant d'avoir pu décrocher son Schmeisser. Le capitaine dégaina sans s'arrêter de courir et fit feu à plusieurs reprises sur Petar, mais celui-ci n'en avait pas terminé avec son ordre de priorité. Insoucieux du capitaine, insoucieux de la balle

qui lui frappait l'épaule droite, Petar vida entièrement son chargeur sur le poste de radio. Ensuite seulement, il se laissa tomber de côté, sa guitare éventrée glissant de ses mains inertes. Le sang coulait à flots de son épaule, ainsi que d'une blessure à la tête.

Le capitaine fourra son arme encore brûlante dans sa poche. Il n'avait d'yeux que pour Petar inanimé. Il ne montrait plus aucune colère. Une certaine tristesse, celle de la défaite, l'avait subitement envahi. Son regard rencontra celui de Reynolds. Ce fut un des rares instants de compréhension immédiate et entière. Les deux hommes eurent le même mouvement inconscient pour partager leur même étonnement d'un événement qui les dépassait.

* * *

Mallory et Miller se hissaient sur la corde à nœuds. Ils arrivaient presque au niveau du sommet du barrage alors que les derniers échos de la fusillade roulaient encore à la surface du lac.

Andréa aussi avait entendu, mais il n'avait aucune idée de ce que cela signifiait. Et à vrai dire, il s'en souciait peu. Tout le haut de son bras gauche subissait le feu. La sueur l'aveuglait ; c'était tout ce qu'il sentait de son visage. Il savait qu'il n'était même pas encore à la moitié de l'échelle. Il fut obligé de s'accorder une pause, car l'étreinte de la fille se relâchait. Il la fit passer devant lui, lui enroula son bras gauche autour de la taille, et reprit son ascension aussi opiniâtre que douloureuse, avec une lenteur accablante. Il n'y voyait plus très bien, à présent, et il pensa qu'il perdait trop de sang. C'était bizarre, mais son bras gauche commençait à s'engourdir et la douleur s'était transférée à son épaule droite, qui souffrait de plus en plus sous le poids des deux personnes qu'il s'agissait de hisser de bas en haut.

— « Laissez-moi ! » redit encore Maria. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi ! Tout seul, vous pourrez vous en tirer. »

Andréa lui fit un sourire, ou s'imagina qu'il lui faisait un sourire.

— « Vous ne savez pas ce que vous dites ! la réprimanda-t-il très gentiment. Vous ne savez même pas ce que vous dites ! Et en plus, Maria me tuerait. »

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! (Elle se débattait, et elle cria quand Andréa la serra plus fort.) Vous me faites mal !

— Alors cessez de gigoter », remarqua Andréa sans interrompre son propre supplice.

Mallory et Miller atteignirent la fissure longitudinale qui courait au-dessus du barrage. Ils se propulsèrent rapidement le long de la corde horizontale, jusqu'à surplomber directement les lampes à arc qui étincelaient sur les avant-toits du baraquement, quinze mètres plus bas. Ce qui s'était passé, cela s'étalait sous eux-en pleine lumière.

Groves et Petar inanimés. Deux soldats allemands tués. L'émetteur radio fracassé. Et surtout, plus éloquente que n'importe quel rapport, la mitraillette reposant toujours dans un cadavre de guitare comme dans un cercueil défoncé. Mallory franchit deux ou trois mètres de plus le long de la fissure. Maintenant, il voyait l'échelle. Andréa et la jeune femme – celle-ci faisant tous ses efforts pour agripper les barreaux aux deux tiers de l'échelle, mais ils progressaient à une allure d'escargot. « Ils n'y arriveront jamais à temps ! » Un jour ou l'autre, chacun a rendez-vous avec la mort. Penser que cela valait aussi pour l'indestructible Andréa, c'était pousser le fatalisme à une limite inconcevable. Et pourtant, l'inconcevable allait se produire.

. Mallory revint près de Miller. Rapidement, il déroula la corde à nœuds jusqu'à ce qu'elle touche le toit du baraquement. Il en noua l'autre bout à la corde horizontale. Il prit son Lüger à la main, empoigna la corde pour commencer à descendre, et le barrage sauta.

Une explosion, deux secondes, l'autre explosion. Normalement, la détonation de 750 kilos de haut explosif aurait dû produire un fracas sonore titanesque. Mais sans doute à cause de la profondeur à laquelle elle avait lieu, elle craqua de façon curieusement assourdie, ressentie plutôt qu'entendue. Deux grandes colonnes d'eau s'élevèrent dans les airs, et pendant quatre ou cinq secondes, tout demeura comme figé. Puis, très, très lentement, faisant, semblait-il, contre mauvaise fortune bon cœur, toute la section centrale du barrage – au moins vingt-cinq mètres – commença à s'incliner du côté de la gorge, en un seul morceau.

Andréa s'arrêta de monter. Il n'avait rien entendu, mais il avait senti l'échelle vibrer sinistrement, et il savait ce qui se passait, et ce qui allait arriver. Il enveloppa Maria de ses deux bras, et l'échelle par la même occasion, serrant le tout aussi fort que possible. Puis il regarda par-dessus son épaule. Deux fissures verticales étaient apparues sur la façade du barrage, lentement, puis le mur entier avait basculé posément, un peu comme s'il avait été monté sur charnière à sa base.

Et brusquement, ce mur disparut sous des millions de tonnes d'eau vert foncé. Le bruit de milliers de tonnes de béton s'écrasant dans cette gorge aurait dû retentir à des kilomètres de là, mais Andréa n'entendait rien d'autre que le rugissement des eaux soudain rendues à la liberté. Il avait à peine eu le temps d'assister à la disparition du barrage. Il n'y avait plus à présent que cet épouvantable torrent vert, étrangement lisse et calme en ses phases initiales, pour exploser ensuite en un gouffre d'écume. Une secondé, Andréa dégagea sa main pour cacher contre sa poitrine le visage terrifié de la jeune fille. Il savait que si elle devait survivre, par miracle, au passage de ce gigantesque coup de bélier liquide charriant du sable, des galets et

Dieu sait quoi d'autre, la peau délicate de son visage en serait marquée pour toujours. Lui-même enfonça la tête dans les épaules et noua ses mains derrière l'échelle.

Le choc le priva de respiration. Commença un combat d'une inégalité fantastique. Andréa défendait sa vie et celle de la jeune fille contre un cataclysme. La cataracte le martelait avec une douloureuse véhémence. Il avait l'impression qu'on lui tordait les bras dans le but déclaré de les lui arracher de ses cavités articulaires. La chose la plus facile du monde, et la plus raisonnable, c'était de dénouer ses mains et de se laisser aller dans l'oubli de tout, et surtout de cette souffrance de tous les membres et de tous les muscles. Mais Andréa préférait sans doute la souffrance à l'oubli. D'autres choses cassaient, mais pas lui. De nombreux supports de l'échelle étaient arrachés du mur. L'échelle se voilait, se tordait, s'éloignait de la paroi. Andréa ne savait plus très bien s'il se trouvait en position verticale ou horizontale. Mais tant que des supports tenaient, lui aussi. Et puis, très progressivement, il lui sembla que la puissance de l'eau fléchissait. Mais il se faisait peut-être des idées. Quoi qu'il en soit, il pensa qu'il fallait monter et il s'y remit. Cela dura une éternité. Il lâchait un barreau d'une main, saisissait l'autre, et sa main glissait, et il commençait à tout lâcher. Chaque fois, au comble du supplice, il serrait les dents, serrait les mains, et devait finalement se rendre à l'évidence : il tenait. Quand il put respirer à nouveau, il sut que le plus dur était passé. Il regarda la jeune fille dans ses bras. Les cheveux blonds collaient au visage de cendre. Les yeux fermés, ses cils semblaient encore plus longs et encore plus noirs.

Andréa découvrit qu'il n'y avait plus de gorge, plus de ravin. Du moins en comparaison. La Neretva n'était plus un torrent au fond d'une gorge, mais un fleuve monstrueux, plus rapide qu'un train express, plus assourdissant, plus écumant de colère que toutes les machines à vapeur du monde. Une démentielle cascade d'explosions roulait dans toute la vallée, poursuivie de longues et stridentes rumeurs.

Mallory ne comprenait pas pourquoi il était demeuré immobile si longtemps. Bien sûr, il y avait lieu de se laisser hypnotiser par une telle baisse de niveau d'un lac, par le drame de ce grand bouillonnement de blancheur prenant possession d'un ravin entier. Mais sans se l'avouer, il savait que ce qui le paralysait, c'était la pensée d'Andrea et de Maria emportés de leur échelle, définitivement. Il empoigna la corde et se laissa descendre comme un fou. Un fou qui ne sentirait pas la corde lui brûler la peau des mains ; un fou qui aurait envie de tuer, un fou qui avait totalement oublié qu'il avait lui-même déclenché l'explosion coûtant la vie à Andréa.

Et alors, au moment où ses pieds touchaient le toit de la baraque, il vit un fantôme. Deux fantômes. La tête d'Andrea, et celle, inerte, de

Maria, apparaissaient au sommet de l'échelle. Mallory devina tout de suite qu'Andrea n'était pas capable de faire un mouvement de plus, hormis les convulsions et les tremblements qui traduisaient ses vains efforts pour saisir le dernier barreau. Andréa avait atteint le bout du rouleau. Ça ne répondait plus. C'était fini.

Mallory n'était pas le seul à avoir vu Andréa et la jeune fille. Le capitaine de la garde et l'un de ses hommes demeuraient fort occupés à contempler avec, stupéfaction le terrifiant spectacle de destruction, mais un autre garde s'était retourné, avait aperçu la tête d'Andrea et levé son pistolet mitrailleur. Mallory, toujours suspendu à sa corde, n'avait pas le temps de prendre son Luger et de débloquent la sûreté. Mais Reynolds avait eu celui de se catapulte, et de plonger désespérément sur le garde au moment même où celui-ci ouvrait le feu. Reynolds mourut instantanément. Le garde vécut deux secondes de mieux. Mallory aligna le canon fumant de son Luger sur le capitaine.

— « Lâchez vos armes. »

Le capitaine et l'autre garde lâchèrent leurs armes. Mallory et Miller sautèrent au bas de la baraque. Miller tint les Allemands en respect pendant que Mallory courait vers l'échelle, la main déjà tendue vers celle d'Andrea. Il les hissa, tous deux hors de danger, Maria inconsciente, Andrea titubant. Il regarda Andréa, son visage moucheté de sang, ses mains à vif, sa manche gauche entièrement rouge.

— « Bon Dieu ! où étiez-vous donc passé ? lui demanda-t-il sévèrement.

— Où j'étais ? demanda vaguement Andrea. Je ne sais pas... (Vacillant sur ses jambes, au bord du coma, il se passa la main devant les yeux en essayant de sourire.) Je crois que j'ai dû m'arrêter pour admirer la vue. »

* * *

Le général Zimmermann n'avait toujours pas bougé de son command-car, et le command-car était toujours garé au milieu du pont de Neretva. Et Zimmermann regardait encore dans ses jumelles, mais, pour la première fois il ne s'orientait ni vers l'ouest ni vers le nord. Il regardait à l'est, en amont de la rivière, en direction de la gueule des gorges de la Neretva. Au bout d'un moment, il se tourna vers son aide de camp. Toujours mal à l'aise, mais le malaise tournait maintenant à l'appréhension. Non. À la peur.

— « Vous avez entendu ? demanda-t-il ?

— J'ai entendu, mon général !

— Et vous avez senti ?...

— J'ai senti...

— Qu'est-ce que diable cela peut-il être ? demanda Zimmermann en exigeant une réponse. (Il écouta cet ample grondement qui ne cessait de monter, qui prenait possession de toute l'atmosphère.) Ce n'est pas le tonnerre. C'est beaucoup trop bruyant pour le tonnerre. Et trop continu. Et ce vent... ce vent qui arrive de la gorge, là-bas... (À présent, c'est à peine s'il s'entendait lui-même dans la rumeur assourdissante qui arrivait de l'est.) C'est le barrage ! Le barrage de Neretva ! Ils ont fait sauter le barrage ! Allez-vous-en d'ici ! hurla-t-il au chauffeur. Allez-vous-en d'ici, pour l'amour de Dieu ! »

Le command-car oscilla sur ses ressorts et se jeta en avant, mais il était trop tard pour le général Zimmermann, de même qu'il était trop tard pour ses colonnes de tanks, pour ses troupes d'assaut massées en échelon, sur la berge de la Neretva, sous le talus, et qui attendaient de se lancer à la curée sur les sept mille défenseurs fanatiques de la Cage de Zenica. Une muraille d'eau blanche de vingt-cinq mètres de haut, mue par une poussée de millions de tonnes, roulant devant elle un gigantesque béliet d'arbres et de rocs, surgit de la gorge.

Grâce à Dieu, la plupart des hommes du corps blindé de Zimmermann ne virent venir la mort qu'au moment où elle était déjà sur eux. Le pont de Neretva et tous les véhicules qui s'y trouvaient, y compris le command-car de Zimmermann, furent instantanément culbutés et anéantis. Le torrent géant submergea les deux rives sous sept ou huit mètres de cyclone liquide pulvérisant tout ce qui s'y trouvait, canons, tanks, véhicules blindés, hommes par milliers. Finalement, lorsque la monstrueuse crue diminua, il n'y avait plus un brin d'herbe dans la vallée. Cent à deux cents hommes étaient peut-être parvenus à escalader le talus en catastrophe. On pouvait considérer que les deux divisions blindées de Zimmermann avaient été anéanties en un laps de temps terrifiant d'instantanéité. En soixante secondes à peine, tout était dit. Il n'y avait plus de corps blindé allemand à Neretva, et la gorge continuait à vomir son infernal raz de marée.

* * *

— « Je demande à Dieu de ne plus jamais assister à rien de semblable... (Le général Vukalovic, ses jumelles à la main, tourna vers le colonel Janzy un visage totalement dénué de jubilation, de simple satisfaction, un visage où le saisissement se mêlait de profonde compassion.) Les hommes ne devraient pas mourir ainsi, nos pires ennemis ne devraient pas pouvoir mourir d'une telle façon... (Il marqua un instant de silence et d'immobilité.) Une ou deux centaines de fantassins ont dû en réchapper de ce côté-ci, colonel. Vous vous

occupez d'eux ?

— Je vais m'occuper d'eux, dit gravement Janzy. Ce n'est pas une nuit pour tuer. Il n'y aura que des prisonniers, il n'y aura pas de combat. Pour la première fois, mon général, je ne me prépare pas au combat.

— Bien, je vais vous laisser. (Vukalovic posa la main sur les épaules de Janzy et sourit, d'un sourire mort de fatigue.) J'ai rendez-vous. Au barrage de Neretva... à ce qu'il en reste.

— Avec un certain capitaine Mallory ?

— Oui. Nous partons pour l'Italie cette nuit. Vous savez, colonel, nous nous sommes trompés sur cet homme.

— Je l'ai toujours pensé ! affirma résolument Janzy.

Vukalovic prolongea un peu son sourire, puis s'en alla.

* * *

Un bandage sanglant sur la tête, soutenu par deux de ses hommes, le capitaine Neufeld titubait au sommet de l'éboulis plongeant autrefois sur le gué de la Neretva. Il contemplait avec horreur ce bouillonnement incessant qui se déchaînait à pas même cinq mètres plus bas. Il n'avait jamais imaginé la défaite sous un aspect, aussi démesurément inhumain. Le visage défait, il se retourna vers le soldat qui se trouvait à sa gauche, un gosse qui avait l'air encore plus stupéfait que lui.

— « Prends les deux meilleurs poneys, dit Neufeld, et va au premier poste de commandement de la Wehrmacht que tu trouveras au nord du col de Zenica. Dis-leur que les divisions du général Zimmermann seront exterminées – nous ne le savons pas mais nous en sommes certains. Dis-leur que la vallée de la Neretva est une vallée de mort, et qu'il ne reste plus un homme pour la défendre. Dis-leur que les Alliés peuvent y parachuter leurs divisions aéroportées demain matin, et qu'il n'y aura pas un seul coup, de feu de tiré. Dis-leur d'en informer Berlin immédiatement. Tu as compris, Lindemann ?

— J'ai compris, mon capitaine. »

Neufeld pensa que Lindemann n'avait absolument rien compris, mais il était épuisé et il n'avait pas l'intention de répéter. Lindemann enjamba un poney, en saisit un autre par les rênes, éperonna le sien et s'élança dans la remontée de la voie de chemin de fer.

— « Ne te presse pas tant, mon garçon, murmura Neufeld.

— Herr Kapitan ? (L'autre soldat le regardait d'un air bizarre.)

— C'est trop tard, de toute façon », dit Neufeld.

* * *

Le niveau du lac avait déjà baissé d'une bonne dizaine de mètres,

mais du côté de la gorge cela ne se calmait guère.

Moulu, courbatu, contusionné, perdant son sang à travers un semblant de bandage, Andréa faisait une fois de plus la preuve de son extraordinaire pouvoir de récupération. Présentement, il s'occupait à bercer Maria, dans le but de parvenir à la remettre sur pied. Miller achevait de bander la tête de Petar, lequel Petar se tenait assis, riche de toutes les chances de survivre. Son travail fini, Miller se dirigea vers Groves et se pencha sur lui. Au bout d'un moment il se redressa et resta là à le regarder.

— « Mort ? demanda Mallory.

— Mort.

— Mort. (Andréa sourit. Le sourire du chagrin.) Mort... et vous et moi sommes vivants. Parce que ce jeune gars est mort.

— Élément sacrificable, dit Miller.

— Et le petit Reynolds soupira Andréa. Sacrificable, lui aussi. Qu'est-ce que vous lui disiez, cet après-midi, mon Keith – que maintenant et rien d'autre. Pour le disponible ? C'était maintenant et rien d'autre. Pour le petit Reynolds. Il m'a sauvé la vie cette nuit, deux fois. Il a sauvé la vie de Maria. Il a sauvé la vie de Petar. Mais il n'était pas assez intelligent pour sauver la sienne. Nous, nous sommes intelligents, nous les vieux, nous les malins, nous qui savons tout. Et les vieux sont vivants et les jeunes sont morts. Et c'est toujours comme ça. Nous nous sommes moqués d'eux, nous nous sommes émerveillés de leur jeunesse, de leur stupidité et de leur ignorance. (D'un geste étrangement tendre, il écarta les cheveux blonds du visage de Maria, et elle lui sourit.) Et au bout du compte ils étaient meilleurs que nous.

— C'est sûr, dit Mallory. (Il s'adressa à Petar.) Et dire qu'ils sont morts tous les trois et qu'ils ne sauront jamais que vous dirigiez tout l'espionnage britannique dans les Balkans.

— Ignorants jusqu'au bout. (Miller se frotta rageusement les yeux de sa manche.) Il y a des gens qui n'apprennent jamais rien, vous comprenez ? Il y a des gens qui n'apprennent jamais rien ! »

ÉPILOGUE

Une fois de plus, le capitaine Jensen et son général de division se retrouvaient au Q.G. opérationnel de Termoli, mais ils ne faisaient plus les cent pas. L'époque des cent pas était révolue. À vrai dire, ils semblaient toujours très fatigués, et leurs visages peut-être encore plus creusés. Mais l'anxiété avait disparu. Et s'ils avaient quitté par hasard les profondeurs de leurs confortables fauteuils, on aurait tout bonnement pensé qu'ils s'étaient sentis soudain une nouvelle jeunesse dans les jambes. Les deux hommes avaient le verre à la main. Des verres de bonne taille.

Le sourire aux lèvres, Jensen humait son whisky.

— « Je croyais que la place d'un général se trouvait à la tête de ses troupes ?

— Plus de nos jours, capitaine ! affirma le général. En 1944, le général avisé dirige ses troupes de l'arrière, à environ trente kilomètres derrière. En outre les divisions blindées avancent si vite que je ne sais même pas si je pourrais les rattraper.

— Elles avancent si vite que ça ?

— Pas si vite que les divisions allemandes et autrichiennes qui ont quitté la Ligne Gustav la nuit dernière et qui sont en train de foncer vers la frontière yougoslave. Mais elles progressent de façon tout à fait satisfaisante, (Le général s'accorda une bonne rasade suivie d'un large sourire de satisfaction.) Bluff totalement réussi. Percée sur des roulettes. Somme toute, vos hommes ont accompli du fort joli travail. »

On frappa, les deux hommes se retournèrent dans leurs fauteuils, et les lourdes portes de cuir s'ouvrirent sur Mallory, suivit de Vukalovic, Andréa et Miller. À première vue, aucun des quatre ne s'était rasé ni n'avait dormi d'une semaine entière. Andréa portait son bras en écharpe.

Jensen se leva, vida son verre, le posa sur une table, et regarda Mallory sans s'émouvoir.

— « Alors ? Vous avez fini par y arriver mais c'était de justesse, hein ? »

Mallory, Andréa et Miller échangèrent des regards inexpressifs. Le silence dura assez longtemps. Mallory déclara alors : « Il y a des choses qui prennent plus de temps que d'autres. »

Petar et Maria étaient couchés côte à côte sur deux lits réglementaires, à l'hôpital militaire de Termoli. Ils se tenaient par la main. Entrèrent Jensen, Mallory, Miller et Andréa.

— « Heureux d'apprendre de très bonnes nouvelles de vous deux ! dit vivement Jensen. J'ai amené quelques... quelques amis qui tenaient à vous dire au revoir.

— Quelle sorte d'hôpital est-ce donc ? lança sévèrement Miller. Et la haute tenue morale de l'Armée, dans tout ça ? Alors il n'y a pas de quartiers séparés pour les hommes et les femmes ?

— Ils sont mariés depuis bientôt deux ans, dit timidement Mallory. J'ai dû oublier de vous le dire.

— Oui, cela a dû vous sortir de l'esprit...

— À propos de mariage... (Andréa s'éclaircit la gorge.) Le capitaine Jensen n'ignore certainement pas que là-bas, à Navarone...

— Oui, oui ! (Jensen leva la main.) Parfaitement ! D'accord ! D'accord ! Mais je pensais que peut-être... euh... eh bien, en fait, c'est que... voilà, il se trouve qu'il y a une petite affaire... un tout petit travail de... rien, vraiment presque rien et... bref, j'ai pensé que, puisque je vous avais sous la main, de toute façon, je... »

Andréa le regardait du haut d'une échelle de fer.

Table des matières

I PRÉLUDE JEUDI 0 heure – 6 heures

II JEUDI 14 heures – 23 heures 30

III VENDREDI 0 heure 30 – 2 heures

IV VENDREDI 2 heures – 3 heures 30

V VENDREDI 3 heures 30 – 5 heures

VI VENDREDI 8 heures – 10 heures

VII VENDREDI 10 heures – 12 heures

VIII VENDREDI 15 heures – 21 heures 15

IX VENDREDI 21 heures 15- SAMEDI 0 heure 40

X SAMEDI 0 heure 40 – 1 heure 20

XI SAMEDI 1 heure 20 – 1 heure 35

XII SAMEDI 1 heure 35 – 2 heures

XIII SAMEDI 2 heures – 2 heures 15

ÉPILOGUE

[1] La fille qui m'attend au pays.